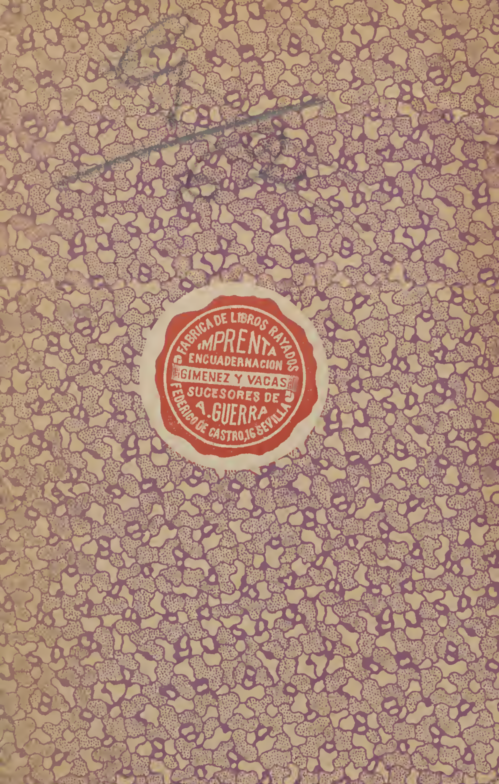
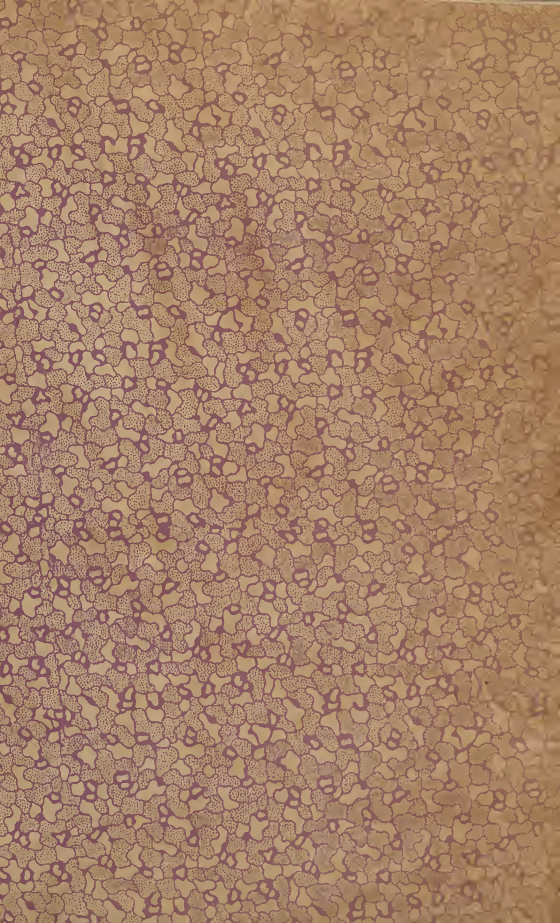

MÉNDEZ
JUDERÍA
DE
SEVILLA
1922
Got.
62


FABRICA DE LIBROS RAYADOS
IMPRENTA
ENCUADERNACION
GIMENEZ Y VACAS
SUCESORES DE
A. GUERRA
FEDERICO DE CASTRO, 16 SEVILLA







A mi amigo muy querido
y colaborador gráfico
Alejandro Guichot.
Recuerdo afectuoso.
M. Méndez

HISTOIRE

DE LA

JUIVERIE DE SÉVILLE

PAR LE PROFESSEUR

MARIO MÉNDEZ BEJARANO

Du Conseil Royal de l'Instruction Publique, Lauréat de l'Académie Espagnole et Correspondant d'autres Sociétés scientifiques de l'Espagne et de l'étranger.

Accompagnée de deux cartes topographiques des anciens quartiers juif et mauresque et de la celèbre inscription de Rabi Sélomoh.

MADRID

EDITORIAL IBERO-AFRICANO-AMERICANA

1922

CHAPITRE PREMIER

Introduction: Établissement des Juifs en Espagne.— Concile d'Iliberis.—Le bien-etre des Juifs au temps des Ariens.— Persécutions organisées par les rois goths catholiques.—Bienveillance des derniers monarques.—Conjectures sur l'importance de la Juiverie de Séville.

Les historiens sont généralement d'accord, malgré les objections de Marina, pour reconnaître que, dès les temps les plus reculés, les enfants d'Israël établirent des rapports commerciaux avec les tribus ibériques. Depuis lors, les vaisseaux hébreux commencèrent à arriver à la fameuse Tarsis, c'est à dire, à la magnifique région espagnole qui doit son nom au Tartèse ou Guadalquivir.

La prise et la destruction de Jérusalem par Titus, en 74 après J. C., et le décret d'Adrien qui les expulsait de Palestine (117), obligèrent les Juifs à se disperser à travers le monde; un nombre considérable d'entre eux vint s'installer en France et en Espagne.

C'est ainsi que les groupes déjà existants, dont fait foi l'épigraphe d'Adra, s'accrurent de l'apport de cette nouvelle immigration. Il se forma donc dans notre Péninsule une couche sociale hébraïque, dont les vicissitudes furent aussi diverses que l'était la nature des temps où elle prenait naissance. L'inscription à laquelle nous venons de faire allusion, atteste l'existence des Hébreux en Espagne à la fin du II[ème] siècle, ou au commencement du III[ème]. Les Israélites se vantaient d'être les disciples des Rabbanites qui descendaient de Judas le Saint et de Gamaliel, maître de Saint-Paul, et d'avoir apporté sur notre sol, avec la race des tribus de Lévi et de Juda, la science des interprètes les plus autorisés.

Il est possible que la juiverie de Séville ait été une des plus anciennes de l'Espagne, si ce n'est la plus ancienne. Hispalis (Séville) était, en effet, le chef-lieu de la Péninsule: Scipion en fit plus tard la capitale. Les juifs durent se sentir attirés vers la grande ville qui donna son nom à toute la Hispania (1). Les canons du Concile Ilibéritain, célébré en 303, prouvent jusqu'à l'évidence la propagation de la race proscrite. Le Concile ne permit aucune sorte de commerce entre Juifs et Chrétiens

(1) La vraie étymologie de Hispania, comme l'établit le savant Antonio de Nebrija, provient de Hispalis: *Ili,* ville, en idiome ibérique, et *Spa,* occident. Hispalis signifie, donc, ville d'Occident.

et défendit aux Israélites de bénir les moissons: bénédiction qui, dans sa pensée, devait être plutôt funeste. Toutes les dispositions du Concile tendent à combattre l'influence sociale des Hébreux. Les canons 50 et 77 défendent de manger et de cohabiter avec les déicides, sous peine d'excommunion.

Pendant que l'élément romain accentuait ainsi son instinctive répulsion, l'indifférence des Visigoths ariens, unie à l'état de guerre qui les absorba durant la première période si troublée de leur monarchie, rendit plus tolérable la situation des Israélites; mais dans la seconde période, alors que les Goths se convertissent au catholicisme, les lois écclésiastiques envahissent la législation civile et lui inspirent un esprit d'opposition à la cause mosaïque. Dans la première époque, les enfants d'Israël favorisèrent les Visigoths contre les Francs; aussi prospéraient-ils sous la protection bienveillante des sphères officielles. D'ailleurs, grâce à leur commerce avec l'Orient et à leurs voyages continuels, ils restèrent en contact intime avec les écoles orientales et leur philosophie. Ils pouvaient avoir des femmes, des concubines et des esclaves chrétiens, droit dont ne jouissaient pas les hispano-romains. Mais à partir de Sisebut jusqu'à Roderic, exception faite d'une courte période vers le commencement du règne d'Egica et pendant celui de Witiza, les Juifs se virent toujours persécutés et obligés à opter entre le baptême et la mort.

Le troisième Concile de Tolède, regardant comme une offense pour le catholicisme l'existence des hérésies, et considérant que les Juifs, en retour de la tolérance arienne à leur égard, avaient soutenu efficacement Léovigilde, défendit aux Hébreux d'avoir des femmes, des concubines et des esclaves chrétiens. Il leur interdit aussi de circoncire ou de souiller leurs serfs par des rites judaïques, sous peine d'avoir à leur rendre la liberté. Défense leur était faite de célébrer le sabbat et autres jours de fête, particulièrement la pâque. Ils ne pouvaient exercer aucune espèce de jurisdiction sur les chrétiens. Sous prétexte que les Juifs s'étaient refusés à accepter de telles mesures, Sisebut affranchit les esclaves chrétiens; il interdit également la circoncision aux chrétiens et ordonna de décapiter les serfs qui se seraient soumis aux rites juifs ou qui s'obstineraient dans leur hérésie. Enfin, les fidèles ne pouvaient plus être un objet de vente. Non content de cela, il mit tous les Hébreux dans l'alternative de se convertir ou d'abandonner le royaume: dispositions tellement dures qu'elles motivèrent la réprobation de l'Eglise d'alors (IVème Concile de Tolède en 633). Ce Concile, présidé par le savant prélat Saint Isidore, archevêque de Séville et Sévillan lui-même (1) déclara qu'on ne devait imposer les croyances à personne; il

---

(1) Voyez là-dessus: Méndez Bejarano, El rey Sisebuto, astrónomo.

porta des canons contre les seuls judaïsants qui, relaps, avaient été baptisés par force; il leur enleva l'éducation de leurs enfants, ainsi que la propriété des serfs qui avaient été circoncis. Ces mesures étaient plus tolérables, sans être encore d'une parfaite justice: leur bénignité relative révèle d'ailleurs l'esprit généreux de Saint Isidore.

Le principe du respect de la conscience se trouvait déjà posé. Mais le fanatisme des temps ne tarda pas à le dénaturer. Sisenand défendit la rebaptisation, confirma l'interdiction du commerce avec les infidèles afin d'éviter des récidives, et ferma aux hérétiques l'accès aux emplois publics; mais ce décret ne fut pas observé de façon bien rigoureuse.

Chintila, dans son désir de répression, alla encore plus loin que Sisebut lui-même, car il défendit à tout individu non catholique d'habiter en Espagne. Cette mesure lui valut les félicitations des Pères du Vème Concile, qui trouvaient que de cette façon «on avait affaibli la perfidie judaïque».

Alors, les baptêmes, provoqués par la peur, furent nombreux. Quant à ceux qui ne voulurent pas renoncer à leur foi, ils allèrent demander l'hospitalité à la France.

A cette époque, les Rois étaient obligés de prêter le serment de n'accorder aucune faveur aux Juifs et de ne permettre que «personne qui ne fût chrétien pût vivre

librement dans le royaume» (VIème Concile, 3ème canon), et cela sous peine de ne pas entrer en possession de la couronne.

Rekeswinth, ce monarque qui avait comblé l'abîme qui séparait la race hispano-romaine de la race gothique, ordonna de décapiter, de brûler et de lapider les relaps (1). Etablissant entre les religions des différences plus profondes à mesure qu'il effaçait les differences civiles, il statua qu'on ne pourrait pas appliquer le tourment aux chrétiens sur la seule demande des Juifs et qu'on devait déclarer ces derniers incapables de servir comme témoins contre les chrétiens. Dans le «tomo regio» du Concile de 653, on félicite le Roi de ce que Dieu ait daigné arracher du royaume toutes les hérésies et de ce qu'il ne reste plus à châtier que la perfidie judaïque «dans laquelle quelques uns se maintiennent encore, et où d'autres, plus coupables, récidivent, et on sollicite de la sagesse conciliaire des lois à opposer à de si graves dangers».

Le 19 Février 656, les Juifs présentèrent un écrit où, protestant de leur sincère conviction, ils promettaient de renoncer complètement à leur loi, de se marier avec des femmes d'une autre race, de manger de la viande de porc, ou des mets préparés avec cette viande, et d'abandonner leurs coutumes; ils s'engageaient de plus à

(1) Forum judicum, l. XII, t. II, lois IX.e, X.e et XIe.

lapider et à brûler celui d'entre eux qui manquerait à de telles promesses.

A l'époque de Wamba, quand Paulus leva le drapeau de l'insurrection, les Juifs qui, chassés par Sisebut, s'étaient retirés en France, favorisèrent de toutes leurs forces le soulèvement au bout duquel ils voyaient poindre leur retour à la patrie perdue et à la considération sociale.

La révolution vaincue, Wamba bannit les Juifs qui, sous la conduited e Paulus, étaient retournés en Espagne et s'y étaient établis. Plus implacable encore, Erwig rétablit les anciennes lois prohibitives, menaça ceux qui pratiquaient la circoncision de la perte du membre de l'opéré ou de l'opérateur, selon la culpabilité de l'un ou de l'autre, ou de la perte du nez s'il s'agissait de femmes; dans les deux cas, la mutilation était suivie de la confiscation des biens. La situation des fils d'Israël devint encore plus misérable: ils furent soumis à l'inspection du clergé et obligés de se présenter devant lui tous les samedis; on les prévenait en même temps qu'ils avaient à s'abstenir de voyager ce jour-là et qu'ils devaient aller à l'église, sous peine de recevoir cent coups de fouet.

Il leur fut défendu, à nouveau, d'exercer une juridiction quelconque sur les chrétiens sous prétexte qu'ils étaient administrateurs de revenus publics ou qu'ils remplissaient quelque emploi analogue.

Au commencement du règne d'Egiza, la situation de cette race persécutée fut quelque peu améliorée. Bienveillant pour les convertis, Egiza leur accorda des honneurs et des privilèges; mais dans la dernière partie de son règne, redoutant une conspiration restée inexpliquée jusqu'à ce jour, il interdit les rites des Hébreux et confisqua leur biens; eux-mêmes furent déclarés serfs; et on leur enleva les enfants âgés de sept ans afin de leur donner une éducation chrétienne.

Le premier canon du XVIème Concile (693) déclara les vrais convertis, *plena mentis intentione,* exempts du tribut qu'ils payaient au fisc, parce que la foi les ennoblissait. L'intention du roi était de les rendre égaux aux catholiques; aussi en arriva-t-il à leur octroyer le droit de posséder des serfs chrétiens. Mais, comme dans le «tome royal» du XVIIème Concile ils étaient accusés de conspirer avec ceux d'outre-mer, on demanda por eux un châtiment; le XVII ème Concile dicta des lois tres sévères ainsi que le canon «de Judaeorum damnatione». Leurs biens sont confisqués, on les déclare serfs des serfs chrétiens qu'il possédaient, leurs rites sont interdits, et, comme nous venons de le voir, leurs enfants leur sont enlevés. Witiza, si détesté par le clergé parce que, comme le disait l'archevêque Don Rodrigue, «il accorda plus d'honneurs aux Juifs qu'aux églises et aux prélats», révoca au XVIIIème Concile les canons des Conciles antérieurs contre les Juifs, protégea ouvertement les en-

fants d'Israël, et les autorisa à revenir en Espagne; d'ailleurs il ne se contenta pas de permettre l'exercice de leur culte, mais il les éleva même aux plus hauts emplois de l'Etat.

On ne peut se rendre un compte exact de l'estime dont jouissait et que méritait la juiverie sévillane au temps des Visigoths; car les Hébreux, considérés comme une race inférieure par la barbarie hautaine des dominateurs, n'ont été jugés dignes ni de l'histoire ni même de la chronique.

Néanmoins, nous supposons que leur influence dut être considérable; car, adonnés comme ils l'étaient, au commerce et à l'industrie, ils devaient prospérer là où il y avait le plus de richesse et de population. Or, Séville était la ville la plus peuplée de l'Espagne, la capitale intellectuelle du royaume, le centre du catholicisme, l'inspiratrice des Conciles de Tolède et la capitale politique depuis Theudis jusqu'à Athanagild. C'est donc là qu'ils durent tout naturellement employer leur activité et leurs capitaux, dans l'espoir d'en retirer de grands bénéfices.

Nous en avons une nouvelle preuve dans le fait que, Abd-al-Aziz, grand amateur du luxe en sa qualité d'oriental, et surtout à cause de la vanité d'Egilona, son épouse, s'installa, d'après Al-Dhabi, dans une synagogue. Cela ne prouve-t-il pas que les Juifs disposaient d'édifices capables de loger des personnes royales?

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

CHAPITRE II

INVASION ARABE.—AIDE QUE LES JUIFS PRETENT AUX MUSULMANS.—SIEGE DE SÉVILLE.—ARRIVÉE DE NOUVEAUX HÉBREUX.—ASSASSINAT D'ABD-AL-AZIZ.—UN FAUX MESSIE. LES OMMYADES ET LES ISRAÉLITES.—CULTURE ET POÉSIE RABBINIQUES ESPAGNOLES—LA JUIVERIE SÉVILLANE.

Tout le monde sait, et il est inutile de perdre son temps à le démontrer, que la conquête de l'Espagne par les Arabes ne fut pas si rapide que veulent bien le dire les manuels d'Histoire, en supposant même que la résistance des Visigoths ait terminé à la bataille de Ouadi-baka.

Tharek s'était déjà dirigé avec son armée vers Tolède, lorsqu'arriva Mouza, auquel les éléments symphatiques à l'insurrection offrirent de le guider par des chemins où il trouverait les villes *les plus riches* et *les plus peuplées.* De fait, ils attirèrent ses forces vers Séville qui, à l'exemple de Carmona, soutint un siège vigoureux, et ne se rendit qu'après une lutte opiniâtre.

Le traitement, cruel et méprisant à la fois, des Visi-

goths, le souvenir des persécutions si constantes, la différence et l'antagonisme ethnique, tout contribua à pousser les Hébreux à prendre en mains et avec un enthousiasme remarquable la cause du sémitisme, pour se constituer ensuite les protecteurs nés des Mahométans.

Après le siège de la capitale de la Bétique, les Arabes ne pénétrerent pas dans la ville; ils en laissèrent la garde aux Juifs; c'était d'ailleurs leur coutume, comme nous le raconte El Ajbar Majmua et le confirment Al-Makkari et Ibn-Adhari. De là, ils continuèrent leur marche vers Mérida. Les espagnols pouvaient ainsi se demander si les conquérants étaient les Musulmans ou les Iráelites.

Les chrétiens de Séville se retournèrent contre la garnison hébréo-arabe, qu'ils passèrent au fil de l'épée, et expulsèrent de la ville les survivants.

Après la reddition de Mérida, le chef mahométan dut assièger de noveau Séville qu'il reprit, et il se dirigea vers la Castille, non sans livrer en chemin des combats acharnés. Celui d'Ecija fut tel que, au témoignage de l'Ajbar-Majmua, *ils n'avaient jamais trouvé de résistance plus tenace.*

Lorsqu'ils eurent passé la Sierra Morena, leur chemin devint plus facile, à tel point, que trois ans environ leur suffirent pour s'emparer de toute la Péninsule. Les Juifs, qui avaient contribué à l'invasion, se voyaient respectés et traités généreusement par les musulmans,

auxquels ils avaient facilité la conquête en s'établissant dans toutes les villes conquises, ce qui permettait de réduire d'autant les troupes à y laisser. Aussi jouirent-ils, grâce d'ailleurs à leur importance financière d'une grande influence dans la nouvelle société.

Répandus comme ils étaient à travers le monde, il en vint beaucoup avec les Arabes, non seulement de l'Asie, mais aussi de l'Afrique, car les Walies musulmans les avaient obligés à s'enrôler sous leurs drapeaux. Les Arabes firent de Séville leur première capitale; c'est alors, comme nous l'avons raconté, que l'émir Abd-al-Aziz s'établit dans une synagogue de cette ville: le fait raconté par Al-Dhabi est confirmé par Gayangos. Toute l'aristocratie de Médine, les habitants du Yemen, les descendants et compatriotes du Prophète s'installèrent à Séville, «la mère des savants, la plus grande et la plus importante ville de l'Espagne, remarquable par ses édifices et par ses monuments» (Ajbar Majmua).

Le fanatisme religieux uni à des rivalités de race, et excité par des vanités féminines, provoqua le lâche assassinat de Abd-al-Aziz, au mois de Rachab, en 97 de l'hégire, c'est-à-dire, en Mars 716, après trois ans d'émirat suivant El Pacense. Ibn Hayyan raconte qu'Abd-al-Aziz fut lâchement assassiné par derrière pendant qu'il priait à la mosquée; et les Sévillans profitèrent de la vacance de l'émirat pour nommer Ayoub-ben-Habib, gouverneur d'Espagne. Celui-ci se montra peu reconnais-

sant à l'égard des Sévillans, puis qu'il transporta sa résidence à Cordoue: il est vrai qu'il avait été obligé de céder à la pression de l'élément barbare des conquérants. Le fait de voir Séville nommer par elle-même un gouverneur pour toute l'Espagne, prouve que dans cette ville, première capitale de l'Espagne arabe, résidait toute l'aristocratie des Coraïschites et de Médine.

Un événement extraordinaire porta une grave atteinte aux juiveries espagnoles. En 721 fut annoncée la venue du Messie, que El Pacense appelle «Serenus», et d'autres «Zonaras» ou «Zonarias». A cette nouvelle, la population juive abandonna ses foyers et ses propriétés, au grand avantage des Arabes qui s'empressèrent de s'en emparer.

Un grand nombre de colonies restèrent désertes par suite de l'émigration en Palestine, où flottait le mirage de la reconstitution de la nationalité. Par contre, ceux qui restèrent impassibles et continuèrent à sèjourner en Espagne, s'enrichirent en mettant à profit les divisions et l'anarchie qui régnaient parmi les musulmans. Ils acquirent un prestige considérable grâce à leurs richesses qui leur permettaient d'exploiter la rivalité de races entre les Syriens et les Arabes, d'un côté, et les Berbères, de l'autre.

Les Ommyades furent reçus avec des transports de joie par les Hébreux. Tolérants en matière religieuse et convaincus, d'autre part, que les Juifs doublaient les rende-

ments du trésor public et contribuaient, par l'augmentation du commerce, à la richesse publique, ces princes se montrèrent si indulgents, que les Juifs ne tardèrent pas à se familiariser avec eux, au point d'en arriver à oublier leur langue pour parler et écrire l'arabe, et cultiver les lettres arabiques de concert avec les musulmans et parfois avec de l'avantage sur eux.

Le soulèvement apppelé «du faubourg», en 818, sous le règne d'Al-Hacam Ier, amena un grand nombre de Juifs de l'Andalousie à émigrer en Afrique, principalement à Fez. En 828, les Juifs, unis aux mouzarabes de Tulaïtula, se révoltèrent de nouveau, mais ils furent durement châtiés. Ce premier massacre fut suivi de bien d'autres aussi cruels à Tolède même et aux dépens de eur race; celle-ci, comprenant que son avenir ne dépendait pas des armes, s'adonna de nouveau au travail et au commerce.

La juiverie sévillane, une des plus nombreuses, et certainement de toutes la plus laborieuse, resta étrangère à toutes ces conspirations; elle ne se soucia même pas des disputes ardentes d'Eléazar avec Alvaro de Cordoue sur l'accomplissement des prophéties, alors que Alvaro, le défenseur ardent du christianisme, était de race gothico-hébraïque. Bien que les Syriens, par haine pour les Arabes de l'aristocratie médinite, qui s'était établie à Séville et en avait fait sa capitale, eussent transporté l'émirat à Cordoue, Séville continua à faire une

redoutable concurrence à cette dernière; elle la sur passait d'ailleurs non seulement par ses relations commerciales que lui facilitait l'importance de son fleuve, mais encore par ses Ecoles de Médecine, oú venaient étudier les principaux médecins de l'Espagne, même ceux de Cordoue, tels que le grand Averroès; elle lui était de plus supérieure par son grand mouvement philosophique, qui s'était émancipé de l'orthodoxie coramique et qui attirait les penseurs les plus illustres, tels que Tufaïl, le plus original peut-être des philosophes espagnols, et enfin par ses arts, puisque, selon un adage bien connu à cette époque, lorsqu'un musicien venait à mourir, ses instruments étaient vendus à Séville.

La prospérité dont jouissait la ville nous permet de croire que sa vaste juiverie devait aller de pair avec elle. Il est vrai que les historiens arabes restent muets sur ce point. Mais l'orgueil de la race ne leur laissait rien voir de ce qui se passait à ceux qui étaient soumis à leur domination fussent-ils hébreux ou mouzarabes.

L'âge d'or du mosaïsme espagnol coïncide avec le Califat. C'est alors que Josef ben Asdai, jouissant de la confiance du calife, protégea son peuple, et que Rabbi Moseh et Rabbi Hanoc transportèrent en Andalousie les Académies de l'Orient. La philosophie rabbinique se développa dans le Midi de l'Espagne, sous l'impulsion d'Asdai ben Ishaak, médecin d'Abd-al-Rahman III et traducteur de Dioscorides (948).

Les ouvrages des Juifs espagnols non convertis furent écrits en langue rabbinique. Cependant, on trouve quelques-unes de leurs productions écrites en arabe. C'est dans cette dernière langue que furent rédigées, tout d'abord, les oeuvres du grand Maïmonides, ainsi que les oeuvres philosophiques de Gabirol.

La poésie des Hébreux espagnols, presque toujours vigoureuse et d'une mystique gravité, indique clairement l'oeuvre d'un peuple religieusement éduqué à la synagogue et apte à toute sorte de spéculations métaphysiques. Aucune littérature de ce temps ne peut entrer en comparaison avec la littérature juive, pour la profondeur comme pour l'idéalisme. Les Juifs et les Arabes, de race sémitique, avaient recueilli les restes de la science orientale et les connaissances des écoles décadentes d'Alexandrie. Unis entre eux par leur commune origine et par les succès de la conquête de l'Espagne, ils exercèrent les uns sur les autres, à cette époque, de mutuelles influences scientifiques qui ne tardèrent pas à gagner la littérature elle-même. La narration et l'apologue passèrent des Arabes aux Juifs espagnols; dans certains genres poétiques, les Juifs se distinguèrent par leurs exceptionelles qualités de race. La science des uns et des autres, répandue en Espagne, eut une grande influence dans toute l'Europe vers la fin du moyen âge. Quelques Juifs convertis n'eurent pas une faible part dans cette propagation tout en la combattant.

Il existe peu de différence entre la culture scientifique des Musulmans et celle des Juifs. Il n'en est pas de même de la philosophie et de la littérature, où les Juifs font preuve d'un caractère plus personnel et plus original. Les sciences, les arts mécaniques, le commerce, tout florissait entre les mains industrieuses des Israélites. Lucena, ville exclusivement juive, où les Musulmans ne pouvaient habiter qu'un quartier *extra-muros,* arriva à l'apogée de sa prospérité. Dans d'autres villes, les juifs vivaient dans des faubourgs, à eux seuls destinés. Il en était de même à Séville, qui passait alors pour une des villes les plus commerciales d'Espagne. Les flottes de cette ville sillonnaient la Méditerranée: l'une d'elles, construite à Séville même et commandée par Giafar ben Utman Mustapha Abd-ul Hasan ben Casila, sévillan, trés connaisseur de ces mers, captura après un combat sanglant un vaisseau africain qui avait à bord un ambassadeur du Soudan d'Egypte et rapporta en Espagne le produit de la prise qu'il avait vendue à Alexandrie.

Le quartier exempt que les Juifs occupaient à Séville constituait une grande partie de la ville. Le mur qui l'entourait s'étendait depuis le Collège actuel de *San Miguel* jusqu'au centre de la nef droite de la cathédrale, et croisant l'endroit qu'occupa plus tard le *Corral de los Olmos,* continuait par la *Borceguineria* jusqu'à la *Puerta de Carmona* et enchâssait le mur qui environnait la ville jusqu'au bas de la *Torre del Oro.*

Des deux petits arcs qui s'ouvraient près de la *Puerta de los Palos,* un seul était vraiment ancien; l'autre fut construit à la fin du XVIIème siècle et unissait le vieux au mur du Palais archiépiscopal. Le plus vieux était considéré comme une entrée de temple païen, érigé sur le périmètre de l'église métropolitaine actuelle. C'est là qu'après la reconquête fut placée la porte qu'on fermait la nuit pour empêcher les chrétiens de visiter la juiverie, et les habitants de celle-ci d'en sortir. Vers la fin du XVIIIème siècle, on voyait encore sur les fenêtres donnant sur la place de l'Archevêché deux gonds de pierre qui faisaient connaître l'emplacement de l'ancienne porte. Le mur où se trouvaient les arcs de l'église faisait saillie jusque dans la rue. Au-dessous de l'arc il avait quatre colonnes: deux étaient placées presque dans le mur de l'église, au-delà de la fenêtre de la salle des rentes vers la *Puerta de los Palos* et les deux autres en face de ces dernières.

Les deux arcs souffrirent considérablement du tremblement de terre qui eut lieu le Ier Novembre 1755; c'est pour cela qu'au Ier Janvier 1756 on allégea le poids du plus ancien en lui enlevant la toiture, et finalement on décida de démolir les deux arcs: les travaux commencèrent le Ier Octobre 1756.

Dans leur enceinte se trouvait compris l'Alcazar actuel, qui n'était pas plus alors la résidence des Walies, qu'il ne le fut plus tard des rois de Séville. C'est dans le

monastère de San Clemente el Real que s'établit la «maison royale des rois maures de Séville, et dont quelques murailles subsistent encore aujourd'hui». (A. Morgado.)

Il se peut même que les Juifs occupassent le quartier appelé plus tard de *Don Pedro Ponce* (aujourd'hui San Pedro), car les écrivains anciens, tels que Argote de Molina et d'autres, désignent ce quartier sous le nom de Juiverie ancienne.

Quelques écrivains ont cru que la muraille que nous venons de décrire était une muraille romaine, et à ce sujet, ils ont raillé ceux que croyaient que ce mur était la limite de la juiverie. Cette assertion ne paraît pas dénuée de fondement, car dans cette partie de la ville on trouve des indices de thermes, de temples et autres constructions romaines, mais elle ne semble pas incompatible avec celle qui prétend que les murs élevés par les Romains ont pu servir plus tard à marquer le quartier des Juifs.

Lors de l'insurrection des Beni Agiag, premier soulèvement important par lequel Séville mit en échec Cordoue comme capitale, les juifs durent contribuer grandement au mouvement, en facilitant par leur or le recrutement et l'entretien des armées qui opposèrent une résistance des plus tenaces à celles du calife. A la fin du Califat, la Juiverie était devenue si prospère, que les hébreux sévillans vivaient, d'après la phrase d'un historieur, avec une magnificence toute princière.

CHAPITRE III

PERSÉCUTION DANS LES DERNIERS JOURS DU CALIFAT.— EMANCIPATION DE SÉVILLE.—DYNASTIE DES ABBADITES.— MALVEILLANCE DE AL MOTADHID.—AL MOTAMID; SA PROTECTION A L'ÉGARD DE L'ACADEMIE RABBINIQUE.—SUPPLICE D'IBN ISHAAK IBN XALIB.—LES ALMORAVIDES; LEUR VICTOIRE A ZALACA.—FIN DES ABBADITES.—CULTURE HISPANO-HEBRAIQUE-IBN GABIROL ET LES CASTILLANS.

Les dures leçons déjà reçues ne corrigèrent pas les Juifs, car dans les derniers jours du Califat, ils prirent une nouvelle part aux guerres intestines des Musulmans. Les marchands de Cordoue et de Tarragone influèrent pour que Ramon Borrell, avec 9.000 catalans, fît décider la victoire en faveur de Muhammad ben Hixam, de Cordoue, contre Sulaiman-al-Hakan dans la bataille d'Acbatal-Bacar. Mais, vainqueur à son tour sur les rives du Guadiaro et maître de Cordoue, Sulaiman persécuta les Juifs, confisqua leurs biens et dispersa l'Academie qui existait dans cette ville (1013). La persécution fut des plus violentes. Proscrits par Sulaiman, les Juifs

virent leurs quartiers assaillis, leurs foyers détruits et leurs familles poursuivies à travers les champs. Cette cruelle dispersion fit monter le nombre des Juifs à Granade et à Tolède.

Enfin, l'heure sonna oú, Séville, la première capitale, toujours habitée par la plus haute aristocratie de l'Islamisme, et qui ne pouvait se résigner à se voir supplantée par une autre capitale, secoua le joug qui pesait sur elle et qui était si peu digne de son importance et de ses traditions primitives, romaines et gothiques. Après avoir tenu en échec plusieurs califes, le Sénat plaça à la tête de la ville le savant Aboul-Kasim, homme énergique et chef de l'illustre famille des Abbadites. Celui-ci, sans abandonner son titre de «cadi», se constitua en émir indépendant, et cela, tantôt avec impudence, tantôt en se faisant passer pour hagib de Hixem ressuscité. Tous les efforts faits par les califes pour l'obliger à se soumettre se brisèrent contre l'énergie de sa volonté. La couronne passa ensuite au terrible Al-Motadhid. Celui-ci s'était intitulé hautement émir ou monarque indépendant; il agrandit son Etat de façon si heureuse qu'il l'éleva au premier rang parmi ceux de l'Espagne arabe. Il finit par s'emparer de Cordoue, qu'il réduisit à un vilayet du royaume de Séville.

Tout en ayant besoin pour ses campagnes de grandes ressources en argent, Al-Motadhid ne fut pas l'ami des Juifs, soit à cause de préjugés contre leur race, soit par

suite de son aversion pour Ibn-Nagrela, aversion qu'il faisait retomber sur toute la race de Juda. Plus conséquent que les rois catholiques, qui, après les avoir exploités, les récompensèrent par l'expulsion, Al-Motadhid, eut, malgré son antipathie à leur endroit, assez de dignité pour ne pas accepter de leur part la moindre collaboration. Il ne voulut admettre des Juifs aucun service direct; il ne leur confia ni emploi ni mission et il dédaigna leur concours pécuniaire. Malgré des dispositions d'esprit si hostiles, l'abbadite ne molesta en rien les Hébreux; il les tint à l'écart des faveurs comme des tracasseries et il les laissa vivre paisiblement au milieu des troubles de ces temps agités; il n'en fut pas ainsi dans tout le reste de l'Espagne. Ils y étaient pour suivis non seulement à Cordoue et autres localités voisines, mais aussi à Saragosse, où ils subirent un épouvantable massacre, fruit de la haine religieuse (1039), funeste exemple que Grenade ne devait pas tarder à imiter.

La juiverie sévillane connut des jours encore plus calmes dès le règne de Mohammed-al-Motamid Ibn Abbad, jeune homme intelligent, courageux, compatissant, et plus brave—plus poète aussi—que son père. On ne lui reprochait que de se montrer trop peu religieux, ce qui expliquait sa bienveillance pour les Juifs. Il avait l'habitude de boire du vin et il autorisait ses soldats à en user comme lui.

Ame trés élevée, poète sans rival, coeur généreux et

au-dessus du fanatisme étroit de son époque, il faisait appel à tous les hommes valides sans leur demander quelle était leur religion, leur patrie ou leur race. Sa cour, aussi somptueuse que lettrée, pouvait rivaliser avec les plus fastueuses de l'Orient comme de l'Occident. Mais ce qui lui fait grand honneur, c'est qu'on ne pouvait s'élever auprès de lui que par le mérite et non par une basse adulation. Son mariage même avec la belle et spirituelle Rumaïkiya fut un mariage d'amour plutôt qu'un mariage dû à la froide raison d'Etat.

Séville est une fiancée;
Aben Abad est son promis;
Sa couronne est l'Axarafe;
Le Guadalquivir, son collier.

A cette chanson, expression du sentiment populaire, Al-Motamid répondit en changeant le nom d'Ixbilia par celui d'Alhabedia, qui dérivait de son nom même.

Vers cette époque, mourut à Grenade le fameux ministre Ibn Nagrela, qui eut pour successeur dans l'emploi de katib du roi Badis son fils Josef Abu Hossain, homme intelligent, mais plein de lui-même et assez indifférent en matière religieuse, à tel point qu'il ne pratiquait même pas sa propre religion; il se vantait publiquement de mépriser la mahométane. Cette dernière raison, jointe à la protection soutenue qu'il accordait aux Juifs au détriment des Musulmans, produisit une

animadversion générale. Celle-ci se convertit en émeute dont le résultat fut l'assassinat de plus de 4.000 Hébreux, parmi lesquels Josef lui-même (1066). Les survivants s'enfuirent à Lucena et autres lieux, mais les plus prudents émigrèrent à Séville, où le monarque, dans sa splendide générosité, les reçut avec sollicitude et les traita selon leurs mérites. Il alla même jusqu'à appeler auprès de lui les plus illustres d'entre eux, tels que Ibn Albalia, Ibn Moschia et le sévillan Josef Ibn Megas. Ce dernier avait étudié à Cordoue et avait été l'élève de Rabbi Ishaak Alfez, dont il fut le digne successeur à la présidence de l'Académie de Cordoue. Autour de ces savants se réunit l'élite des rabbins de Séville, et il se forma une Académie capable de rivaliser avec les plus célèbres de la Peninsule. On y créa une magnifique bibliothèque, et les Hébreux, comme le dit un historien, «eurent la grande satisfaction de voir rétablie sur les bords du Guadalquivir l'ancienne école des Hanoch et des Hasdai».

A toutes ces faveurs, Al-Motamid ajoutait des preuves d'estime qu'on n'avait jamais accordées aux Hébreux. C'est ainsi qu'il confia à l'illustre Ibn Megas des missions diplomatiques fort délicates; il conféra à Ibn Albalia, outre les titres de «Nassi», celui de Grand Rabbi, ce qui correspondait à donner à ce savant la juridiction sur toutes les synagogues du royaume; enfin, il accorda tant de faveurs aux fils d'Israël et l'influence de ces der-

niers s'en accrut tellement, que les Arabes se plaignirent de ce que l'on confiât aux Israélites les fonctions de Katib, Wazir, Hagib, etc., réservées jusque là aux princes. «Les affaires musulmanes, dit Abul-Chafar, étaient administrées par les Juifs qui s'en emparaient avec fureur à la manière du lion qui se jette sur une bête inoffensive. Au milieu de la réprobation universelle, ils obtenaient les emplois de Wazir, Hagib et Katib, réservés autrefois aux princes les plus illustres de la nation.» Ainsi, Séville, qui était déjà à la tête de la civilisation arabe, devint, en outre, le centre du judaïsme espagnol.

Malgré la bonté d'Almotamid, Séville, consternée, put assister au spectacle cruel dont un Israélite de Tolède fut le protagoniste. En 1083 arriva à Ixbilia l'ambassade qui recevait annuellement les tributs convenus entre le roi de Séville et le roi de Castille. L'ambassade, présidée cette fois par un hébreu, Amran-ibn-Ishaak-ibn-Xalib, administrateur de l'armée d'Alphonse VI, n'entra pas dans la ville; elle s'établit, selon la coutume, dans les environs; les dépenses énormes faites récemment par le trésor musulman ne lui permettaient pas de sortir aisément d'embarras. Il n'était pas facile non plus d'imposer une nouvelle contribution à une ville qui venait de faire des sacrifices considérables. Acculé par son créancier, Almotamid rèpondit par un expédient qui autrefois avait donné d'excellents résultats: il ordonna de

monnayer dans la fabrique de Séville, en or et à bas titre, una partie de la somme qui était due et l'envoya à l'ambassadeur. Ibn-Xalib examina les pièces, et, reconnaissant la fraude, il répondit hautainement aux envoyés qui les présentaient: «Vous me croyez donc si stupide que je ne sache distinguer la bonne monnaie de la mauvaise? Je n'admets que l'or au titre légal, et je vous avertis que l'année prochaine je demanderai une plus forte somme; et à son défaut, je prendrai en garantie des châteaux et des villes.»

Dès que Almotamid eut connaissance de ces propos insolents et menaçants, il fit comparaître devant lui les ambassadeurs, les fit arrêter et condamna le Juif à être crucifié.

Le trésorier d'Alphonse VI, aussi lâche devant l'infortune que présomptueux dans la prospérité, se jeta aux pieds du monarque en criant: «Pardon, Sire, pardon! Si vous me faites grâce, je vous donnerai en or pur le poids de mon corps.» «Par Allah!—s'écria avec indignation Almotamid—, je n'accepterais pas, lors même que tu m'offrirais toute la Mauritanie ou l'Espagne entière pour ta rançon.»

Ibn-Xalib fut exécuté, et le reste de l'ambassade n'obtint sa liberté qu'au prix de la cession de la forteresse d'Almodovar.

Quelques auteurs racontent qu'Ibn-Xalib ne fut pas mis à mort par ordre du roi, mais qu'il fut poignardé

dans son habitation par de vils esclaves sans avoir reçu aucun ordre à ce sujet.

Aux lettres hautaines et comminatoires du roi de Castille, le Sévillan répondait par une lettre d'une prose hardie et par la «casida» suivante:

Abattement d'esprit et bassesse
N'habitent pas dans une âme généreuse;
On ne comprend pas bien, ni le coeur le consent,
Malgré les liens de parenté ou d'amitié qui nous unissent,
Que nous puissions craindre de vaines menaces
De ton orgueil, ainsi qu'un vil esclave
Redoute la fureur de son maître en colère.
La peur est honteuse et vile; de la canaille
Est la frayeur, et si par malheur certain jour,
Je t'offris des tributs forcés, n'attends plus
A l'avenir que guerre dure,
Bataille cruelle, assaut sanglant,
De nuit et de jour, sans cesser un moment.
Ravages, destruction à feu et à sang:
Voilà les seuls dons que nous préparons
Pour tes terres, au lieu d'or et d'argent.
Plus puissant et plus grand est l'Eternel
Allah, qui à créé le ciel et la terre,
Et que j'adore, que la Croix que tu révères
Et dont tu fais ostentation sur tes armes et drapeaux.
Arme-toi, donc, prépare-toi à la bataille
A laquelle je te provoque et te défie pour ton opprobre.
Le soleil caché derrière de noirs nuages,
Baigne sa face dans des larmes de sang.
Entre nous, guerre à mort seulement,
Il y aura dès aujourd'hui, ainsi que frayeur dans toute l'Es-
De sa lourde chaîne, la souffrance [pagne;

Fait jaillir de vives étincelles de feu,
D'une guerre cruelle dans l'obscurité des ténèbres
Et une confusion de la discorde insensée.
Les épées éblouisent déjà tes yeux,
Et tu te repentiras quand, sur ta poitrine,
Se croiseront les lances de fer
Teintes du sang qui échappe des joues
Et des poitrines de tes pauvres gens.

Bien qu'Almotamid eût agrandi son royaume, sa claire intelligence lui faisait comprendre que la reconquête de l'Espagne par les chrétiens était déjà irrésistible. La décadence du Croissant se faisait sentir à tout instant, et les discordes intérieures, signe manifeste d'affaiblissement, sévissaient au sein de la race arabico-espagnole. La colère des «fakirs» s'en prenait à Roumaikiya, qu'ils accusaient d'être peu religieuse, et à son époux, qui continuait à lui témoigner son affection. La méfiance du peuple, avivée par les fakirs, grondait sourdement. Et cependant, la favorite venait de faire bâtir une mosquée, fondation pieuse dont le souvenir nous est conservé par une inscription gravée sur pierre à la date de 1086. Cette inscription, qui était enchâssée dans les murs du temple de San Juan, vulgairement appelé de «La Palma», en a eté enlevée pour être transportée au Musée Provincial de Séville.

Almotamid, atterré par une vision qu'il avait eue, et voulant malgré tout empêcher ce qui était inévitable, sollicita la coopération de Jusuf ben Taschfing. Il consulta

au préalable les autres rois de Taïfa, qui envoyèrent leurs représentants à la réunion solennelle tenue à la grande Mosquée de Séville. Dans cette assemblée, on décida, à l'unanimité des membres présents, d'envoyer une ambassade auprès de l'émir almoravide.

Un nombre considérable de Juifs passèrent en Espagne sous les drapeaux de Jusuf. Et comme, d'autre part, de nombreux Israélites espagnols s'étaient enrôlés, par reconnaissance ou par patriotisme, dans l'armée chrétienne, on assista au spectacle d'une lutte fratricide dans les champs mémorables de Zalaca. Toute la gloire de cette action resta aux armes andalouses, qui formaient l'avant-garde. Le roi de Castille essaya de tromper Almotamid par des ruses de mauvaise foi, mais sans y réussir; il soutint le combat contre le roi de Séville, resté tout seul. Jusuf, en effet, et peut-être à dessein, ne se porta pas à son secours; les soldats des autres royaumes andalous se retirèrent à la débandade devant la supériorité numérique de l'ennemi; seuls, Almotamid, couvert de sang, et les chevaliers sévillans continuérent à combattre pendant toute la journée sans perdre un moment leur ligne de bataille. A la fin, des renforts arrivèrent et le triomphe fut pour les soldats de l'Islam.

Mais il arriva que les alliés se convertirent en maîtres tout-puissants, et dès lors, la barbarie africaine, qui avait renversé les trônes d'Espagne, passa comme une trom-

be sur la culture sévillane sans laisser la moindre trace de sa brillante civilisation.

Malgré l'adversité de ces temps, le XIème siècle vit luire des jours heureux pour la civilisation mosaïque espagnole, dont le représentant le plus illustre est le grand ibn Gabirol, connu sous le nom de Abicebron.

Ibn-Gabirol-ibn-Jehudak était né à Malaga en 1021. Quoique sa mort ait été prématurée, il a laissé de nombreux travaux religieux que l'on conserve comme des trésors d'une inspiration riche, mélancolique et doulourese, mais pleine d'espérances. Son poème le plus important, «la Couronne Royale», est essentiellement philosophique et riche en connaissances diverses où les abstrations s'y montrent d'une vigueur et d'un relief si puissants qu'elles paraissent s'animer au gré de l'imagination du poète. Celui-ci ne s'est pas inspiré des textes du *Talmud*, comme c'est le cas pour d'autres auteurs juifs de la décadence, mais il a suivi plutôt son inspiration personelle. Mêlant le lyrique et l'épique, le genre didactique et le genre philosophique, traversant les sphères sensibles et les sphères métaphysiques, il nous conduit jusqu'au principe fondamental et primitif de toutes choses; et devant l'impossibilité de pouvoir pénétrer plus avant, il s'arrête, non sans avoir parcouru tout ce que l'intelligence peut percevoir de visible et d'invisible. L'œuvre philosophique la plus remarquable d'Ibn-Gabirol est la «Source de la Vie». Le fond de

ce livre admirable c'est le néo-platonisme; mais il contient une partie originale trés belle, où l'auteur abandonne Plotin et s'efforce d'établir que dans les corps, ce qui est inférieur c'est la forme, et ce qui est supérieur c'est la matière: il conclut à leur union, mais sans les confondre avec la volonté divine.

Des écrivains de peu de mérite l'ont cru matérialiste, bien qu'il pense que la matière est «une, simple et spirituelle», ou bien ils l'ont traité d'émanatiste, alors que son système est une création continuelle, incessante, parce que les substances finies ne sont pas dans les substances divines, mais dans la volonté de Dieu (1).

A la noble et libre spéculation de l'insigne penseur andalous, s'opposa le criterium étroit de la synagogue castillane, avec tout son fanatisme outré. C'est ainsi qu'entra en lice Abraham-ben-Daoud, de Tolède, un des contradicteurs les plus acerbes de Gabirol. Leplus grand reproche qu'il faisait à la doctrine du philosophe andalous c'est son caractère universel et pleinement humain. L'étroitesse de vues des tolédans apparaissait bien dans les censures d'Abraham lorsqu'il écrivait: «Gabirol prétend résoudre uniquement une question de philosophie, et non pas spéciale à notre comunauté, mais concernant tous les hommes».

(1) Nous ne cesserons de recommander la traduction en espagnol faite par Federico de Castro, ainsi que le prologue admirable qui la précède.

CHAPITRE IV

LES ALMORAVIDES.—SITUATION DE LA JUIVERIE SÉVILLANE.—REGNE D'ALI-IBN-JACOUB-IBN-MEGAS.—LES ALMOHADES; LEUR CONDUITE EN ESPAGNE.—MASSACRES DES JUIFS.—ACADÉMIE TOLÉDANE.—JUAN DE SEVILLA.—SÉVILLE, CAPITALE DE L'ESPAGNE ET DE L'AFRIQUE.—TRANQUILITÉ DE LA SYNAGOGUE SOUS L'ÉMIRAT INDÉPENDANT: MAIMONIDES.

Quand les Almoravides debarquèrent sur les côtes d'Espagne, ils étaient pauvres, sobres et ignorants; mais à cause de leurs rapines en Andalousie ils ne tardèrent pas à se corrompre. Gouvernés d'abord par les Fakirs, ils le furent ensuite par les odalisques, qui disposaient de tous los emplois et de toutes les faveurs. Les Juifs de Séville se trouvèrent dans une situation fort triste, et ce n'est qu'à prix d'or qu'ils purent se soustraire aux vexations et conserver leurs synagogues: les chrétiens, qui ne purent acheter ces avantages, virent leurs temples démolis et leur culte défendu.

Malgré leurs brillants progrès intellectuels, les Israélites gémissaient opprimés et humiliés.

Du moins, cette réfutation superficielle prouve le retentissement qu'obtint la «Source de la Vie»; Abraham le reconnaît lui-même quand il dit en parlant de Gabirol: «Je ne désapprouverais pas ses paroles, si elles n'avaient produit dans notre synagogue un mouvement d'égarement, dû, comme personne ne l'ignore, à son livre».

Beckaï-ben-Josef, théologien de la même école et ennemi impitoyable de la libre philosophie de Gabirol, écrivit afin d'arrêter les effets de la «Source de la Vie» un traité ascétique assez piteux, et qu'il intitula «Devoirs des Coeurs». Juda-ha-Levi, poète dont on ignore la patrie, montra également des tendances contraires à Gabirol: il préfère la tranquilité de l'orthodoxie aux agitations de l'investigation. Esprit vraiment poétique, philosophe moins puissant mais plus fervent que l'andalous, il place la tradition au-dessus de la réflexion et ne cache pas son antipathie pour l'admirable philosophie grecque «qui, dit-il, laisse le cœur vide et remplit la bouche d'une verbosité stérile.

CHAPITRE IV

LES ALMORAVIDES.—SITUATION DE LA JUIVERIE SÉVILLANE.—REGNE D'ALI-IBN-JACOUB-IBN-MEGAS.—LES ALMOHADES; LEUR CONDUITE EN ESPAGNE.—MASSACRES DES JUIFS.—ACADÉMIE TOLÉDANE.—JUAN DE SEVILLA.—SÉVILLE, CAPITALE DE L'ESPAGNE ET DE L'AFRIQUE.—TRANQUILITÉ DE LA SYNAGOGUE SOUS L'ÉMIRAT INDÉPENDANT: MAIMONIDES.

Quand les Almoravides debarquèrent sur les côtes d'Espagne, ils étaient pauvres, sobres et ignorants; mais à cause de leurs rapines en Andalousie ils ne tardèrent pas à se corrompre. Gouvernés d'abord par les Fakirs, ils le furent ensuite par les odalisques, qui disposaient de tous los emplois et de toutes les faveurs. Les Juifs de Séville se trouvèrent dans une situation fort triste, et ce n'est qu'à prix d'or qu'ils purent se soustraire aux vexations et conserver leurs synagogues: les chrétiens, qui ne purent acheter ces avantages, virent leurs temples démolis et leur culte défendu.

Malgré leurs brillants progrès intellectuels, les Israélites gémissaient opprimés et humiliés.

Seule la convoitise mit un frein au fanatisme almoravide; Jacoub-ben-Jusuf se prépara à dissoudre les groupements israélites les plus importants, sous le prétexte que les Juifs, ayant promis à Mahomet d'accepter sa loi si le Vème siècle de l'hégire s'écoulait sans que vint le Messie, l'heure de remplir la promesse avait sonné. Mais les Juifs réussirent à ne pas être inquiétés grâce à une quantité considérable de doubles.

Bien que le danger fût pour le moment conjuré, les Israélites, voulant protester contre l'intolérance almoravide, ou s'imaginant que la venue du Messie enlèverait tout prétexte à de nouvelles vexations, accueillirent avec enthousiasme un halluciné qui s'annonçait dans les places publiques de Cordoue comme l'envoyé de Dieu, mais qui expia sa folie, avec tous ses adeptes, dans la torture et dans la mort.

Cependant, la situation s'améliora quelque peu sous le règne d'Ali-ben-Jacoub; bien que fils de l'envahisseur, ce prince se déroba au fanatisme des fakirs et voulût utiliser toutes les forces vives de ses royaumes. Ce fut un changement radical de politique. En nommant les Juifs receveurs des contributions publiques, il augmenta leur influence. Il leur donna en outre accès aux emplois publics et aux plus hautes dignités de l'Etat.

Grâce à cette tolérance, les Juifs voyaient s'accroître leur prestige et se berçaient du doux espoir de jours plus heureux: la synagogue de Séville, déjà si nombreuse et

si prospère, fut une de celles qui profitèrent le plus des avantages de la situation politique.

Josef-bar-Mair-ha-Levi, connu sous le nom d'Ibn-Megas, naquit à Séville en 1077. C'était le fils de Josef-Ibn-Megas, lequel avait été ennobli et nommé Wazir par Almotamid. Sa réputation, comme talmudiste, se répandit dans le monde entier. Emmanuel Aboab, dans sa Nomologie, fait de grands éloges de la science d'Ibn-Megas. Maïmonides s'enorgueillit d'avoir été son disciple, du moins par la lecture de ses écrits; et Rabbi-Moseh-bar-Maliemon, dans son *Seder Zerain* (Ordre des Semailles) écrit de lui: «Tous ceux qui liront attentivement ses discours seront surpris des connaissances profondes dont il fait preuve dans l'exposition du Talmud; on peut presque dire que personne ne saurait lui être comparé.» Lorsque la barbarie almoravide fit fuir les savants de Séville, Ibn-Megas se réfugia à Lucena, où le rabbiniste Ibn-Jacob-ha-Fasi le designa pour lui succéder dans la direcction de l'Académie de Lucena. Il mourut en 1141. D'après Amador de los Ríos, il passa à Tolède, où il fut le fondateur de l'Académie talmudique de cette ville (1141).

Les almoravides avaient envahi l'Espagne dans l'intention d'épurer l'Islamisme que leur fanatisme leur représentait comme corrompu par l'incrédulité des princes andalous, mais ils ne tardèrent pas à succomber, victimes d'une autre révolution religieuse. Une autre secte

dirigée par un apôtre nouveau avait déjà traité d'impies les almoravides, un demi-siècle avant leur triomphe. Ceux-ci, après avoir perdu leur domination en Afrique, envahirent les régions andalouses pour lesquelles ils éprouvaient une vive prédilection: c'est qu'on y étudiait la philosophie d'Al-Gazal, qui formait le fond de leur doctrine.

Les Sévillans, indignés contre la barbarie almoravide, envoyérent des émissaires à Abdal-Mumen, après s'être soulevés le 12 Xaban 541 de l'hégire (1146 après J. C.) et après avoir expulsé les almoravides. Les doctes entretiens qui furent échangés sur les questions philosophiques, historiques, littéraires et juridiques entre les ambassadeurs sévillans et Abdal-Dumen prouvent que dans le naufrage de la civilisation arabico-andalouse, Séville avait conservé la glorieuse tradition de sa culture supérieure.

Continuant les mêmes procédés qu'ils observaient en Afrique, les almohades, barbares et fanatiques, poursuivirent les chrétiens et les juifs avec une cruauté extraordinaire. Selon la *Chronica Aldephonsi Imperatoris,* ils mirent à mort les chrétiens, appelés «mozarabes», ainsi que les Juifs établis en Andalousie depuis les temps les plus anciens; ils s'emparèrent de leurs femmes, de leurs maisons et de leurs richesses. Les almohades brûlèrent les synagogues, prononcèrent la dissolution des communautés et firent disparaître les glorieux restes de la fameuse Académie sévillane, dont les derniers membres

s'échappèrent à Tolède, tandis que d'autres, en très grand nombre, fuyaient en Catalogne et en France ou acceptaient la honteuse condition de moslemites.

Après les tueries que les almohades organisèrent à Séville et dans d'autres villes d'Espagne, il ỹ eut un grand nombre de conversions forcées. Le fanatisme s'étendant de plus en plus, il se produisit des massacres horribles à Valence (1148), massacres qui coïncidèrent avec les persécutions dont était victime dans toute la Castille cette race infortunée.

Poursuivis en Andalousie, les Juifs en furent expulsés par l'édit d'Abdal-Mumen. Alphonse VII accueillit à Tolède les restes des Académies de Séville, de Cordoue, et de Lucena: ces éléments constituèrent le noyau tolédan. Dans le collège des traducteurs, constitué sous la protection de l'archevêque Raymond, deux figures surtout se détachent: Gundisalvo, sur lequel nous n'avons que des renseignements assez rares et contradictoires, et un converti, Yahia-ben-Daoud, baptisé sous le nom de Juan de Sevilla. Ce dernier est appelé aussi Juan de Luna, Lunense, et parfois Juan Espagnol, faute de bien entendre le mot «hispanense» don quelques-un se servaient pour le désigner, par suite d'une corruption du mot «Hispalense» (1).

---

(1) Voyez les Histoires des sciences mathématiques par Charles, Montuela Buoncompagni, Libri, Morla, et «Vorlesungen über Gechiche der Mathematik», par Moritz Cantor.

Il est à regretter qu'on n'ait pas encore catalogué les nombreux ouvrâges originaux dont la traduction est due à Juan de Sevilla, seul ou aidé de Gundisalvo. Lorsque ces deux savants collaboraient à une traduction, Juan transposait les originaux dans la langue vulgaire et Gudisalvo les mettait en latin. Juan composa seul ses traités de *Chiromancie* et de *Physionomie;* il interpréta le *Thebit de imaginibus,* ainsi que la *Isagoge de judiciis astrorum* de *Alchabitius et celle de Abon l Marz,* de *Receptione, Liber Mezallah* et il traduisit *De scientia astrorum et radicibus motum coelestium de Alfergan.*

En collaboration avec Gundisalvo, il traduisit les ouvrages de philosophie et de physique d'Avicena et de Al-Gazel, de même que le travail admirable de Gabirol, «Fons vitae», qui est, sans doute, la conception la plus haute et la plus sublime qu'ait produite dans le monde le génie des fils d'Israël.

Jean de Séville fut un des plus éminents encyclopédistes de son temps et il mérite les éloges que lui ont décernés les savants les plus autorisés: Egidio de Zamora l'appelle «insigne dans l' art magique et dans les sciences astrologiques»; Heller fit paraître en 1548 un traité d'Astronomie de Juan de Seville, intitulé: *Epitome totius Astrologiae conscripta a Joanne Hispalensi Hispano astrologo celeberrimo.* Au sujet de son traité *Joahnnis Hispalensis algoritmus, sive practica Aritmeticae,* Vallin déclare que c'est une oeuvre des plus originales et que son

auteur a devancé Fibonaci de près d'un siècle; Chasles en fait le plus sincère éloge dans son *Apercu historique sur l'origine et le développement des Méthodes en Géométrie.*

En même temps, grâce á l'influence qu'exerçait Mumenin-Josef-ibn-Jacoub, lorsque le premier élan des almohades fut calmé, Séville vit briller un second âge d'or. Elle fut non seulement la capitale de l'Espagne musulmane, mais encore de l'Espagne entière et du Maroc. L'excellent prince s'établit, lui et son gouvernement, à Séville même, qu'il s'employa à embellir en construisant de nouveaux monuments et en réparant ceux qui existaient déjà.

Par suite de la bataille de las Navas, l'empire des almohades fut affaibli et Séville se constitua de nouveau en émirat indépendant. Durant cette période, les Juifs qu'on tracassait dans d'autres régions, vivaient en paix à Séville et se livraient tranquillement à leur culte et à leurs occupations.

Bien qu'il n'ait pas vécu en Espagne (il la quitta très jeune, peu après l'invasion almohade), nous devons citer un grand philosophe, appelé à harmoniser les deux tendances de l'éclectisme dans la synagogue: l'une, idéaliste, de Gabirol, et l'autre, moins élevée, de Bechai et de Juda-ha-Levi, laquelle subordonnait la raison à la foi: il s'agit de Maïmonides.

Mosseh-ben-Maimum (1135-204 J. C.) naquit à Cor-

doue. On croit qu'il fit ses études à Séville, car il fut condisciple de Geber, le fameux astronome sévillan. Il se fit passer pour mahométan, par nécessité; mais quand il partit en Afrique, il avoua sa vraie religion. Maïmonides écrivit plusieurs ouvrages de théologie, de médecine es de philosophie. Il cultiva la médecine avec éclat et devint le médecin et l'ami du sultan Saladin.

Maïmonides semble être né pour unifier les courants les plus opposés de la philosophie, et pour cela, tout scolastique qu'il est, il ne craint pas de contredire parfois Aristote. Comme toujours, les orthodoxes se méfient de ces harmonies entre la science et la religion. Quand le *Moré nebouchim* ou «Guide des égarés» se popularisa, un rabbin de Tolède dit: «Cet ouvrage fortifie les racines de la religion, mais elle détruit ses branches.» Le *Moré nebouchim* s'adresse à ceux qui en leur for intérieur considèrent les enseignements de la Bible comme absurdes et contradictoires, mais qui, retenus par l'habitude de la foi, n'osent pas abjurer; il renferme un système d'interprétation biblique, la théogonie et la cosmogonie, une explication du don de pròphétie, et termine par l'étude de la liberté et de la Providence.

Maïmonides composa un traité de psychologie dans lequel il fait ressortir les points qui le différencient d'Aristote. Dans le *Sepher-ha-mada* (Livre de la science) il s'occupe de la morale, qu'il confond avec l'hygiène et l'économie, car nous ne pouvons aimer Dieu sans le

connaître, ni le connaître sans être maîtres de nous-mêmes; c'est pourquoi nous devons prendre soin de notre santé, entrer dans le mariage quand nous sommes en état de pouvoir subvenir aux exigences de la nouvelle situation, et exercer la charité d'abord envers nousmêmes.

La réputation acquise par Moïse Maïmonides fut telle que la phrase suivant devint proverbiale: «Depuis Moïse jusqu'à Moïse il n'y a pas eu d'autre Moise.»

Il nous reste à parler d'une autre figure intéressante et nettement sévillane, d'Ibrahim ben Sahl al Israyili al Ixbili, surnommé parmi las arabes Abou Ishak. Il était de famille israélite et naquit à Séville, comme il ressort de son nom même. Doux poete, il composa de tendres chansons pour les enfants hébreux. Casiri l'appelle «Vir generis claritate et ingenii splendore juxta conspicuus» (I, 112).

Les hasards de la vie lui firent embrasser le mahométisme, et il écrivit une longue kassida en l'honneur du Prophéte «Je l'ai lue une fois, dit Abou-Hayan, et je déclare que, quant à l'armonie, c'est un des plus admirables poèmes que j'ai lus dans ma vie». Abou Nasr al Fath al Quaisi croit qu'Ibrahim se convertit sincèrement au mahométisme. Nous avons d'excellentes raisons de croire le contraire, malgré Abou Nasr.

Le malheureux poète trouva une fin rapide en 649 de l'hégire, car, chassé de Séville par les chrétiens, il se réfugia à Ceuta ou il se noya agé d'envinron quarante ans.



LA MORERÍA DE SEVILLA O BARRIO DEL ADARVEJO (A FINES DEL SIGLO XV)

En 1890, el cronista Guichot hizo un plano del dicho sitio, reproduciendo la topografía del «plano de 1771», levantado por Coelho, por disposición del Asistente Olavide, y siguiendo los límites que a la Morería señalan los datos de principios del XVI, que se consignan en el volumen de *Memorias sevillanas*, de Góngora, de 1690. (Biblioteca Colombina).—El presente dibujo es una reproducción de lo indicado por el cronista Guichot.

CHAPITRE V

LES JUIFS DANS LES ROYAUMES CHRÉTIENS.—GRANDS MASSACRES.—LA JUIVERIE SÉVILLANE PENDANT LE SIEGE DE LA CAPITALE.—RÉCEPTION FAITE A FERDINAND III PAR LES HÉBREUX.—LA CLEF DE LA JUIVERIE.—ALHAMA HÉBRAIQUE ET ALHAMA MAURESQUE. — LE QUARTIER MAURE: SES VICISSITUDES.

Les Juifs étaient très peu nombreux dans les royaumes chrétiens de la Péninsule. Les chrétiens les repoussaient à cause de leur amitié pour les Arabes et de l'aide qu'ils leur prêtaient. De leur côté, les Hébreux n'aimaient pas à vivre parmi les chrétiens à cause de leur pauvreté et du mauvais souvenir qu'ils gardaient des visigoths.

Les armées chrétiennes pénétraient-elles dans quelque ville, elles égorgeaient les Israélites, pillaient leurs maisons et mettaient le feu aux synagogues. «*Omnes synagogae quas inveniebant... destructae sunt.*»

Déjà en 1108, les habitants de Tolède qui rendaient les Israélites responsables de la défaite d'Uclès, envahi-

rent la Juiverie, saccagèrent ses maisons, incendièrent les synagogues et égorgèrent d'innombrables victimes. Cet exemple fut suivi en Castille, et en 1109, de terribles massacres eurent lieu à Castrillo et dans d'autres localités de la région. Peu satisfaits de ces exploits, les Castillans s'insurgent de nouveau en 1163; le sang juif coule a flots dans les rues de Tolède. Ces nouveaux excès n'assouvissent pas encore leur haine contre le peuple déicide: en 1180, des émeutes se reproduisent à Tolède; le sang coule de nouveau et l'historien Abraham-ben-Daoud périt parmi tant d'autres victimes.

Peu d'années devaient s'écouler sans voir le sol de Tolède arrosé de sang hébreu; en 1212, les gens appelés d'Ultrapuertos assouvirent leur convoitise et leur soif d'extermination contre la juiverie, sans défense, de Tolède. Ils suivaient en cela l'exemple du roi de France, Philippe-Auguste, qui s'était mis à la tête de la foule contre la juiverie de Paris, égorgeant les infidéles de ses propres mains, et avait toléré d'analogues atrocités dans toutes les provinces de son royaume.

La situation n'était pas meilleure en Navarre: les habitants de Tudela, contre la volonté du roi, pillaient la juiverie et se livraient aux massacres.

Enfin, la haine alla en diminuant, parce qu'on se rendit compte que les Juifs étaient nécessaires; mais s'il est vrai qu'en Catalogne et en Navarre, ces derniers jouirent d'une plus grande liberté, il n'en est pas moins

exact que dans la province de Léon, ce ne fut qu'au début du XIème siècle qu'ils commencèrent à devenir citoyens et à exercer des fonctions publiques. Plus tard, à cause des richesses qu'ils accumulèrent, ils obtinrent des concessions et des privilèges de la part des monarques, surtout depuis Alphonse VIII jusqu'à Henri de Trastamare.

La juiverie sévillane souffrit assez pendant le siège de la ville par Ferdinand III, car l'infant Don Enrique, avec les grands-maîtres de l'ordre de Calatrava et d'Alcantara, fit saccager les faubourgs de la Macarena et de Benhoar (San Bernardo): et il emporta un gros butin consistant en joyaux et en troupeaux de toute sorte, après avoir incendié les maisons et fait de nombreuses victimes.

Quand l'étendard chrétien flotta sur la tour de la Plata et que Ferdinand III fit son entrée triomphale à Séville, le 23 Novembre 1248, entouré de princes, de gentilshommes, de dignitaires, d'archevêques et d'évêques, ayant à leur tête l'image de la Vierge, les principaux d'entre les Juifs allèrent à leur rencontre et remirent au roi la clef de la Juiverie. «Cette clef, dit Zuñiga, a été conservée jusqu'à ce jour dans la sacristie de la sainte église de Séville... Elle est notable, ajoute cet historien, par la rareté de sa construction, où entrent tous les métaux connus sans se confondre les uns dans les autres: sur son rebord se trouve gravée de part et d'autre l'ins-

cription suivante: «Dios abrirá, Rey entrará» (Dieu ouvrira, Roi entrera). Autour de la poignée se détachent des lettres hébraiques, qui me furent lues et expliquées par le Docteur Diego de Palma, d'Ecija, un des théologiens les plus remarquables de notre temps, trés versé en hébreu, en grec et en latin; elles signifient: «Le roi des rois entrera, tout le monde le verra».

Amador de los Rios traduit ainsi la légende de la clef: «Dieu ouvrira, Roi entrera», et celle de la poignée, de la façon suivante; «Le roi des rois ouvrira. Le roi de toute la terre entrera».

Il est facile de vérifier l'exactitude de la légende hébraique, mais il n'en est pas de même pour celle de la clef qui est gardée à la Cathédrale et qui semble être la clef de la ville, remise par les Musulmans. L'inscription en arabe est presque effacée et complètement illisible. Pascual Gayangos l'interpréta en 1842 comme il suit: «Qu'elle dure toujours (la clef) par la grâce de Dieu», ou bien de cette autre manière: «Qu'Allah permette que l'empire de l'Islam dure éternellement dans cette ville». Fernández González traduit ainsi la première inscription: «Qu'Allah nous accorde la grâce de conserver la ville», et la seconde: «A Allah appartiennent tout l'empire et la toute-puissance». Aux écrits déjà si nombreux sur l'explication des deux clefs on peut encore ajouter une belle dissertation du savant Carrillo Aguilar.

La conquête de l'Andalousie se poursuivit au milieu

d'une tolérance relative, en égard à la rigueur de ces temps et les Maures ne furent pas complètement expulsés.

Le brave Axataf (c'est ainsi qu'on l'appelle) se retira de Séville suivi de ses chevaliers; lorsqu'il fut arrivé sur les côteaux de Buena Vista, il tourna pour la dernière fois ses regards vers la ville en signe d'adieu. Cependant, un grand nombre de maures restèrent dans la place; ils se concentrèrent ensuite dans le quartier connu sous le nom d'*Aduarejo* ou de la *Morería.*

Il restait donc deux «aljamas» dans la grande ville, l'une mauresque et l'autre israélite. La *Moreria* comprenait la partie de la ville qui s'étendait entre les rues de la Alhóndiga, Descalzos, de la Vinatería (à cette époque, del Vino), Alfalfa, San Isidoro, Bodegones, Castanilla, Horno de los Bizcochos, pente du Rosario, place del Pan, Siete Revueltas, Corona, Encarnación (1), Pedro Ponce, place de la Encarnación, rue de la Imagen, place et rue de San Pedro et place de la Alhóndiga.

Don Fernando leur laissa pour mosquée l'église actuelle du Sauveur, auprès de laquelle ils avaient leurs «madrizas» (écoles). Ils en jouirent jusqu'en 1340; à cette époque, Alphonse XI y transporta l'église paroissiale du Sauveur, qui se trouvait jusque là dans la rue Gallegos; mais il les indemnisa en leur donnant comme mos-

(1) Cette partie de la Encarnación est ce qu'on appelle le quartier Don Pedro Ponce, autrefois celui de Morillo.

quée un autre édifice situé presque en face de la paroisse actuelle de Saint-Pierre.

Le 15 Février 1502, les mauresques de Séville livrèrent a l'Aduarejo ou Adarvejo la Mosquée du quartier des maures. Les Rois Catholiques l'avaien ainsi ordonné et le Gouverneur, Comte de Cifuentes, le fit exécuter.

En 1728, Antonio de Soria adjugea une somme de trente millions de maravedis à la fabrication du tabac et il établit sa fabrique dans les maisons occupées par l'ancienne mosquée; lorsque la manufacture fut transférée à l'endroit qu'elle occupe aujourd'hui, l'ancienne mosquée se convertit en maison d'habitation, plus tard en logement pour invalides et en caserne d'infanterie, et finalement, en un lieu de réunion de la lie du peuple de Séville. C'est pour cela que la Municipalité ordonna sa démolition; celle-ci commença le 2 Novembre 1840; sur ses ruines, se trouve aujourd'hui la belle place de Mendizabal.

Les Musulmans les plus distingués émigrèrent, et ceux qui restèrent prirent divers métiers ou se consacrèrent à des travaux pénibles, tels que ceux de charpentiers, serruriers, maquignons, tailleurs de pierre, etc... La situation peu brillante de la alhama fut une des raisons pour lesquelles Alphonse X abolit le tribut en or que les Maures payaient chaque jour et patête à la douane royale. Alphonse XI étendit aux Maures les lois sévères qu'il avait établies sur la manière de s'habiller; il

leur ordonna de se couper les cheveux autour de la tête et leur défendit de faire usage d'aucune parure, sous peine de se voir condamnés aux travaux des arsenaux.

Le quartier maure se réduisit de plus en plus. En 1505 Fray Augustin Martín de Eulate ou Ullate adresse aux Maures une série de prédications tellement heureuses qu'il convertit presque tous ceux qui demeuraient dans l'*Aduarejo*, ainsi que leurs fakirs. On célébra en grande pompe la conversion au christianisme de ces infidèles, et depuis lors, on peut considérer comme éteinte la Synagogue mauresque, car les quelques Maures qui restèrent n'eurent ni mosquées ni fakirs.

Dès que le quartier maure fut peuplé de chrétiens, on transporta les pauvres maures qui restaient dans une cour située dans une impasse en face de la maison du comte de Castellar, dans la paroisse de San Marcos. On leur désigna cet endroit parce que nul Maure ne pouvait émigrer en Afrique sans avoir payé au Comte ses droits de *Alfaqueque mayor*. Ils se livraient à la vente, dans les rues, de pois chiches grillés, de pistaches, de lupins, de petites écrevisses, de nougat, de châtaignes cuites, de pain mollet, de beurre frais et d'autres gourmandises.

Leur désapparition s'accentua peu à peu: c'est qu'il leur manquait cette vitalité qui caractérisait la race juive; ils se dispersèrent dans les maisons habitées par des gens pauvres, pendant que les nègres et les mulâtres les remplaçaient dans leur petit commerce.

CHAPITRE VI

Topographie de la Juiverie Sévillane.

Si les rois se montrèrent tolérants envers les Musulmans, ils le furent encore devantage envers les Israélites. Grâce à l'influence exercée par de puissantes familles qui demeuraient dans la juiverie, entre autres, celles des Alfakahn, dont l'ascendant était d'autant plus considérable qu'elle possédait dans son sein le médecin de San Fernando, Jedudah-ben-Josef. Les monarques se sentirent attirés vers cette race laborieuse et lui manifestèrent leur respect et leur protection.

Cependant, après la Reconquête la juiverie fut réduite à la partie décrite par les auteurs des XVI et XVIIème siècles. La muraille qui entourait la juiverie était, du côté exterieur, celle de la ville; mais en dehors de l'enceinte se détachait la grosse masse de l'Alcazar, ainsi que le quartier de la mosquée et une partie de la *Borceguineria;* la juiverie restait limitée par le mur qui, partant de la porte de l'Alcazar, tout près de la rue de

la *Vida,* pénétrait dans la rue de la *Soledad,* atteignait la région oú s'élève aujourd'hui l'église de St. Nicolas, et courait le long de la rue *Toqueros* et de celle du *Vidrio* pour entrer dans celle des *Tintes* par la ruelle d'*Armenta* (autrefois de la Rosa), pour se réunir enfin au mur extérieur de la Porte de Carmona (1).

Le quartier juif communiquait avec la campagne et la ville par trois portes. Celle qui était en dehors de la ville, semble être d'après les auteurs les plus nombreux, la porte actuelle de la *Carne,* que los Arabes appelaient Bib-el-Chouar ou Porte des Perles, et aussi Vib-Alfar, par corruption de son vrai nom. Les Hébreux l'avaient nommée Mon-hoar ou Min-hoar, du nom d'un Israélite opulent qui habitait à proximité de la Porte, mais cette dénomination pourrait bien avoir une autre étymologie, car, Ortiz de Zuñiga prétend que la Chronique appelait San Bernardo: quartier de Aben-Ahoar. La seconde porte donnait accès à la rue *Meson del Moro;* elle était en fer. La troisième, celle de St. Nicolas, faisait face à la rue *Rodrigo Alfonso.* Enfin, il y avait également une petite porte appelée de l'*Atambor* (du Tambour), parce que, la nuit, on la fermait au son du tambour du corps de garde. Cette porte s'ouvrait sur la rue *Rodrigo Caro.*

---

(1) Des restes de ce mur peuvent encore s'observer dans quelques maisons de la rue Toqueros, et même à l'éxterieur, dans le petit arc qui existe au milieu de la rue et dans les maisons contiguës.

Dans ses notes manuscrites sur la juiverie sévillane qui se conservent à l'Académie de l'Histoire, Francisco Bruna dit que la première porte n'était pas celle de la *Carne*, mais une autre appelée du *Privilegio* (privilège) qui donnait sur le potager de l'Alcazar. Elle était ainsi nommée parce que le Maire en possédait la clef.

Les trois portes étaient fermées à l'Angelus et ne s'ouvraient que le lendemain matin.

Quant à la porte qui donnait sur le Prado, elle était dans un quartier qui communiquait avec la nécropole, située dans la partie dénommée plus tard *Huerto de Espantaperros* et où se trouve aujourd'hui l'abattoir. Cette nécropole comprenait en outre une partie du quartier San Bernardo. Il est même possible qu'elle s'étendù jusqu'à la porte du *Osario,* car quelques écrivains anciens disent que le cimetière des Hébreux se trouvait dans la «*Barbacana*». Il y avait là, en effet, quelques maisons situées à gauche de cette porte avant d'arriver au premier château.

Quand on fortifia la porte de la *Carne*, en 1843, on y découvrit des sépulcres, comme nous verrons plus loin. A ce sujet, Matute dit avoir connaissance d'une sentence prononcée le 15 Février 1483, relative aux «corrales» (basses-cours de San Bernardo qui furent adjugés à Santo Domingo «Porta Coeli». Il ajoute qu'une lettre, en date du 25 Mars 1492, de la reine Isabelle aux Inquisiteurs, prouve que ces terrains servaient de sépulture

pour les Hébreux. Rodrigo Caro raconte qu'en dehors de la porte de la *Carne*, sur le terrain dénommé Zebreros, qui l'avoisinait, se trouvait autrefois une auberge qui, plus tard, fit place à des nouvelles maisons. Les Hébreux y avaient leurs sépulcres «lesquels étaient pour la plupart soigneusement travaillés». Tout cela prouve qu'ils possédaient plus d'un endroit destiné à enterrer leurs morts, car ces sépulcres ne se trouvaient pas, d'après Matute, sur l'emplacement de l'Abattoir, mais à sa droite, au sortir de la porte de la *Carne*.

Alphonse X octroya aux Juifs trois synagogues qui correspondent, à peu de différence près, aux trois églises actuelles: *Santa Cruz, San Bartolomé* et *Santa Maria la Blanca;* mais les Hébreux en établirent de nouvelles au fur et à mesure qu'ils voyaient leur prestige augmenter; ils ne cessaient d'obtenir les faveurs de la cour. A l'avènement de San Fernando, ils devinrent de plus en plus nombreux. Parmi les nouvelles synagogues il faut citer celle du couvent de la *Madre de Dios*, qui est aujourd'hui la Faculté de Médecine; celle du *Colegio Mayor;* celle *d'Alcoba*, contiguë au jardin du Retiro, qui, d'après Matute, a pu s'étendre sur tout le terrait occupé plus tard par la maison du Comte de Cantillana et par le Colegio Mayor de Rodrigo Fernandez de Santaella. D'après la tradition en effet, ce dernier édifice a été construit sur l'emplacement d'une synagogue, celle de *Jehudah-ben-Xabal* et d'autres, d'après l'archidiacre d'Ecija, jusqu'à

arriver au chiffre de vingt-trois à la fin du XIVème siècle. Le moine Liciniano Saez rapporte qu'il existait plus de trois synagogues et il s'appuie à l'effet sur les donations faites par le duc de Bejar, en 1455, consistant en un terrain, à Santa Cruz, qui était contigu à la *synagogue brûlée*, et en une maison avec cour, à Santa Cruz aussi, «qui fut synagogue», cédée à l'épouse de Jehudah Abencemerro. Il semble que l'une d'elles occupait, du moins en partie, la place actuelle de Santa Cruz; quant à celle de San Bartolomé, il est bien plus difficile d'en connaître l'emplacement. Par contre, pour celles de Santa Maria la Blanca et Madre de Dios il n'y a pas de difficultés, car elles occupaient le même périmètre que les constructions actuelles. Gonzalez de Leon assure que celle de Santa Cruz conserva comme paroisse la forme qu'elle avait comme synagogue. C'était un petit temple divisé en trois nefs égales, séparées entre elles par des arceaux inégaux, lesquels reposaient sur des colonnes de granit grossier; ces colonnes à leur tour, inégales en hauteur et en grosseur, et de couleur obscure, soutenaient une toiture en bois, couverte de tuiles. Lorsqu'on en fit une église catholique, on agrandit son enceinte, et bien qu'elle ne fût jamais une oeuvre de grand mérite, elle s'enrichit néanmoins d'admirables peintures, de statues, de sépulcres et de sculptures. Parmi les peintures, elle comptait la meilleure oeuvre de Pedro de Campaña. En 1810, les Français la démolirent pour

y construire la place qui aujourd'hui s'apelle Santa Cruz. La paroisse fut transférée à la *Borceguineria.*

La plaza de la *Açuyca* ou *Azueica* occupait un rang apart dans la topographie de la juiverie; située à l'extrémité de la rue *Archeros,* elle montrait avec orgueil la synagogue de Santa María la Blanca sise en arrière de la Porte de la *Carne* ou de *las Perlas.* En face de la synagogue, il y avait quatre magasins d'épicerie, où l'on vendait des beignets, et un établissement de bains qui offrait sa fraîcheur aux habitants du quartier. De cette place partait la rue *Adarbe de Abenmandaque;* telle que nous l'avons connue, elle effleurait la muraille et allait mourir à la place des *Refinadores.* Derrière la place *Azueica* et parallèlement à elle, se détachait la rue *Pedregosa,* aujourd'hui des *Cruces,* qui, partant de la rue du *Cisne* (actuellement Enciso) finissait à la place de *Cuatro Vientos.*

Au nord de *Santa Maria la Blanca* s'étendait la *Alhamia* au-delà des rues *Archeros, Corral del Agua, Levies* et *Toqueros*, qui faisait communiquer les deux zônes. La rue *Levies,* la plus typique et la plus classique d'entre elles, doit son nom à la puissante famille des Levies. Elle prenait naissance dans la rue *Rodrigo Alfonso,* laquelle partait de la place *Cabeza de Malos*, où se trouvaient les boulangeries de Dom Brahim. (Ibraim) L'inmense palais des Levies ne conserve rien qui puisse rappeler ses anciens propriétaires israélites. L'arceau qui

se trouve dans le vestibule de la maison est de grandeur moyenne et trés surbaissé; le chapiteau, à droite, qui lui sert d'appui, semble être du temps du Califat. Il existe un autre arceau trés beau, situé dans la petite cour, qui date aussi de la même époque.

La margelle du puits, tant par sa forme que par sa composition, peut aussi bien être arabe que «mudejar» du XVIème siècle. Les arceaux en marbre rougeâtre qui donnent accès au jardin ne semblent pas remonter jusqu'aux Arabes; leur forme constitue un demi-cercle exact; ils sont soutenus par de petites colonnes en marbre blanc, et tant par leurs chapiteaux que par leurs moulures vues de profil, ils trahissent l'école classique du XVIIème siècle. Il existe encore des vestiges de lambris et de carreaux de faïence de cette même époque; enfin, dans la fontaine-grotte se trouve un petit écusson en terre portant l'inscription AVE, MARIA, GRATIA PLENA. La demeure des Levies, si tant est qu'elle le fut, dut devenir la propriété de magnats chrétiens qui, au XVIème siècle, la transformèrent en maison seigneuriale, et, au XVIIème siècle, l'agrandirent et l'embellirent selon les exigences du temps. La rue *Rodrigo Alfonso*, ainsi nommée parce que, toute juive qu'elle fût, elle possédait la demeure de Rodrigo Alfonso, oncle d'Alphonse X, était alors l'artère principale du quartier qu'elle divisait en deux parties. Elle allait tout droit de la porte de *Minhoar* à celle de *San Nicolás*.

A côté de la synagogue de Santa Cruz, se trouvait la place des *Carnicerias,* qui donnait sur la rue *Jamerdana* ou *Jamardana*, nom hébreu qui s'imposa parce que, d'après les auteurs, elle servait de triperie; mais cette explication ne semble pas satisfaire, car le mot hébreu *Jamar* (prononcez le J avec le son de SH anglais, de CH français, ou de l'X asturienne) veut dire garder, c'est ainsi qu'on donne le nom de *Jomer* à un gardien. Il est probable, comme l'indique Gonzalez de Leon, qu'il s'agit d'un mot arabe corrumpu ou même du vocable Alhamia.

C'est dans cette partie de la ville que se trouvaient les rues les plus typiques de la Juiverie, telles que les rues de *Barrabás* et du *Moro Muerto* (aujourd'hui Reinoso), célèbres dans la légende, ainsi que la place postérieurement appelée d'*Alfaro* à cause des chevaliers de ce nom; la rue *Ataud* (cercueil), ainsi dénommée à cause de sa forme, et où l'on plaça le crâne de la Susona par disposition testamentaire de la «fermosa fembra» (belle femme), rue qui a disparu en 1833 à la suite de l'agrandissement de la place des *Caballos.* Notons aussi sur le parcours de la rue San Diego, la place des *Desafios,* qui a egalement disparu et sert aujourd'hui de cour aux maisons qui l'entourent; enfin, la place du *Pozo Seco* et celle du *Tambor.* Le nom de la place de *Doña Elvira* nous rappelle la fameuse cour de Doña Elvira, si souvent mentionnée dans l'histoire, et sur l'emplacement de la



147 Catedral.
16 Sagrario.
49 San Francisco (Convento).
161 Casas Capitulares (Ayuntamiento).
163 La Cárcel Real.
82 Convento de San Juan de Dios.
188 Plaza del Buen Suceso.
135 Hospital de S. Cosme y S. Damián.
203 Plaza de los Leones.
2 Postigo del Carbón.
155 Almacén de Lanas.
154 Real Aduana.
139 Hospital de la Caridad.

156 Maestranza de Artillería.
173 Muelle de la Aduana.
168 Plaza de toros.
124 Ermita de Ntra. Sra. de la Piedad.
4 Puerta del Arenal.
138 Hospital del Rey, para inválidos.
144 Hospital de Santa Marta.
148 Palacio Arzobispal.
195 Plazuela de los Caballos.
196 Plaza de los Caballos.
104 Las Vírgenes (Convento de monjas).
123 Sto. Cristo de las Tres Necesidades.
153 Casa Moneda.

3 Postigo del Aceite.
191 Plaza de la carnicería de los Abades.
95 Santa Teresa (Convento).
26 San Nicolás (Parroquia).
58 Convento de San Alberto.
19 San Isidro (Parroquia).
37 San Ildefonso (Parroquia).
172 Torre del Oro.
151 Plaza de la Contratación.
127 Colegio Mayor y Universidad de Santa María de Jesús.
13 Puerta de Carmona.
12 Puerta del Osario.

Puerta de la Carne.
Convento de los Terceros.
1 Peso de la Harina.
Convento del Valle.
18 Plaza de la Alhóndiga.
1 Real Alhóndiga y Pósito del Monte de Piedad.
21 Plaza de Santiago.
24 Santiago el Viejo (Parroquia).
4 San Roque (Ayuda de Parroquia).
17 Caños de Carmona.
20 Plaza de San Esteban.
3 San Esteban (Parroquia).

166 Casa Pilatos.
202 Plaza de San Nicolás.
21 San Bartolomé.
106 Convento de San José (Descalzas).
42 Santa María la Blanca.
68 San Joseph (Descalzos).
200 Plaza de San José.
77 Casa de Clérigos regulares Menores.
41 Santa Cruz (Parroquia).
141 Hospital de los Venerables Sacerdotes.
197 Plaza de los Venerables.

210 P.ª de la Carnicería del Real Alcázar.
198 Arquillo del Sacramento.
208 Calle del Ataúd.
209 Calle de los Caballos.
150 Real Alcázar.
152 Real Lonja.
211 Plaza de Santiago.
89 Santa María de los Reyes (Convento de Dominicas descalzas).
61 San Agustín.
190 Plaza de las Segovias.
85 Convento de Madre de Dios (Dominicas).

19 San Isidro (Parroquia).
92 Santa María de Jesús (Monjas).
96 San Leandro.
187 Plaza de los Descalzos.
174 Muelle para desembarcar materiales.
122 Ermita de Ntra. Sra. del Rosario.
128 Seminario de San Isidro.
161 Plaza de la Constitución.
189 Plaza del Arzobispo.
46 Santo Tomás (Colegio mayor de la Orden de Santo Domingo).

quelle s'élevèrent l'église actuelle et l'hôpital des «Pretres vénérables». Cet emplacement appartenait à la maison Veraguas.

Outre les rues déjà mentionnées, il en existait d'autres non moins caractéristiques du côté opposé à la partie méridionale de la ville. C'est là que se trouvait la fameuse rue *Escuderos*, qui unissait la place *San Bartolomé* à la rue *San Jerónimo,* aujourd'hui *San Clemente.* Quelques-unes des maisons de cette rue avaient de profonds souterrains, encore inexplorés à mon avis. Derrière la rue *Açuyca* passait la rue *Verde,* appelée *Calverde* dans les vieux documents, et enfin une impasse qui présente des traces d'avoir eu une sortie et se trouvait située entre la place *Açuyca* et la porte *Minjoar.* De temps immémorial cette impasse s'appelait des *Canarios,* nom qui provient, croit-on, d'une importante familie juive. A Gibraltar, en effet, on connaît encore des juifs du nom de *Canarios.*

Quant à l'aspect que présentait la juiverie, nous pouvons nous en former une idée par celui que nous offrent les villes marocaines ou les hauts quartiers de Grenade, qui vont de la rue *Elvira, Plaza Nueva* et *Carrera del Darro* vers *San Miguel* et *San Cristóbal*, c'est-à-dire, *El Albaicin*, *San José*, *Salvador*, la *Alakaba*, etc., jusqu'à la porte de Fajalauza. Les socles étaient petits; les rues «malpropres et corrompues au quatrième degré», comme disait au XIVème siècle Jean d'Avignon, étaient étroi-

tes, tortueuses et obscures. Les maisons étaient commodes et parfois luxueuses à l'intérieur; elles possédaient des cours intérieures ornées de ces frises, uniques au monde, fabriquées dans la Séville abbadite et «qui ressemblent à des mosaïques aux couleurs admirables». (Al-Makkari). Dans ces cours l'on voyait des espèces de divans (alhamies) avec de fins carreaux de faïence, des tapis (almofallas) ou de simples coussins (almadraques) couverts probablement de moelleux tapis fins (alkalifas) ces maisons montraient leurs humbles façades jaunâtres, aux rares ouvertures, et leurs vilaines entrées toujours en forme d'arc.

CHAPITRE VII

Organisation de la Juiverie.—Tribut que payaient les Hébreux et occupations auxquelles ils se livraient de préférence.—Leur participation dans la répartition.—Conduite de Fernando III et d'Alphonse X envers la Juiverie.—Mort de Fernando III.

La constitution intime de la synagogue sévillane ne différait pas de l'organisation dont jouissaient les autres synagogues établies dans les pays chrétiens; il suffit, pour s'en rendre compte, de lire ce que le premier historien venu expose au sujet de l'économie interne de toutes les juiveries castillanes. D'après les renseignements les plus dignes de foi, elle se divisait en trois *Thoras* ou juridictions; elle possédait un tribunal pour juger les procès et les différends, son *Gaon*, nassi ou prince, et les Conseils d'anciens et d'inspecteurs des fidèles et de leurs rabbins.

Elle conserva jusqu'au moment de son extinction tous ces droits, à l'exception des droits pénaux qu'on

lui réduisit à la suite des tristes évènements dont nous parlerons plus loin.

Chaque juif payait 30 deniers, dont la moitié à l'Archevêque et l'autre moitié au Chapître ecclesiastique, en souvenir des trente deniers pour lesquels Judas vendit Jésus-Christ.

Si les Maures s'adonnèrent à des métiers serviles, les Hèbreux, plus instruits, préférèrent la médecine (alhaquines), la pharmacie, le commerce, la perception des contributions, la banque; ou tout au moins, des professions moins pénibles que celles des Maures, telles que tailleurs d'habits, marchands de tissus en soie, etc.

Les Juifs participèrent à la distribution que fit de la ville Don Fernando entre ses guerriers et ses parents. Outre les donations qu'il leur fit, il chargea son fils Don Alonso d'atribuer, lors de la répartition des territoires réservés à la Couronne, c'est à dire l'Aljarafe et le Figueral, une part aux Hébreux, tant à ceux qui résidaient déjà dans la capitale qu'à ceux qu'y avait attirés la réputation du roi d'être bon pour les Israélites.

On accorda des terrains aux Juifs à Séville même, non seulement dans la juiverie, mais encore à la «Porte du Soleil»; Don Mayr, receveur de contributions, reçut le village de *Valencia de Rio* et trois mille pieds d'oliviers sur une étendue de 50 «aranzadas» (environ 3866 mq), et de plus, 1414 «aranzadas» de terre. Don Suleman Pintadura obtint de grandes propriétés dans la capitale, à

Ecija, à Carmona et dans d'autres localités; on donna également des héritages aux Hébreux qui allèrent repeupler Leirena (Vallehermoso), Galichana, Alfarache, Aznalcazar, Valencina, Trecha, la Algaba; Paterna fut entièrement répartie entre les Juifs, qui la peuplèrent comme autrefois Lucena, au point d'avoir conservé pendant long-temps le nom de «village des juifs», sous lequel on le désigne dans l'acte de Répartition (1).

Lorsque la somptuese fabrique des Atarazanes fut achevée, on plaça sur la porte principale une inscription démontrant la gratitude des fils d'Israël pour les nombreuses faveurs qu'ils avaient reçues durant la conquête d'Ixbilia, moment décisif dans la restauration du christianisme en Espagne.

Les clauses suivantes relatives à la confirmation des privilèges de l'Eglise de Séville, faite par don Sanche le Brave, le 1er Avril 1284, donnent une idée de la richesse de Don Suleman: «En outre, nous vîmes un autre privilège du roi Don Alphonse, notre père, dans lequel il est stipulé qu'il donne à l'église de Saint Marie de Séville une boulangerie qui appartint à Don Suleman, sise dans la paroisse de San Nicolas; en outre, un four dans cette même paroisse et un établissement de bains, à San Salvador; les magasins d'huile de l'Alcaiceria et de la

---

(1) Dans l'appendice, on peut lire l'acte de Répartition de Paterna tel qu'il existe dans un manuscrit rémis en 1797 par Don Francisco Bruna à l'Académie de l'Histoire.

Porte del Arenal; un jardin potager qui s'étend de la Porte de Goles à la Porte de Vibrasel, entre le mur et la rivière; les moulins de Guadaica, sur le pont; l'Alcaria qu'on appelle Puzlena, avec vignes, jardins et terres destinées à la culture du blé, et toutes autres choses que Don Suleman avait obtenues du droit que l'Infant Don Frédérique avait sur l'Isla et sur l'Alcaria qu'on appelle Ayelo et qui se trouve sur le chemin d'Heznalcazar, avec terre à blé, vignes, jardins potagers, oliviers, figuiers et toutes autres choses qui lui appartiennent et que Don Suleman possédait. En outre, comme lui, donne une autre Alcaria qu'on appelle Alcozur Dinar, qui fut de Don Suleman, avec terre à blé, vignes, jardins potagers, oliviers et figuiers, et toutes ses dépendances. En outre, il donne les vignes que possédait Don Suleman à Carmona et la tour de Malcheni et les terres y attenantes; l'héritage de Falchena et Albaida. En outre, nous vîmes une autre lettre avec le cachet du roi Don Alphonse, notre père, dans laquelle il est stipulé qu'il donne au Chapitre et à l'Archevêque de l'Eglise Sainte Marie de Séville les greniers à blé que possédait Diego del Corral dans la paroisse de Sainte Marie, avec les boutiques qu'il y a dans l'un d'eux, et qu'il donne ces greniers à blé en échange des boulangeries qui se trouvent dans la rue de Francos et qui furent de Don Suleman.»

La conduite de San Fernando, le caractère de l'Infant Don Alphonse, ami des savants. quels que fussent leur

religion, leur race ou leur pays, le nombre considérable de Juifs d'un certain rang qui arrivaient avec les conquérants, l'appui que donnaient à leur race les riches administrateurs de finances, tout concourait à ce que la reconquête fut reçue avec joie par les Israélites.

Mais dès le principe, on respecta moins leur conscience que leurs personnes et leurs biens. On tolérait leur culte tout en leur défendant de le manifester en dehors de leurs temples. En retour, ils étaient obligés de «se mettre à genoux au passage du Trés Saint Sacrement, ou bien de s'éloigner de la rue et de se cacher», car si quelque chrétien les dénonçait, il avait le droit de les dépouiller de leurs vêtements et de se les approprier.

It est vrai que les hébreux se livraient à l'usure et au commerce d'esclaves avec l'Afrique, mais il n'en est pas moins certain qu'ils s'adonnèrent à l'agriculture, aux métiers urbains et aux professions plus libérales de droguistes, de physiciens et d'astronomes.

Leurs conversions, obtenues soit par conviction, soit par convenance, étaient assez nombreuses et presque toujours splendidement rétribuées. C'est ainsi que Jucef-el-Necy, marchand d'huile, et Per Fernandez obtinrent, dit-on, de la magnificence royale un magasin à l'endroit qu'on appelle aujourd'hui *los Alemanes*, en face de la Porte du Pardon.

Ces augustes libéralités n'étaient pas toutes provoquées par l'ardeur religieuse, car la Cour les accorda

également à des Hébreux impénitents. Ainsi, Rabbi-Juzaf-Cabezay reçut du roi Alphonse X, le 19 Août 1255, un magasin près de la maison de l'amiral Ramon Bonifaz, qui se trouve à l'entrée de la rue Placentines; sans qu'il eût été fait mention d'une conversion quelconque.

Le roi Ferdinand, qui avait déjá installé sa résidence définitive à Séville, tomba malade: il mourut le 30 Mai 1252, d'après Heydeck, et le 31, d'après l'épitaphe; il fut enterré dans la grande église de Séville.

Sur le sarcophage que Don Alonso le Sage fit construire en 1279 pour y conserver les restes de son pére, il fit graver une inscription en quatre langues: hébreu, arabe, latin et castillan: idée bien digne d'un prince si éclairé! Autrefois, on pouvait lire sans difficulté les quatre inscriptions, mais à présent, le sépulcre se trouve disposé de telle façon, que, faute de lumière nécessaire, il est presque impossible de lire les deux premiéres. Les pierres tombales sont en marbre blanc avec deux épitaphes chacune; celle qui porte les inscriptions sémitiques a 147 centimètres (7 cuartas) sur 56 (2 tercias); l'inscription arabe est à peu près illisible. Les lettres, en relief, sont dorées, avec des filets séparés entre eux par une marge. Une double colonne où sont représentés des châteaux et des lions sépare le latin de l'espagnol. Voici une photographie de la légende hébraïque, la seule qui nous intéresse en ce moment: nous la devons au docteur Yahuda. En voici la traduction:

בזה המקום הוא קבר המלך הגדול דון פראנדו
אדון קשטילה וטוליטולה וליון וגליסיה ואשביליה
וקרטבה ומרסיה וגאהין נפשו בגן עדן אשר
לכד כל ספרד הישר הצדיק המושיע והמגדול
הגבור החסיד העניו הירא מי״י העובד אותו כל
ימיו אשר שבר ואבד כל אויביו והרים וכבד כל
אוהביו ולכד מדינת אשביליה אשר היא
ראש כל ספרד ונפטר בה בליל יום ששי
שנים ועשרים יום לחדש סיון שנת חמשת
אלפים ושתים עשרה לבריאת עולם°

«En ce lieu se trouve le sépulcre du Grand Roi Don Fernando de Castille et de Tolède et de Léon et de Galice et de Séville et de Cordoue et de Jaen. Qu'elle soit à l'Eden l'âme de celui qui conquit toute l'Espagne, le droit, le bon, le juste, le magnifique, le fort, le pieux, l'humble—qui craignit Dieu et le servit toute sa vie—qui brisa et détruisit tous ses ennemis, et rendit honneurs et louanges à tous ses amis et conquit la ville de Séville, capitale de toute l'Espagne, oú il mourut dans la nuit du sixième jour, vingt-deuxième du mois de Sivan, de l'an cinq mille douze de la création du monde...»

Cette inscription donne raison à ceux qui sontiennent que le décès de roi Ferdinad III eut lieu le 31 Mai.

Le mois de Sivan commença le dix Mai. Si, à partir de ce jour, on compte les vingt-deux jours dont parle l'épitaphe on verra que le 22 coïncide avec une journée de 24 heures qui commence dans l'après-midi du 30 et finit ans l'après-midi du 31. De là, il s'ensuit que Don Ferdinand dut mourir le 30 ou le 31, suivant qu'il expira avant ou après minuit. Sa mort dut survenir après minuit, car les épitaphes latine et espagnole disent «qu'il expira le dernier jour de Mai». Or, comme cette épitaphe fu gravée par ordre de son fils, il semble que le doute n'existe plus. Heideck, au contraire, soutient que la manière civile de compter à cette époque était de six heures du matin à six heures du soir; par conséquent, San Fernando mourut le 30, suivant l'epi-

taphe hébraïque *Beliliom* et suivant l'épitaphe arabe *Lelit iam,* qui toutes les deux indiquent la première veille du dernier jour, c'est-à-dire entre six heures du soir et minuit, soit dans la journée ecclésiastique du 30, quoique ce fût bien le 31 dans la journée civile oú l'on ne comptait pas, comme l'Eglise, de minuit à minuit.

L'opinion judicieuse émise par Lebrija et selon laquelle le nom d'Espagne vient de Hispalis (Séville) est démontrée par cette inscription, car on voit que le mot Espagne s'appliquait seulement à cette époque à l'Andalousie. On ne peut, en effet, étendre la phrase «conquit toute l'Espagne» à la Péninsule tout entière, pas même à la couronne de Castille, Léon, Asturies, Galice et Andalousie; car ces contrées sont loin d'avoir été conquises par le roi Fernando: aussi est-on forcé de la réduire à la région Bétique.

CHAPITRE VIII

Tolérance, non exempte d'aversion, d'Alphonse X envers les Juifs.—Libéralités du roi.—Massacres des juifs dans toute l'Espagne et tranquillité a Séville. Célebres rabbins sévillans.

Plus tolérant que ses contemporains, soit qu'il possédât plus d'instruction, soit qu'il eût besoin du concours des sémites pour ses projets scientifiques, Alphonse X traita avec bienveillance les Maures et les Juifs, et mit à profit autant qu'il put leurs connaisances et leurs aptitudes. Ainsi, comme le dit dans un style à demi juridique le malicieux infant, Don Juan Manuel, dans le prologue de son livre «Cetreria» (Fauconnerie), il fit passer dans cette langue de Castille toutes les sciences... en outre, il fit traduire toute la secte des Maures et il y inséra la doctrine de Mahomad, son faux prophète, pour nous en faire connaître les erreurs; enfin, il fit transcrire toutes les lois des Juifs, même le Talmud, ainsi qu'une autre science trés secrète et qu'on appelle «Cabale». Et il le fit

afin de mettre en évidence que leur loi n'est qu'une caricature de la loi des chrétiens.»

Bien que son amour pour la science rendît tolérant le fils de San Fernando et en fît même en apparence l'ami des Juifs, le sang chrétien qui coulait dans ses veines le porta naturellement à montrer une certaine aversion envers le peuple déicide. La preuve nous en est donnée dans ses Cantiques «Cántigas» qui contiennent en grand nombre des faits odieux qu'imputait aux Juifs l'ignorance de l'époque, en particulier leurs cruautés qui allaient, disait-on, jusqu'à crucifier les enfants.

Les *Partidas* (Code), se faisant l'écho de cette aversion innée, condamnaient au bûcher tout chrétien qui passait au judaïsme (loi VII, titre XXV), et à mort ceux des hébreux qui vivaient avec des chrétiennes; tout propriétaire juif qui possédait des esclaves baptisés était condamné à les perdre. C'était tout simplement le retour au temps des Goths. A un juif qui lui offrait à un prix très élevé un tableau du Christ, le roi lança cette cinglante apostrophe: «C'est pour beaucoup moins que tes aïeux le vendirent.»

Le 5 Août 1252, Don Alphonse, confirmant les privilèges octroyés par son père à l'Eglise de Séville, y ajouta, dit Zúñiga, «la donation de toutes les mosquées des Maures, à l'exception de trois qu'il avait accordées aux juifs en guise de synagogues». «Je les donne de plus dit le roi, à l'Eglise de Séville à la demande de Don Felipe,

mon frère, élu de ce lieu même (las quales dó de más a la Iglesia de Sevilla por ruego de Don Felipe, mio hermano, electo de ese mesmo lugar.)

En 1252, le roi Alphonse X réunit le Parlement á Séville et dans les «Lois et Ordonnances» faites par lui, il est estipulé «qu'aucune femme chrétienne ne doit allaiter d'enfant de juif ni de maure, et qu'aucune femme juive ni maure ne doit allaiter de chrétien; celle qui ne se conformerait pas à la loi serait passible d'une amende de dix maravédis par jour pour tout le temps qu'elle aurait gardé l'enfant. Les Juifs et les Maures qui se trouveraient dans la rue au passage du St. Sacrament étaient obligés de s'éloigner de la rue et de se cacher, ou de se mettre à genoux jusqu'à ce que le Corps du Seigneur fût passé. Et si quelqu'un faisait le contraire, n'importe qui, sans crainte d'être puni, pouvait l'arrêter et le remettre à ses juges respectifs. Il pouvait en outre soutenir l'accusation; si la preuve est établie devant deux témoins, même ignorants, la Justice devra le juger, et les habits que ce juif avait sur lui quand il enfreignit cette loi seront la propriété du chrétien. A cette loi seront soumis les Juifs qui ont atteint l'âge de quatorze ans, mais non ceux qui ne sont pas arrivés à cet âge.

»Et que nul Maure ou mauresque, Juif ou juive n'ait la hardiesse de revenir à la religion juive ou mahométane, ou de le conseiller à d'autres. Ceux qui le feraient ou demanderaient conseil à ce sujet paieront cent ma-

ravédis chacun. Si quelqu'un ne peut me payer cette somme, qu'il soit enfermé dans ma prison jusqu'à ce qu'il me la solde; et si ceux qui le firent apostasier ou le lui conseillèrent possèdent quelque chose qui ait appartenu à ce Maure ou à cette Mauresque, qu'ils soient punis pour vol. Et si le juif ou la juive redevenait maure ou mauresque par sa propre volonté ou par celle d'un autre, il sera mon captif et paiera cent maravédis; et tous ses biens m'appartiendront. Et si le maure ou la mauresque qui redeviendrait juif ou juive n'a pas d'autre maître, qu'il soit mon captif et qu'il me paie cent maravédis. Quant à ses biens, ils passeront à ses enfants; s'il n'a pas d'enfants, c'est à moi qu'ils reviendront. Et si le maure ou mauresque qui deviendrait juif ou juive avait un autre maître, il appartiendra à celui-ci quant à sa personne, mais il aura à me payer les cent maravédis; et s'il ne peut pas me les acquitter, qu'il soit mis dans ma prison jusqu'à ce qu'il m'ait payé.»

L' année suivante (1253), le monarque fit don à la capitale de quelques terrains des environs de Séville pour qu'on les répartît entre les habitants; le document, expédié par le roi, le 21 Juin, se conserve encore dans les archives municipales. Parmi les personnes récompensées, se trouvaient un grand nombre de Juifs dont les noms ne laissent subsister aucun doute.

Continuant sa large politique, il accorda en 1254, à tous les hébreux espagnols le droit d'assister librement à

la fameuse foire de Séville, qui était alors aussi renommée qu'aujourd'hui.

A la mort de Mayr, Grand Trésorier, Ishak de la Maleha, fils de Zulema (Selomoh) hérita de ses fonctions; il rendit au roi des services précieux dans les préparatifs de la guerre contre l'émir de Niebla, Ibn-Mahfat. Les procédés employés par le Trésorier ne durent pas être très doux en ce qui concerne l'exaction des tributs, car les plaintes arrivèrent jusqu'au pape Nicolas III, qui, se faisant l'écho de l'opinion générale, reprocha au roi d'acorder aux Juifs plus de faveurs qu'aux chrétiens.

Le roi ordonna à Ishak de lui envoyer tout l'argent qu'il avait perçu afin de pouvoir subvenir aux frais de l'armée et de la marine qui assiégeaient Algésiras, mais l'hébreu n'obéit pas aux injonctions de son maître, pour la raison bien simple qu'il remettait de grosses sommes à Don Sanche. Celui-ci s'en servait, soit pour ses besoins particuliers, soit pour faire face aux dépenses du voyage que sa mère, Doña Violante, avait effectué avec lui depuis l'Aragon sans le consentement de son père.

Dans son irritation, Don Alphonse ordonna d'arrêter Don Ishak et de le mettre en prison. Quand Don Sanche, de retour de son algarade, arriva à Grenade, il put voir, de son appartement, situé dans l'edifice de la place San Francisco, où s'éleva plus tard la Casa Grande (Grand couvent) des Franciscains, aujourd'hui place de San Fernando, comment on y transporta l'ex-trésorier,

on le plaça dans une sorte de cabas en sparte et on le traîna ainsi jusqu'à l'Arenal, où l'on exécutait les suppliciés. C'est là qu'il mourut d'une mort honteuse (1280). L'infant s'irrita à cause du motif allégué pour faire périr le juif et il considéra comme une offense personnelle qu'on eût consommé le fait en sa présence; il avait d'ailleurs essayé de l'empêcher à toute force, mais ses frères les infants et d'autres personnes influentes, à force d'instances, l'en dissuadèrent.

Les dernières années du règne d'Alphonse X ne ressemblèrent guère aux premières; ce roi se mit alors à persécuter les Juifs; il ordonna secrètement d'arrêter les magistrats municipaux des synagogues; il leur réclama douze mille maravédis en monnaie neuve et la même somme d'argent pour chaque jour de retard apporté dans le paiement.

De bien mauvais jours s'écoulaient alors pour la race israélite... Don Jaime le Conquérant s'obstine à les convertir, et non seulement il approuve en 1263 par sa présence les controverses de Barcelone entre Moseh-ben-Nahman-Rabbi-ben-Astruch et le converti, le Père Pablo Christiá, mais il envoie encore des prédicateurs dans les synagogues et condamme tout chrétien qui se convertit au mosaïsme à devenir la proie des flammes. En 1277, à Pampelune, eut lieu un massacre horrible, dans lequel périrent presque tous les habitants de la juiverie. A Gérone, les prêtres de la Seo lapidèrent du haut

des clochers les Israélites dont les maisons furent démolies; ensuite, ils saccagèrent leurs jardins et leurs vergers et finalement ils profanèrent leurs sépultures (1278). Des plaintes parvinrent au roi, qui admonesta les prêtres, mais ceux-ci accueillirent les reproches par des moqueries *(momibus)* et des éclats de rire. En 1281, les soldats catalans (almogavares) firent à Gérone un épouvantable massacre d'hébreux. En 1295, la Castille rivalisait avec l'Aragon pour l'extermination des juifs... En échange, à Séville ils viventent tranquillement au milieu d'une population qui ne les haïssait pas; ils se livraiai au travail et à l'exercice de leur culte sans être nullement contrariés.

Cette époque marque une complète décadence littéraire pour les Israélites et principalement pour ceux de Tolède.

Jehudah-ben-Thibon-Merimon, célèbre rabbin, né à Séville vers 1215, publia l'ouvrage intitulé «Collection de rubis ou des marguerites», vrai compendium des aphorismes et des enseignements classiques et orientaux. Cet ouvrage fut imprimé à Cremona en 1558 sous le titre de «Migbar-Hapeminin», et traduit de l'arabe à l'hébreu; Guttmann en réclama la paternité pour Gabirol, ce qui servit à Juan Drusio pour composer le traité qu'il fit paraître à Francfort (1612) sous le titre de *Apophthegmata Hebreorum ac Arabum* (un tome in 4.°—Bibliothèque Royale). Jehudah traduisit entièrement de

l'arabe à l'hébreu les commentaires d'Averroës aux livres d'Aristote.

A cette époque, brilla Rabbi Jahacob Cansinos; il naquit à Séville ou à Carmona, car la famille des Cansinos se trouvait répartie entre les deux synagogues; il se distingua parmi les grammairiens et lexicographes du VIIIème siècle. Les grammairiens modernes, espagnols et étrangers, ont souvent puisé de précieux renseignement dans ses écrits ainsi que dans ceux des autres grammairiens de cette époque.

Né dans le même siècle, Jahacob-ben-Macir-ben-Thibon, talmudiste et astronome sévillan, acquit également une grande renommée. Amador de los Rios soutient qu'il est de Cordoue, mais son assertion repose sur une supposition tout à fait gratuite de Rodriguez de Castro. Ce dernier bibliographe affirme, sans en fournir la preuve, que Jahacob était habitant de Séville, et il ajoute: « Et, selon toute vraisemblance, de Cordoue.» J'ignore les raisons qui l'on conduit à s'exprimer de la sorte; lui-même n'en fournit aucune. Pour moi, je le crois toujours sévillan; tous les renseignements que je possède sur son compte viennent en effet de Séville; d'autre part, le savant orientaliste Antonio García Blanco soutient formellement qu'il était né à Séville (Diq. Duq, 3ème partie, 327). Il composa le Sefer-Hal-Hathecunah (Livre sur l'Astronomie). Robaah Israël, dans son «Cadran d'Israël», où il traite de l'Astrolabe, ainsi

que d'autres célèbres critiques, lui attribuent *l'Enseignement des disciples,* veritable exposition philosophique du Pentateuque; cet ouvrage fut publié sous le nom de Jacob Antoli. Il écrivit plusieurs autres commentaires sur les cinq premiers livres sacrés et il traduisit de l'arabe à l'hébreu le traité sus les animaux d'Averroës.

CHAPITRE X

Sanche IV.—Confirmation des privileges de la Sainte Eglise patriarcale de Séville sur les Maures et les Juifs.—Persécutions dans le Nord de l'Espagne. Vexations de la part du Chapitre de la Cathédrale. Bienveillance d'Alphonse XI et ampliation de la Répartition.—Don Jusaf de Ecija.—Culture hébraïque en Espagne et spécialement a Séville.—Nouvelles persécutions dans le royaume d'Aragon.

A la mort de Don Alphonse, Don Sanche s'empressa de venir en Andalousie et arriva à Séville dans les premiers jours du mois d'Août. Le 10 de ce même mois, il confirma les privilèges de l'Eglise sévillane en disant: «Nous avons vu, et nous les confirmons, les privilèges accordés à l'Eglise de Séville par le très noble et très honoré roi Don Alphonse, notre père, suivant l'exemple du roi Don Ferdinand, son père, privilèges qui lui donnent toutes les mosquées des Maures existant à Séville, à l'exception des trois qui se trouvent dans la Juiverie et qui sont des synagogues juives.» Il confirme également

le privilège octroyé à l'infant Don Felipe et au Chapitre de pouvoir exiger que tous les Juifs qui achetaient des propriétés dans l'archevêché de Séville payassent la dîme à l'Eglise. Il enjoignit ensuite à tous les juifs de Séville qui possédaient des maisons de chrétiens de payer à l'Eglise le droit que ces derniers auraient dû satisfaire; il ordonna de même aux juifs qui auraient acheté des maisons sises en dehors de leur quartier et grevées de quelque redevance en faveur de l'Eglise d'avoir à la payer au même titre que les chrétiens. Dans cette ordonnance se trouve aussi confirmée la donation déjà mentionnée faite à l'Eglise de tous les biens que possédait le riche Don Zulema.

Au XIVème siècle, la situation prospère dans laquelle se trouvaient les synagogues souffrit une grave atteinte. Les persecutions commencées à la fin du siècle précédent devinrent plus intenses. Les Juifs, alors tout à fait libres avec leurs organisations civiles et religieuses, étaient respectés pour leur aplication au travail et leurs grandes connaissances, mais leur opulence excitait l'envíe des chrétiens; d'ailleurs le stigmate que portait avec elle cette race ne contribuait pas peu à lui attirer la haine générale.

Interprètes fidèles des sentiments d'un peuple simple et ignorant, le Parlement (Cortes) ne cessaient de se prononcer contre les Hébreux, mais ceux-ci étaient soutenus par le monarque, qui les protégeait à cause des

avantages qu'il en retirait. C'est ainsi que commença la méfiance, qui alla toujours en croissant entre les chrétiens et les israélites; ce qui amena tout naturellement de fréquentes et sanglantes collisions. En 1321, les croisés, que l'histoire connaît sous le nom de «Pasteurs», contre la volonté du comte de Tolosa et sous la protection de l'élément monastique, s'exerçaient à tuer les Juifs; il en égorgèrent un nombre considérable dans la Gascogne et dans tout le Midi de la France; ils firent des incursions en Navarre (1321), et ils se livrèrent à d'horribles massacres à Pampelune, à Tudela et dans toute la province, mettant en même temps le feu aux juiveries sans défense. Pendant ce temps le roi d'Angleterre, Edouard III, laissait faire les Pasteurs dans l'Aquitaine, afin de pouvoir mettre à profit les richesses des victimes.

En 1328, la voix du missionaire Pedro Olligoyen enflamma le coeur des habitants de la Navarre; ils tramèrent une conjuration dont les résultats aboutirent aux hécatombes de San Adrian, de Viana, de Marcilla, de Funes, d'Estella, etc., où le sang hébreau coula à flots. D'après Moret, plus de dix mille juifs succombèrent à la suite des prédications fanatiques du Père Olligoyen, qui conduisait personnellement les massacreurs et les excitait par ses exhortations.

Le peuple sévillan, par sa noblesse de coeur, ne se prêtait point à ces lâches carnages et n'avait point, à

l'égard de la race mosaïque, la haine que tant d'autres lui professaient. Aussi était-il difficile de l'amener à de tels excès; malheureusent le clergé ne se gênait pas pour les vexer, ou du moins pour les exploiter le plus possible. Le Chapître et le doyen de la cathédrale, mécontents de la capitation établie par Sán Fernando sur les juifs au bénéfice de la Sainte Eglise patriarcale de Séville, cherchaient constamment, tantôt par la menace, tantôt par l'astuce, à augmenter ce revenu si important et si sûr. La synagogue se plaignait; elle alla même jusqu'au roi, et Don Alphonse XI, après l'information faite sur son ordre par le notaire principal, Ferran Martinez, ordonna en date du 10 Novembre 1327 que tous les juifs, sans exception, payassent, à partir de l'âge de seize ans, trois maravédis chacun en sus des trente deniers qu'ils étaint tenus de payer; en revanche, on ne pouvait exiger d'eux d'autres subsides ni les importuner par de nouvelles exactions. Malgré tout, cette décision porta préjudice aux juifs, car, en englobant dans un tribut unique toutes les exactions, on avait en même temps abaissé à seize ans l'âge oú obligeait la capitation. Ce ne fut pas la seule preuve de bienveillance que montra Alphonse XI envers la race proscrite, comme le témoigne l'Ordonnance d'Alcala, dont les dispositions sauvèrent les intérêts des fils d'Israël compromis par celles que divers conciles avaient mises en vigueur. En outre, le roi amplifia la Répartition de Séville en distribuant

entre les Hébreux de Valentina et d'Alcala deux cents «aranzadas» (773.200 mq) de terrain pour y cultiver l'olivier, la vigne et le blé. Son trésorier, Don Ishak, son secrétaire (alfaquim) Don Jucef, Don Todros, Don Zuleman (Selomoh), le Maître Rabbi Ganch, et tant d'autres, obtinrent, à cette époque de nouveaux et gros bénéfices.

Nous allons consacrer quelques lignes à l'histoire tragique d'un hébreu de la province de Séville, lequel fut un des financiers le plus intelligents de l'Espagne.

Depuis long temps «il était coutume, dit la Chronique d'Alphonse XI, que dans les maisons royales, il y eût des trésoriers juifs. Aussi, le roi, conseillé par son oncle, l'infant Don Felipe, prit un juif pour trésorier, Don Jusaph de Ecija, lequel occupa une large place dans la maison royale et jouit d'un grand pouvoir dans tout le royaume, vu la faveur que lui témoignait le roi; celui-ci le prit pour son conseiller et lui donna un poste dans la maison». A l'appui de cette assertion et afin de donner une idée de l'importance de ce personnage, nous allons transcrire le paragraphe suivant de l'historien sévillan Selomoh ben Virga: «En ce temps, il y avait à Usuna un homme appelé Josef, fils d'Efrain, qui l'était d'Abilasset le lévite; il se rendit à la Cour pour y percevoir le tribut el le service royal, ce qu'il faisait en toute justice et toujours en homme prudent; il savait jouer des instruments à corde et était très gentilhomme;

le roi, le voyant si droit, le fit député de son royaume et il n'y avait pas d'homme plus puissant dans toute la Castille; il était vice-roi et Grand parmi les Juifs; il avait des domestiques nobles; les fils des nobles mangeaient à sa table; il avait chevaux et voitures et un cortège de cinquante hommes qui l'acompagnaient.» Un de ceux qui mangeaient à sa table devait être son bourreau.

Le monarque, par l'intermédiaire de son trésorier, accorda de grandes faveurs aux Israélites. Les députés du royaume élevèrent leurs plaintes aux Chambres de Madrid, indignés qu'ils étaient de voir qu'un juif était arrivé au faîte des grandeurs. Ce qui excitait la jalousie c'était son fastueux cortège de «chevaliers et écuyers qui l'entouraient», comme aussi la confiance que le roi avait placée en lui. Heureusement, le monarque, dont la mentalité était supérieure à celle des Castillans de l'époque, déclara qu'il maintiendrait tous les privilèges déjà accordées, sauf dans les cas où on lui démonterait qu'ils causaient un préjudice notoire à ses sujets chrétiens. Mais le castillan eut toujours de la haine contre le juif. Dès que Don Jusaf arriva à Valladolid pour notifier par ordre royal à l'infante Doña Leonor d'aller se réndre auprès du roi, son frère, doña Sancha, duègne de l'Infante, fit courir par la ville la nouvelle qu'on emmenait l'Infante de vive force afin de la marier avec le comte Alvar Núñez; celui-ci partageait avec Garcilaso

de la Vega et Don Jusaf la privauté de Don Alphonse. L'Infante se disposait à sortir et allait monter sur sa mule quand une foule de gens accourut, menaçant de mort Don Jusaf et sa suite. Doña Leonor ne se laissa pas déconcerter; elle s'en retourna chez elle avec le trésorier. Mais la populace de Valladolid entoura sa maison, et elle se disposait à en démolir les murs quand l'Infante laissa pénétrer dans ses habitations quatre députés du peuple; elle les pria de la laisser partir pour l'Alcazar avec le juif qu'elle livrerait aussitôt arrivée; ce à quoi les envoyés consentirent. Doña Leonor monta sur sa mule, tandis que «le juif allait à pied à côté d'elle, collé à la robe de sa protectrice». Durant le trajet, la populace essaya plusieurs fois de massacrer le malheureux andalous; mais, dès qu'ils furent arrivés à l'Alcazar, l'Infante ordonna de fermer les portes et se garda bien de livrer à la colère de la foule la proie si ardemment convoitée.

Après l'assassinat de Garcilaso et la proscription du comte Alvar Núñez, le roi, voyant que les accusations de ses procureurs allaient toujours en augmentant, se vit obligé d'ordonner la vérification des comptes de Jusaf; mais soit par la faute de ce dernier, soit par suite de la mauvaise foi des contrôleurs, les comptes ne furent pas trouvés bien clairs. Le roi le dépouilla, donc, de ses fonctions, l'exclut du Conseil et ordonna qu'à l'avenir on confiât la perception des impôts à des chrétiens qui

porteraient le nom de trésoriers au lieu de celui d'almojarifes.

A Don Jusaf succéda dans la privauté le médecin Samuel-ben-Huer; mais, en 1332, Don Jusaf, qui avait déjà payé ses dettes, renchérit sur le prix des droits d'entrée des marchandises à la frontière, et il les obtint, alors que jusque là Samuel se les était vu attribuer.

Poussé par le désir de la vengeance et sans nulle considération pour le bien public, Ibn Huer conseilla au roi de défendre aux Maures de Grenade l'exportation des vivres par les ports de la frontière; cette mesure anti-économique occasionna la confédération du roi de Grenade avec les Beni-Merines et l'arrivée dans cette ville de 7.000 guerriers maures.

Le peuple ne tarda pas à voir les effets de la rivalité qui existait entre les deux trésoriers; aussi manifesta-t-il son mécontentement à l'égard des Juifs. Parmi les mécontents se distingua Rabbi Abner, déjà baptisé sous le nom d'Alphonse de Valladolid, bien qu'il fût né à Burgos; il ne cessa de persécuter ses anciens corréligionnaires avec la plus grande obstination. Son hostilité à leur endroit n'était pas l'effet d'un excès de sentiments religieux, mais plutôt celui de simples intérêts particuliers. Pour s'en convaincre, il suffit de se rappeler qu'après avoir été juif, il devint successivement averroïste, librepenseur et plus tard chrétien; mais il ne cessa jamais d'être un sceptique.

Les Hébreux reçurent un nouveau coup de la part de ces sortes de chevaliers d'industrie que les Chambres désignèrent pour les remplacer dans l'administration et les finances publiques. «A cette époque-là, dit un historien juif de Séville, Selomoh ben Virga, vivait un homme appelé Gonzalo Martínez, valet de Josaf (don Jusaf de Ecija). Après avoir rempli les fonctions de gouverneur dans diverses villes du royaume, il se souleva contre son maître dont il était jaloux.» Est-il possible, disait-il, qu'un juif puisse régner sur nous autres?...» Chevalier sans fortune, qui avait prospéré grâce à la protection de Don Jusaf, il obtint la place de majordome principal de la Maison Royale ainsi que le titre de Grand-Maître d'Alcantara. Ennemi irreconciliable des Hébreux dont il avait exploité les faveurs, il présenta en 1337 une dénonciation formelle contre les deux trésoriers rivaux et obtint du roi l'autorisation de s'emparer de leurs biens. Don Samuel se vit infliger des supplices cruels, pendant que l'illustre andalous, Don Jusaf, succombait dans les horreurs du cachot.

Les écoles rabbiniques se trouvaient alors en pleine décadence; on y négligeait la philosophie, les sciences et la littérature, pour ne s'occuper que des anciens commentateurs. Le rabbinat était exercé à cette époque à Séville par Jahacob-ben-Axer, fils, selon Graetz, du fameux rabbin allemand Rabi Axer, qui vint en Espagne sous le règne de Ferdinand IV. Jahacob-ben-Axer écri-

vit à Séville son livre *Turin Arbaah-Turin* (Ordres). C'est un traité digne d'être consulté pour les affaires juridiques. L'ouvrage, terminé à Séville vers 1340, et appelé par abréviation *Tur,* marquait au mosaïsme espagnol une nouvelle voie: il donnait la préférence à l'élément formel sur l'intrinsèque ou spirituel qui dominait dans les écoles de Séville et de Cordoue ainsi que dans la philosophie de Gabirol. C'est dans le même esprit qu'il composa un commentaire du Pentateuque, où il attribue un sens mystique et symbolique aux signes masorétiques mêmes.

A cette époque, se distingua le savant rabbin David-ben-Abudraham. Né à Séville en 1300, il fut plus intelligent que son maître. Il composa deux ouvrages d'astronomie: un *Traité des Solstices et des Equinoxes,* où il fait preuve d'une grande érudition historique et biblique et surtout d'une profonde intelligence de l'Astronomie; il composa aussi des *Tables pour l'Astronomie,* au nombre de 24. Dans un autre ordre d'idées, il écrivit le *Commentaire des prières de toute l'année,* dont-il a été tiré plusieurs éditions, et une *Explication de la fête de Pâques.*

Vers les dernières années du règne d'Alphonse XI, il y eut une recrudescence de haine contre les juifs à cause de la peste noire qui répandit la désolation en Europe. Le peuple accusa les Hébreux d'empoisonner les fontaines et un frisson d'horreur secoua toute la chré-

tienté. Il y eut en France une ville où l'on brûla dans un immense bûcher tous les membres de la juiverie sans distinction d'âge ni de sexe. En Aragon on pilla les quartiers juifs, dont les habitants furent presque tous passés au fil de l'épée. Les villes de Cervera, Tárrega, Murviedre, Tarragone, Daroca, Calatayud, virent courir le sang à travers leurs rues étroites et tortueuses, pendant que le Père Alonso de Espina consacrait sa vie à la destruction du judaisme occulte, et proposait dans son «Fortalitium Fidei» d'établir en Castille une Inquisition destinée à extirper l'abominable race.

CHAPITRE X

Apogée de la juiverie sous le régne de Pierre Ier.— Tarif des droits d'entrée des marchandises.—Simuel Lévi.—Le roi Bermejo a la Juiverie.—Massacres en Castille et en Navarre—Les juifs sévillans dans la guerre civile.—Légendes sur les rues du «Moro muerto» et des «Angeles».

La juiverie sévillane atteignit son apogée sous le règne de Pierre Ier. Séville était redevenue la capitale de l'Espagne, après la seconde conquête, mais aucun monarque n'avait montré autant que le fils D'Alphonse XI ses légitimes préférences à son égard. Naturellement enclin à favoriser les Hébreux, il se vit imité de toutes les communes, particulièrement de Séville, résidence de la Cour et ville principale de la monarchie castillane. Ce n'est pas à dire que les Corporations, les Chapitres et les Municipalités eussent renoncé à opprimer les juifs, car, en 1341, le Conseil Municipal de Séville publia le

Tarif des droits d'entrée des marchandises, par lequel il dictait les mesures qui obligeaient les juifs à travailler et à vendre leurs produits aux magasins appartenant aux assemblées communales. Les maires des communes avaient grand soin d'empêcher les particuliers de louer des boutiques aux juifs, jusqu'à ce que le Trésorier eût affermé au mois de Janvier celles qui appartenaient à la ville. Dans ces locations on ne pouvait faire aucune espèce d'amodiation sans le consentement du Trésorier, afin d'éviter dans la mesure du possible tout prétexte dans le paiement des locations. Mais de telles vexations obtenues par des décrets tyranniques contre la race juive étaient bien adoucies par toutes sortes de sécurités qui lui assuraient la paisible jouissance de ses établissements. Ainsi, on punissait tout individu qui excitait des troubles au sujet de la possession de la boutique, et celui qui maltraitait le propriétaire était condamné à payer soixante-douze maravédis pour un coup de poing, six cents pour toute blessure faite à l'intérieur de la boutique et six mille en cas de meurtre.

D'après ce Tarif fait par le privilège du «roi savant», les habitants de la Synagogue étaient obligés d'acheter le vin dont ils avaient besoin pour leur usage, aux marchands de Séville exclusivement, sous peine de perdre le vin, l'outre et l'argent. Exception était faite pour le vin blanc de Toro. Les chrétiens étaient également autorisés à faire et à vendre du vin judaïque dans le quartier juif,

mais ils le devaient fabriquer chez eux et un juif devait posseder une des clefs de la cave.

Entouré de gens qui le trahissaient constamment, Don Pedro donna sa confiance à son trésorier juif portugais, appelé Simuel Lévi; c'était un homme rusé et trés au courant des affaires financières. Il ne donna d'ailleurs point de preuves de connaissances spéciales dans les autres branches du savoir humain. Quoiqu'il eût une préférence marquée pour la juiverie de Tolède, comme le témoignent les inscriptions faites sur les tombeaux juifs de cette synagogue (aujourd'hui église du «Tránsito»), il eut à choisir son domicile dans Séville, obligé qu'il était de vivre près de la Cour. On indique comme étant la maison oú vécut le Grand Trésorier, un immense édifice situé dans la rue Levies, nom hébreu qui fut donné, dit-on, à cette rue parce que Lévi l'aurait habitée. De fait, il est assez vraisemblable, vu la grande extension et la magnificence que cet édifice laisse deviner même en son état actuel, que ses murs ont servi de logement à quelque prince ou à quelque riche personnage, tel que le Trésorier de Don Pedro. Il existe, dit-on, des galeries et des souterrains qui communiqueraient avec l'Alcazar, mais nous n'avons pu vérifier ce détail.

Pendant de nombreuses années, Simuel Lévi jouit de l'entière confiance du monarque, au grand mécontentement du peuple. Le traître López de Ayala, qui avait l'art d'être fait prisonnier dans tous les combats, ce qui

était la manière la moins dangereuse d'y prendre part et de retirer profit de toutes les situations, écrivait des vers fort peu inspirés, quoiqu'on en dise, contre

don Abraham et Don Simuel.
Par ces paroles enmiellées à force d'être douces (1).

En même temps, par des vers, d'une désolante vulgarité, et dont je ne sais comment on peut vanter la valeur, l'indiscret converti Santos de Carrion ne cessait de donner des conseils que personne ne lui demandait et qui, d'ailleurs, ne respiraient que la haine de tous les convertis contre le protecteur de leurs anciens frères.

Don Abraham, auquel fait allusion l'habile chancelier, était un médecin et un astrologue de Grenade. Pendant son exil, il s'était lié d'amitié avec le hagib de Mohammad V, récemment détrôné, et qui cherchait un refuge dans la Cour de Castille. De son séjour à la Cour, le célèbre Ibn-Jaldun nous rend compte dans son «Autobiographie»: Arrivé à Séville, dit-il, je vis beaucoup de monuments du temps de mes aïeux et je fus présenté au roi chrétien, qui me reçut avec les plus grands honneurs. Je connassais la grandeur de mes ancêtres à Sé-

(1) don Abraham e don Samuel.
Con sus dulces palabras que vos parecen miel.

ville, par le physicien juif Ibn-Zercer. Celui-ci d'ailleurs, avait fait mon éloge devant le roi. Zercer était médecin et astronome de premier ordre».

J'ai reproduit ces quelques lignes parce qu'il s'agit d'un historien originaire de Séville et parce que le fait s'est produit à Séville. C'est d'ailleurs à la suite de ce fait que naquit dans cette ville un des hommes qui l'honorèrent le plus à cette époque: le fils d'Ibn-Zarsal, dont nous parlerons plus loin.

Les Juifs de Tolède (qui oserait croire à pareille ingratitude!), comblés de faveurs par le Trésorier, allèrent, dans leur basse jalousie, jusqu'à dire au roi: «Don Simuel est l'homme le plus riche qu'il y ait au monde, car il vous a volé vos royaumes il y a plus de vingt ans; demandez-lui de l'argent, et s'il s'y refuse, faites-lui subir la torture, car nous savons qu'il en a.» Don Pedro fit appeler Simuel Lévi et lui dit: «Père, je suis sans argent et je ne puis en dépenser; mais afin de pouvoir marier mes fils, je voudrais vous faire un emprunt de deux mille marcs en or. Je vous rembourserai peu à peu à l'aide de mes rentes.» Simuel Lévi lui répondit: Je n'ai pas un seul marc à vous prêter». Don Pedro ajouta alors que sa volonté était qu'il lui rendît tout ce qu'il lui avait volé dans ses royaumes. Le juif croyait à une plaisanterie, vu la grande amitié que le roi lui avait toujours témoignée, ainsi que les services qu'il lui avait rendus. Il répliqua donc qu'il ne pouvait rien lui donner.

Le roi ordonna alors de l'arrêter et de l'enfermer dans les arsenaux de Séville; le malheureux captif y reçut de la part de quelques-uns de ses corréligionnaires qui d'ailleurs ne lui devaient rien, des marques d'affection qui contrastaient avec l'ingratitude de ceux qui le perdirent et qui lui devaient tant.

La torture ne parvint pas à desserrer les lèvres de Simuel Levi. Etait-ce pure colère, comme le dit l'historien, ou bien n'avait-il rien à déclarer, le fait est qu'il mourut, sans mot dire, dans sa prison. On trouva chez les membres de sa parenté trois cent mille doubles, dont la presque totalité provenait de la perception effectuée par eux des revenus de la Couronne. D'après la «Chronique abrégée», le montant des sommes recueillies soit chez Simuel Lévi, soit parmi sa parenté, s'éleva à sept cent mille doubles, c'est à dire, cinq cents millions de réaux simples.

Le «Sommaire des rois d'Espagne» nous dit que par les soins du nouveau Trésorier, Martin Yañez de Séville, on découvrit dans les souterrains que nous avons mentionnés comme existant dans la maison de Don Simuel Lévi, une habitation secrète qui renfermait trois monceaux de barres d'or et d'argent d'une telle hauteur qu'un homme de taille moyenne aurait pu facilement se cacher derrière: On rapporte qu'à la vue de ce trésor. Don Pedro s'écria. «Si Don Simuel m'avait déclaré seulement le tiers du plus petit monceau qu'il y a là, je ne

l'aurais pas envoyé à la torture. Et dire qu'il a consenti à mourir plutôt que de me l'avouer!»

Don Simuel Levi n'est pas, au point de vue historique, un personnage qu'on puisse placer à côté d'Ibn-Nagrela et des grands hommes d'Etat hébréo-espagnols. Administrateur intelligent, ami fidèle du roi, protecteur des croyances de la juiverie de Tolède, il avait des droits à l'estime des individus de sa race; mais, esprit peu cultivé, il ne créa pas d'écoles, il ne protégea ni les sciences ni ceux qui les cultivaient et il ne laissa aucune trace féconde pas plus dans la nationalité que dans la mentalité espagnoles.

Deux années plus tard, la synagogue sévillane fut troublée par un événement de nature bien différente. Le roi, Abu-Said, usurpateur du trône des nazzarites, connu sous le nom de roi Bermejo et dépossédé de sa couronne, arriva à Séville pour se mettre à la merci du roi Don Pedro. Il était accompagné d'un brillant cortège, composé de serviteurs qui, bien que fugitifs, n'en étaient pas moins des chevaliers; ils étaient ornés de bijoux et de parures. Don Pedro reçut Abu-Said avec politesse et, comme logement, il lui assigna, ainsi qu'à sa suite, l'enceinte de la Juiverie.

Mais l'animation toute naturelle que cet événement avait momentanément produite dans le quartier israélite se changea, le lendemain, en stupeur et endeuil. S'il faut en croire le récit, qui nous paraît suspect, de l'enjô-

leur Ayala, le roi, après avoir fait arrêter Bermejo ainsi que les chevaliers qui l'accompagnaient au banquet donné au palais, envoya des gens d'armes à la Juiverie pour s'emparer de tout le personnel qui formait le cortège de l'usurpateur: tout le monde connaît le sort peu enviable réservé à ce dernier.

Le désastre du Trésorier causa une pénible impression parmi les habitants de la Synagogue de Séville. Ceux-ci n'en continuèrent pas moins à se montrer partisans du roi. C'est qu'à Séville, ils se voyaient respectés, tandis qu'à Tolède et dans les régions où triomphait l'insurrection, ils étaient persécutés: ainsi, le 7 Mai 1355, un horrible massacre désola la juiverie de Tolède; on mit à mort environ mille deux cents pacifiques habitants.

En 1360, les insurgés se livraient au pillage; le carnage dans la juiverie de Nàjera, ou «la mort des juifs», comme s'exprime le chancelier López de Ayala, avec sa froideur d'hyène, «fut ordonnée par le comte Don Enrique, parce que les gens le faisaient de bon coeur...» Le carnage passa à Miranda de Ebro, où le nommé Pedro Martinez, fils du chantre de l'église, et véritable incarnation de la haine populaire, envahit, à la tête d'une foule en délire, la juiverie sans défense, volant et tuant les malheureux israélites qui tombaient entre leurs mains sanguinaires.

Je n'ajoute donc pas foi à la légende suivante, d'après

laquelle deux juifs, appelés Daniot et Turquant, après avoir été faits prisonniers à Tolède, accusés qu'ils étaient de l'assassinat de Doña Blanca, offrirent pour leur rançon, de livrer aux rebelles la capitale de la Castille; ils se rendirent à cet effet à la synagogue de Séville: leur conspiration était près d'aboutir, quand une juive, éprise du roi, découvrit le complot. De Berville, au contraire, affirme que les juifs sévillans combattirent avec un courage sans pareil à côté des troupes de Don Pedro et repoussèrent les forces que Don Enrique avait envoyées contre la capitale.

A cette époque et probablement à ces événements se rapporte la tradition sur Barrabas, juif qu'on prenait pour espion et mercenaire de Don Enrique. On trouva, un matin, dans une rue de la juiverie, un chevalier maure, originaire de Garnata, tué d'un coup de flèche. On ne put savoir la cause de cet assassinat ni le nom du meutrier. On l'attribua à la jalousie de Barrabas, épris de la belle Esther, fille du savant Selomoh Sfardi de Séville, le physicien le plus distingué de son époque. Il paraît que le maure entretenait des relations intimes avec la jeune fille. La rue où se déroula le drame reçut le nom du «Maure mort», et l'a conservé jusqu'à nos jours. Il existait une autre rue, connue aujourd'hui sous le nom glorieux de Lope de Rueda, père du théâtre espagnol, et qui s'appelait alors rue de Barrabas. D'après la tradition, la maison de la belle Is-

raélite serait celle qui fait le coin des rues Reinoso et Jamerdana.

Une autre légende d'une époque un peu moins avancée rapporte qu'une juive, follement éprise du roi Don Pedro et jalouse de Doña María de Padilla, attenta à la vie du monarque dans la rue des Angeles, près du mur d'enceinte de la juiverie: le roi traversait sans arrière-pensée cette rue étroite, quand une juive, sortant de l'ombre qui l'enveloppait, lui porta un coup de poignard. Mais le roi réussit à l'assujettir avant de recevoir le coup; et, lorsqu'il eut appris de la bouche même la cause de l'attentat, il l'embrassa sur les lèvres et continua son chemin.

CHAPITRE XI

HENRI II; SA CONDUITE INCONSÉQUENTE ENVERS LES JUIFS.—JUSAF PICHO.—MASSACRES EN GALICE ET EN PORTUGAL.—CONSÉQUENCES DE LA CATASTROPHE D'JUSAF.—L'ARCHIDIACRE D'ECIJA ET LA JUIVERIE.—PILLAGE DE LA JUIVERIE.

Après l'effroyable tragédie de Montiel, le nouveau roi qui avait dénigré Don Pedro à cause de la confiance que celui-ci témoignait aux juifs, se vit obligé de confier à l'un d'eux le charge de Trésorier, peut-être pour n'avoir pas «trouvé d'autres personnes pleinement aptes à cet emploi.» Bien qu'il eût promis devant les Chambres de ne pas admettre les juifs à son Conseil ni dans sa privauté, il acorda toute sa confiance à Jusaf Picho, trésorier de Séville, et l'éleva au rang de Grand Trésorier. Jusaf Picho, homme respectable, modèle d'intelligence et d'intégrité, jouissait non seulement du respect de la part des Israélites, mais encore de la considération et même de l'affection des chrétiens.

Malgré tous ses efforts, il ne put préserver les Hé-

breux des persécutions et des cruautés inconcevables dont ils étaient l'objet de la part des Castillans: ceux-ci, en effet, durant ces tristes jours, ne semblaient chercher que leur extermination. Les Juifs mêmes de Castille semblaient d'ailleurs conspirer contre le bon vouloir du Trésorier et se rendaient vraiment odieux par leurs abus. Cependant, la juiverie sévillane vivait tranquillement à l'abri des irruptions et des persécutions scandaleuses dont celles de Tolède et d'autres localités étaient victimes, non seulement de la part des autorités, mais aussi de la plèbe ignorante et fanatique. Et pourtant, Fernan Martinez, de triste mémoire, archidiacre d'Ecija et proviseur de l'Archevêché, avait commencé ses provocations en voulant soumettre à son tribunal les Israélites de Séville contrairement à tout droit et à toute raison. La Synagogue se borna à formuler respectueusemet ses griefs, et le roi, par décret du 25 Août 1377, sanctionna leurs justes revindications, en défendant au proviseur de s'occuper des procès entre juifs et en rétablissant leur droit naturel et légitime d'être protégés par leurs maires, leurs alguazils et leurs jurés.

Les habitants de Séville n'auraient jamais commis le moindre attentat contre la Juiverie, malgré les prédications de l'archidiacre, si les Juif eux-mêmes n'avaient soulevé l'indignation des chrétiens par leur infâme trahison envers Jusaf Picho.

Le prestige dont ce dernier jouissait parmi les siens

ne parvint pas à calmer leur jalousie. Ses frères mêmes le dénoncèrent à plusieurs reprises comme suborneur et prévaricateur; et, comme la calomnie s'ouvre facilement chemin dans l'esprit de l'homme, le roi décréta son emprisonnement; mais Jusaf Picho obtint sa liberté moyennant une rançon de quarante mille doubles en or, qu'il paya dans un délai de vingt jours.

Après la mort de Don Enrique, on célébra à Burgos le couronnement de Don Juan I; Don Jusaf y accourut avec toute la pompe qui convenait à la puissance de son maître et seigneur. Les juifs, vils et jaloux, qui étaient venus de diverses villes de Castille dans le but de prendre part aux enchères au sujet des rentes de la Couronne, formèrent le projet de perdre le bon Trésorier. A force d'intrigues et de promesses, ils obtinrent du monarque un décret les autorisant à faire exécuter de leur propre autorité tout «malsin» (homme indigne) qui pouvait se trouver dans leur communauté.

Après avoir acheté ce décret, le Grand Rabbin de Burgos, Don Solomoh et Don Isahak, allèrent tous ensemble trouver Ferran Martin, alguazil royal, et lui présentèrent un document dans lequel ils désignaient comme malsin Jusaf Picho, une des gloires de la juiverie sévillane. Ce ne fut pas sans beaucoup d'hésitations que l'alguazil exécuta l'ordre donné. Les dénonciateurs le conduisirent eux-mêmes à la maison où logeait le Grand Trésorier; ils frappèrent à la porte de sa demeu-

re et pénétrèrent ensuite dans l'intérieur sous prétexte de saisir quelques mules de Don Jusaf en vertu de plusieurs mandats qu'ils prétendaient avoir contre lui. Ils criaient à tue-tête devant la porte de sa chambre à coucher afin de l'obliger à sortir. C'était le 21 Août 1379. Don Jusaf se réveilla en sursaut, et sans se douter d'une si noire perfidie, il ouvrit lui-même la porte. Aussitôt, l'alguazil et ses ennemis s'emparèrent de lui et sans lui notifier l'objet de leur présence, sans même lui laisser le temps de se rendre compte de son malheur, on l'égorgea sans pitié. La terrible nouvelle se répandit promptement dans toute la ville. Le roi, indigné qu'on eût choisi le jour solennel de son couronnement pour immoler un fidèle serviteur de son père, condamna à mort tous ceux qui avaient pris part à ce drame sanglant. Sur les instances de plusieurs chevaliers qui sollicitèrent le pardon de Ferran Martin, contre lequel on ne pouvait formuler d'autre délit que celui de s'être laissé tromper, le roi se contenta de lui faire couper la main; mais les trois juifs instigateurs payèrent de leur tête leur trahison. Ces dispositions furent suivies d'une mesure générale défendant aux juifs «de faire justice de sang», et cela, afin d'éviter la reproduction de semblables horreurs. Les Chambres de 1380 votèrent une loi qui interdisait aux juifs d'infliger la peine de mort, la mutilation et le bannissement et qui les obligeait à se soumettre aux tribunaux chrétiens.

L'infamie de ces indignes israélites eut des conséquences encore plus nombreuses et plus désastreuses; tant il est vrai, que nous ne devons jamais chercher la cause de nos malheurs qu'en nous-mêmes. Les malheureux Hébreux, privés de leurs privilèges, restèrent dans une situation déplorable: obligés qu'ils étaient de porter la marque qui les distinguait des chrétiens, dans les villes et dans les campagnes, ils étaient assaillis, volés et dépouillés dans les rues peu fréquentées et sur les chemins, sans aucun espoir d'obtenir satisfaction.

En même temps, les Castillans pillaient, avec une sanguinaire convoitise, les juiveries de Lisbonne, de Coïmbre et d'Evora, laissant derrière eux d'innombrables cadavres; en Galice, le sang hébreu coulait à flots, pendant qu'un incendie terrible dévorait la juiverie deRivadavia.

Si le crime commis contre Don Jusaf souleva l'indignation de tout le royaume, il en produisit une bien plus forte encore à Séville. Il s'agissait d'un fils de cette ville, dont l'honorabilité était reconnue; malgré sa religion et malgré les doutes qui planent généralement sur les hommes de finances, il était très aimé des chrétiens; aussi toute la ville se retourna-t-elle contre cette race capable d'une telle félonie. Ainsi, commença à fermenter la haine qui, habilement exploitée par un fanatisme zélé, devait produire l'hécatombe qui remplit d'horreur la juiverie et couvrit de honte une autre page de l'histoire nationale.

Le plus habile à tirer parti de cet état d'esprit fut, en cette circonstance, le funeste Ferran Martinez, chanoine de Santa Maria, archidiacre d'Ecija et proviseur de l'archevêché. Ce n'était ni un halluciné, ni un homme ordinaire et de sentiments inhumains. Bien que Pablo de Santa María l'ait appelé *in litteratura simplex et laudabilis vitae*, sa parole était forte et éloquente, son imagination était fertile en inventions et sa conduite s'adaptait à la plus stricte moralité. Mais le fanatisme obscurcit son intelligence et endurcit son cœur. C'est au service de ce zèle mal compris qu'il mit toutes les ressources de son esprit, l'énergie indomptable de son caractère et cette tenacité opiniâtre qui caractérise les hallucinés. Il ne pouvait pardonner aux Hébreux le crucifiement de Jésus. Dans son profond aveuglement, il croyait de bonne foi que son devoir de chrétien était de détruire la race déicide et que l'extermination des juifs était une œuvre pie, une mission évangélique. Croyant ainsi honorer Dieu, il en arrivait à désobéir même à ses supérieurs. «Pourquoi partir pour les croisades, s'é-cria-t-il, puisque nous avons chez nous les bourreaux de Jésus?»

Aussi, bien qu'Henri II lui eût témoigné son mécontentement dans le décret de 1377, l'archidiacre continua à soulever le peuple et à prêcher, si l'on en croit ses adversaires, «des choses mauvaises et déshonnêtes». En même temps il excommuniait les conseillers munici-

paux qui permettaient aux juifs de résider dans leurs communes. Les bulles mêmes du pape n'eurent pas plus d'effet sur lui que les décrets de la Couronne.

Aux plaintes de la Synagogue, Jean I[er] répondit le 3 Mars 1382, par un autre décret dans lequel il réprouvait la conduite de l'archidiacre et soumettait à l'archevêque la résolution des procès contre les juifs. Dans son obstination et comme s'il eût été poussé par une autosuggestion irrésistible, Don Ferran prêchait que le roi voyait avec plaisir le mal que l'on faisait aux juifs et que tout chrétien qui tuerait un de ces chiens était certain d'obtenir le salut éternel. On peut juger de l'effet que devaient produire de semblables prédications faites par un ministre du Seigneur, dans un temps où régnait la plus grande ignorance et où les Juifs s'étaient rendus odieux par l'attentat contre Jusaf Picho. L'archidiacre joignait à ces prédications toute sorte de vexations, d'ennuis et d'injustices, à l'égard des Juifs: tantôt il leur ravissait les esclaves maures pour les baptiser secrètement et les affranchir, tantôt il violait hardiment les lois et les privilèges qui existaient en leur faveur. Nouvelles plaintes de la Synagogue et nouveau décret du roi pour censurer la conduite de l'archidiacre le menaçant d'un châtiment sévère: tout fut inutile. Le 11 Février 1388, à midi, comparaissaient devant le tribunal de justice institué à Séville au temps du roi Don Pedro, d'une part, Jehudah ben Abraham, contrôleur de la Synagogue et marchand

de drap, et d'autre part, Ferran Martínez, accompagnés tous deux de leurs témoins respectifs. Le tribunal était composé des juges (alcaldes), Ruy Perez et Ferran Gonzalez et des greffiers Martin Alfonso et Marin Sanchez comme secrétaires. Jehudah fit connaître que l'archidiacre prêchait l'extermination de ses frères et qu'il s'obstinait à évoquer à son tribunal les différends qui surgissaient entre les juifs, dans le but de les vexer et de leur faire le plus de mal possible. Après l'accusation, le contrôleur signifia à son ennemi de ne pas persister plus longtemps dans son attitude de rébellion aux lois et aux décrets; il termina en lui demandant la preuve de ses sommations et de ses protestations.

Dès qu'il eut entendu la lecture des décrets, Don Ferran sollicita, pour y répondre, un délai qui lui fut accordé immédiatement. Pendant que les greffiers faisaient les écritures, le juge Ferran González entra pour prendre son repas, et Jehudah en profita pour demander à l'archidiacre pourquoi il lui avait pris une pièce de drap. L'interpellé nia le fait, traita même le juif de faussaire, et il ajouta que c'était un des ses greffiers qui gardait «fidèlement» la pièce de toile; qu'il le traiterait comme «un chien qu'il était s'il tombait en son pouvoir, et que tous ses chiens de parents qu'il avait dans la juiverie ne suffiraient pas à satisfaire sa vengeance». La partie contraire demanda qu'on prît acte de toutes les insultes vomies par l'archidiacre.

Huit jours après, le juif et Don Fernan Martinez comparaissaient de nouveau devant le tribunal institué par le roi Don Pedro; tribunal aboli au temps de Don Enrique, mais rétabli par Don Juan. Là, l'archidiacre manifesta qu'il persisterait dans sa conduite parce qu'il servait Dieu et qu'il remplissait un devoir supérieur à tous les autres, devoir auquel il ne pouvait pas faillir, ajoutant que si cela ne dépendait que de lui, il démolirait les vingt-trois synagogues existantes de la juiverie sévillane.

Le Chapitre métropolitain, s'inspirant d'un esprit plus évangélique, envoya au roi deux émissaires pour lui faire savoir que l'archidiacre, manquant à ses devoirs sacerdotaux et à l'obéissance prescrite par les dispositions pontificales, non content d'exciter journellement la haine contre los Hébreux, soutenait encore des propositions schismatiques contre l'autorité du Souverain Pontife.

Les envoyés du Chapitre étaient un écolâtre de la Cathédrale et Diego Ruiz de Arnedo. Après lesa voir entendus, le roi leur répondit dans les termes suivants: «Pour ce que vous me dites de l'archidiacre, moi, j'ordonnerai de vérifier vos assertions, car son zèle étant saint et bon, on doit remarquer que ses sermons et ses conversations ne soulèvent nullement le peuple contre les juifs; ceux-ci, d'autre part, bien que mauvais et pervers, sont sous ma protection et mon pouvoir royal; et donc, ne doivent

pas être outragés, mais punis pour leurs délits d'après les règles de la justice. Je vais mander que cela soit fait ainsi.

Voyant que la réponse du roi n'avait pas été bien énergique, l'archidiacre redoubla ses attaques contre les juifs, et employa à cette besogne toute l'ardeur d'un fanatisme contrarié. Il fit tant et si bien, que l'archevêque de Séville, considérant que son autorité était amoindrie par la conduite de l'archidiacre rebelle, convoqua une assemblée de théologiens et de lettrés dans le but d'examiner les opinions soutenues par Don Ferran dans ses prédications. Cité devant l'assemblée, le proviseur ne nia aucune des paroles qu'il avait prononcées et ratifia même celles qui étaient les plus graves et d'après lesquelles il déniait au pape l'autorité nécessaire pour permettre aux juifs de construire des synagogues. On l'invita à soutenir sa thèse afin de pouvoir en déduire les conséquences au point de vue de la saine doctrine, mais il s'y refusa énergiquement, déclarant qu'il n'exposerait ses raisons qu'en présence des autorités et du peuple. Il paraissait inutile que l'archevêque lui enjoignît d'avoir à répondre au nom de la sainte obéissance aux questions qu'on lui posait. Il manifesta son refus d'une manière si catégorique, que l'assemblée, constituée en tribunal, lui ordonna de s'abstenir de toute espèce de prédications. Voyant qu'il persistait dans sa rébellion, l'archevêque le déclara contumace, rebelle et suspect

d'hérésie; il lui retira le permis de prêcher, il le priva de juridiction et lui intenta un procès pour insubordination; enfin, il le menaça de l'excommunication s'il contrevenait à ses ordres ou s'il violait l'interdit jeté sur sa juridiction ecclésiastique.

Le 7 Juillet 1390, c'est-à-dire, moins d'un an après ces événements, mourut l'archevêque Pedro Gómez Barroso. Aussitôt, Ferran Martínez, profitant de la vacance du siège ainsi que de la circonstance de n'avoir pas de supérieur au sein du Chapitre, reprit de lui-même ses fonctions d'archidiacre et de proviseur. Il commença par envoyer dans les communes des décrets par lesquels il ordonnait aux habitants, en vertu de la sainte obéissance, de procéder sans le moindre délai et sous peine d'excommunication à la démolition des synagogues; en outre, pour intimider davantage tous les retardataires, il les menaçait d'aller les châtier en personne, et de se faire aider pour cela de la force nécessaire. En même temps, il pillait les synagogues, les dépouillait de leurs livres et faisait servir à la construction et ornementation de la magnifique église métropolitaine. les tuiles, les bois et les lampes confisquées.

Les ordres de l'archidiacre furent exécutés dans quelques localités. Dans d'autres, ils restèrent lettre morte, et ailleurs, comme à Ecija, on s'entendit avec un autre archevêque. Tandis que les agents du roi s'opposaient à l'exécution des ordres du proviseur, celui-ci soulevait

le peuple, ce qui donnait lieu à de trés fréquentes collisions, parfois des plus sanglantes.

Nombreuses étaient donc, les causes qui devaient amener une catastrophe. D'une part, c'était l'ignorance du peuple, la haine invétérée des chrétiens les plus fervents, l'état de la conscience européenne, le manque d'autorité ecclésiastique par suite de la mort de l'archevêque, l'aversion produite par la conduite cruelle et maladroite des juifs envers Jusaf Picho, l'ami des chrétiens. D'autre part, la mort du roi Don Juan avait laissé le pays à une certaine anarchie pour n'avoir pas été constituée la régence selon les lois des «Partidas». Pendant cet interrègne, l'effervescence populaire se trouvait en face d'une plus faible résistance de la part de l'autorité dont le principe s'affaiblissait de plus en plus. Don Ferran profita de toutes ces circonstances pour redoubler ses attaques contre la «secte abominable». Les hébreux les plus riches et les plus respectables de différentes localités s'étaient réunis à Madrid où se trouvaient alors les Chambres pour prendre part aux enchères du droit de percevoir les impôts. Là aussi la juiverie de Séville et celles d'autres endroits annoncèrent à leurs frères qu'une indigne populace, fanatisée par les discours pleins de fougue et de sinistre éloquence de Ferran Martínez, avait insulté les juifs le mercredi des cendres (le 15 Mars) et les avait obligé à se tenir enfermés dans leurs quartiers. Le Grand Alguazil, Alvar Pérez de Guzmàn, aidé de

Don Juan Alfonso, comte de Niebla et des juges (alcaldes mayores) Ruy Pérez de Esquivel et Fernan Arias de Quadros, accourût pour réprimer le scandale; ils réalisèrent quelques arrestations et ordonnèrent de fouetter publiquement deux des principaux meneurs. Cette peine infamante irrita la populace qui s'empara d'Alvar Pérez de Guzmán, menaça de mort le comte de Niebla, et se livra à toute espèce de violences à l'égard des personnes et des biens des hébreux. La noblesse de Séville ainsi que les habitants les plus distingués de cette ville se mirent du côté de la justice et dominèrent l'insurrection; ils rachetèrent le Grand Alguazil et rétablirent la tranquillité.

Cependant, tout cela n'avait été que le prélude de la tourmente qui grondait menaçante et ne devait pas tarder à éclater, favorisée qu'elle était par les causes énoncées plus haut et par le pardon accordé aux délinquants et bientôt connu de tout le monde. Le Conseil envoya à Séville deux chevaliers originaires de cette ville, et deux autres à Cordoue, où la situarion était la même que dans la capitale de l'Andalousie; ils étaient porteurs d'ordres formels et de lettres de contrainte; tout fut inutile: personne n'osa attaquer l'archidiacre. Celui-ci, fort de son impunité, redoubla de violence dans ses prédications, excitant les mauvaises passions de la plèbe par la perspective du pillage et fanatisant les ignorants par la promesse du salut éternel.

Il avait fallu cet ensemble de circonstances si graves pour qu'une population aussi tolérante se prêtât même une seule fois, à devenir le théâtre de scènes épouvantables.

Le calme semblait rétabli, mais, dans le fond, le fanatisme travaillait sans relâche, et avec une habileté et une efficacité telles que, le mardi 6 Juin,sans que rien prêtât au moindre soupçon, on vit soudain, une foule de gens assaillir la juiverie; au milieu du bruit du pillage, résonnait la voix de l'implacable archidiacre qui excitait les passions, encourageait les timides et prêchait l'extermination. Beaucoup d'hébreux périrent dans ces journées honteuses, moins cependant qu'à Barcelone et dans d'autres localités où l'extermination fut totale. Le nombre de victimes fut assez grand d'ailleurs pour horroriser les esprits, car, d'après quelques auteurs, il s'éleva à quatre mille. Un nombre considérable de juifs demanda le baptême à grands cris; c'était l'unique moyen pour eux de sauver la vie.

CHAPITRE XII

Extermination des Israélites dans toute l'Espagne.— Fondation de l'hôpital de Santa María. — Derniers jours de l'archidiacre.—Fugitifs célèbres. — Pillage de la juiverie.—Réparations faites par la ville.—Restes de la juiverie.—Autres juifs célèbres de Séville.

La rage de destrution gagna tout l'archevêché. Des désordres analogues ensanglantèrent les rues de Carmona, de Cazalla, d'Ecija, d'Alcalá de Guadaira, de Fregenal, de Santa Olalla et surtout de Cordoue, où une foule sauvage enfonça les portes de la juiverie, incendia les maisons et en assassina les habitants. Le carnage s'exécuta avec une telle promptitude que au moment où le Grand Alguazil arriva avec des forces pour commencer la répression, il trouva le quartier détruit et plus de deux mille cadavres amoncelés dans les rues.

L'exemple fut suivi à Montoro, Ubeda, Jaen, Andújar, Baeza, Ciudad Real et Huete. A Cuenca et dans plusieurs localités de la Castille, c'étaient les Municipa-

lités elles-mêmes qui ordonnaient les tueries et c'etaient leurs agents qui en étaient les premiers exécuteurs. Ces excés s'étendirent dans la Vieille-Castille, dans la Navarre et dans toute la région septentrionale, ainsi que dans les contrées du Levant, principalement à Valence, où le quartier juif fut complètement détruit. Dans cette dernière ville, on alla jusqu'à refuser asile, dans les temples, à ceux qui demandaient le baptême, et on les immola sans pitié. Peu après, Barcelone et Tolède donnèrent de nouvelles preuves de la barbarie qui régnait dans ces temps-là. Tolède, la ville où ont eu lieu le plus de massacres de juifs, vit dans quelques heures sa juiverie totalement détruite, la synagogue incendiée, et ses rues étroites jonchées de cadavres. A Barcelone périrent onze mille hébreux en quatre jours d'orgie sanguinaire; les envahisseurs se livraient au vol et au pillage, au point qu'ils détruisirent complètement les Archives Royales, brûlèrent les maisons et, au dire des chroniqueurs, ne laissèrent pas, au Call, un seul hébreu vivant.

Des scènes semblables se produisirent à Burgos, Logroño, Palencia, Ocaña, Huesca, Saragosse; Teruel ne fut pas plus épargné, bien que les juifs en eussent offert tous leurs biens au roi, afin d'en être protégés; Léon, Lérida, Gérone eurent le même sort; à Palma, la foule se retourna contre les chrétiens compatissants qui avaient secouru les israélites. Bref, toute l'Espagne assista à la ruine des juiveries; d'après les historiens, cin-

quante à soixante mille juifs espagnols tombèrent sous le fer de leurs assassins.

Cette fureur se propagea en France et en Sardaigne. «Désir de voler et non dévotion», dit López de Ayala; bien que le pillage entrât dans les desseins d'une certaine partie de la populace, il est certain que les meneurs n'étaient pas poussés par la convoitise et que, à de rares exceptions près, ils respectaient ceux qui se baptisaient. Se fût-il agi simplement de vols, le roi n'aurait pas hésité à punir les coupables. A la suite de tous ces désordres, la juiverie resta presque déserte, et beaucoup de chrétiens vinrent s'y établir.

En 1395, Henri III ordonna d'arrêter l'archidiacre qu'il accusa de soulever le peuple et il le punit de plusieur mois de réclusion.

Vers cette époque, Don Ferran fonda et mit sous le patronage du Chapitre l'Hôpital de Santa María pour «hommes honnêtes et prêtres». Cet hôpital occupait l'ancienne mosquée des Ours, concedée en 1260 pour les tuberculeux d'Outre-mer. Sur son emplacement et celui de quelques maisons contiguës s'élève aujourd'hui le couvent de «la Encarnación».

Don Ferran fit son testament le 7 Juin 1403 à Carmona, où il s'était retiré, après avoir purgé sa peine, le 14 Juillet de l'année suivante, et étant encore dans la même ville. il y ajouta un codicille. Sa première intention, d'après le testament, était de laisser son hôpital au Conseil

de la ville, de Séville. Il changea d'idée au dernier moment, peut-être à la suite de circonstances qui n'étaient pas sans rapport avec l'indemnité payée aux Juifs.

Cependant on n'usa pas de contrainte à l'égard des condamnés; aussi rendit-on la peine illusoire; mais enfin, elle constait écrite; et il ne semble pas logique que si la loi atteignait les auteurs matériels du délit, elle en pût oublier le promoteur. Le Chapite pouvait très commodément prodiguer les soins nécessaires à Don Ferran: celui-ci vivait tout près: un petit arc seulement le séparait des bureaux établis dans le «Corral de los Olmos.»

L'archidiacre mena une vie exemplaire jusqu'à sa dernière heure; il mourut «laissant le souvenir d'une solide vertu». Il fut enseveli dans la chapelle de Santiago de la Sainte Eglise Métropolitaine, près de l'autel de Ste. Marthe, patronne de son hôpital.

Parmi les conversions auxquelles les juifs sévillans furent obligés de recourir pour sauver leur vie, figure celle du célèbre Samuel Abrabanel «véritable ornement de la juiverie», personne influente à la Cour, même aux jours malheureux que passèrent les juifs du temps d'Henri II. C'est lui le chef de la glorieuse famille des Abrabanel, qui devait procurer à sa race tant de jours de gloire et qui, pour échapper aux persécutions, avait dû se réfugier à Lisbonne: c'est là que naquit celui qui devait être le savant Abrabanel, trésorier des Rois Catholiques et père de l'illustre Léon Hebreo. Samuel reçut

sur les fonts baptismaux le nom déjà glorieux de Jean de Séville.

Un autre enfant illustre de Séville, qui abandonna le foyer de ses pères pour aller demander en pays étranger une hospitalité à laquelle ses mérites lui donnaient bien droit, c'est Ibn Gauison, talmudiste fameux, qui émigra à Grenade par crainte de perdre la vie dans les horreurs de la persécution. Il eut le même sort qu'Abrabanel. Séville ne fut donc pas plus heureuse avec l'un qu'avec l'autre; tous les deux étaient en effet dans cette capitale; tous les deux descendaient de familles sévillanes; tous les deux avaient couru les mêmes dangers et ils avaient donné naissance à une pléiade de savants et de poètes qui eussent rehaussé l'éclat de Séville, mais qui, par suite de ces tristes circonstances, allèrent s'ajouter aux gloires d'autres pays; car si les Abrabanel fournirent des savants, les Gauison produisirent plusieurs poètes qui furent le charme et l'honneur de la cour nazarite.

Comme souvenir de la Juiverie sévillane de cette époque, il existe à la Bibliothèque Colombine un magnifique exemplaire, qui, à mon avis, remonte au XIVème siècle, du Commentaire sur l'Ancien Testament, écrit par Rabbi Selomoh ben Isahak. Ce savant, plus connu sous le nom de Rachi, avait vécu à Troyes pendant presque tout le XIIème siècle: né en effet, en 1104, il mourut en 1180. Dans cet exemplaire il y a une note qui dit:

«L'archidiacre de Xérès le donna (cet exemplaire) par Convention Capitulaire du 14 Juillet 1480; il s'appelait Don Juan de Gongora comme il semble résulter de la liste des vainqueurs de 1479; quant à l'auteur, il est nommé comme juif dans les statuts de «pureté de sang» du 12 Février 1515, folio 170.»

Les rois de Castille, foulant aux pieds la justice, n'essayèrent même pas de punir ces injustices et ces assassinats; au contraire, ils firent donation à leurs favoris, Diego López de Estúñiga et Juan Hurtado de Mendoza, majordome de la Cour, de «tous les biens que les Juifs possédaient en commun à Séville, avec toutes les synagogues et tous les biens, avec permission de les vendre, de les hypothéquer, de les donner, de les échanger, de les aliéner, bref, d'en disposer suivant leur volonté». Constants dans leurs indignes procédés, ils défendirent, le 28 Mai 1396, d'obliger les individus compliqués dans les massacres des Juifs à payer les amandes auxquelles on les eût condamnés, et même de leur infliger aucune peine.

Hurtado de Mendoza, lors de son séjour à Segovia en 1396, vendit sa part à López de Estúñiga pour trente mille maravédis en or. L'acheteur fit passer ses biens dans le majorat qu'il fonda en faveur de son fils: celui-ci en jouit jusqu'en 1749 où ils devinrent la propriété de la ville.

C'est ainsi que Séville eut la douleur d'assister à la

ruine de sa magnifique juiverie, «the largest and richest in Castille», (Lea), car à partir de cette date, le quartier juif perd son caractère particulier, et se remplit de chrétiens. Par contre, les juifs se répandirent dans toute la ville et beaucoup d'entre eux allèrent habiter le quartier maure. «Alors, dit Ortiz de Zúñiga, mais sans indiquer sur quel droit se fondait cette mesure, des trois mosquées qui, avec le consentement d'Alphonse le Sage, avaient servi de synagogues (1) la ville en occupa deux pour en faire des églises paroissiales destinées au nouveau quartier des chrétiens, et leur donna le nom de Santa Cruz et Santa María de las Nieves». La ville remit les nouvelles églises au Chapitre de la Sainte Eglise par l'intermédiaire de Martín Fernández Cerón et Alonso Fernández de Marmolejo, ses délégués; c'est au moins ce que nous apprend un acte public qui fut délivré par Gonzalo Vélez, clerc du Chapitre, le 2 Août 1391, et qui se conserve encore dans les Archives de la Cathédrale (2). D'après ce que dit Zúñiga, il semble se dégager de cet acte, que San Bartolomé continua à être synagogue, mais rigoureusement parlant, il ne le dit pas, et il fait bien pour les motifs que nous donnerons plus loin. Ce qui est surprenant, c'est que Carlos Lea (3),

(1) Nous croyons que ces églises avaient servi de synagogues avant la reconquête.

(2) Nous reproduisons ce document en appendice.

(3) *The Inquisition in Spain,* 1,105.

historien très bien renseigné, soit tombé dans cette erreur.

Torres Alarcón dit que le nom de Santa Cruz fut donné à ce temple par l'archevêque Pedro González, alors cardinal de Santa Cruz; mais d'après les documents, on voit qu'il reçut cette désignation en 1391. D'ailleurs, à Séville il n'y a pas eu d'autre cardinal-archevêque de ce nom que Don Pedro González de Mendoza, lequel fut créé cardinal en 1473 et nommé archevêque de Séville en 1474, fonction qu'il remplit jusqu'en 1483. Le dernier rabbin de cette synagogue fut, selon les documents de la paroisse, le célèbre talmudiste Rabbi Jehudah Alobas. Cependant, ces églises ne constituèrent pas de nouvelles paroisses; elles furent plutôt considérées comme des auxiliaires de la paroisse principale, et soumises à l'autorité du Chapitre, qui se chargeait de pourvoir les cures et de leur fournir les objets du culte, ainsi que les ornements nécessaires; elles étaint dotées des revenus dont elles jouissaient quand elles servaient au culte mosaïque.

La publicátion des documents relatifs aux donations royales vint modifier essentiellement l'affirmation des historiens, car dans le document en faveur des favoris d'Henri III, il n'est fait aucune exception pour San Bartolomé. Or, l'église de San Bartolomé, dontil n'est pas fait mention, était déjà une paroisse au commencement du XVème siècle, bien que la plupart des auteurs

assurent qu'elle fut synagogue jusqu'à l'expulsion totale: les documents de 1402 la mentionnent en effet comme paroisse.

A ce sujet, il est bon de rappeler ce que disait notre Peraza: «San Bartolomé la Vieille, est aujourd'hui une maison qui fait coin avec la place de Don Pedro; et où logent des jurés de la paroisse; l'autre paroisse où se trouve maintenant l'église est San Bartolomé del Compas»; mais il se trompe sur ce qui suit. Les synagogues plus petites qui étaient au nombre d'une vingtaine furent immédiatement démolies. (L'archidiacre d'Ecija déclare qu'elles étaient au nombre de vingt-trois.)

Que l'avidité du butin ne fut pas toujours ce qui provoqua les terribles hécatombes, nous en avons une nouvelle preuve dans ce fait: que dans aucune des Chambres qui se réunirent en 1391, 1393, 1396 et 1401, il n'y eut pas une seule voix pour condamner de semblables attentats. Au contraire, dans l'assemblée de 1405, on délibéra sur les moyens à employer pour que cette race laborieuse ne disparût pas complètement, tout en lui renouvelant l'ordre de porter comme signe distinctif et caractéristique une espèce de rondache rougeâtre que, par un reste d'humanité, on l'exempta de porter dans les champs.

Cependant Séville, par l'organe de sa Municipalité, donna l'exemple que ne suivit aucune autre ville, celui de réparer en partie les dommages causés dans un mo-

ment d'exaltation religieuse par un fanatique dont la funeste influence s'était fait sentir à travers toute l'Espagne et même en dehors. Elle décida de donner asile à la population juive dispersée: cette disposition est contenue dans quelques documents que l'on conserve encore et qui traitent du recensement des maisons; ils sont tout en faveur des juifs, établis non seulement dans les paroisses qui correspondaient à l'ancienne juiverie, mais encore dans celles des quartiers chrétiens proprement dits.

La Juiverie ne disparut cependant pas complètement. Elle conserva quelques familles qui firent prospérer son industrie. En 1454, León Alvaro de Zúñiga, duc de Béjar, fit, par un bail à vie, dont on trouve d'autres exemples, donation de douze maisons à plusieurs juifs établis depuis très longtemps dans la ville. Voici le détail des legs: une maison, dans la paroisse de Santa María, au quartier neuf, à Santob Santiel, forgeur de lances, et à sa femme Judia; une autre, dans la paroisse de Santa María la Blanca, à Mayr Abembilla, orfèvre, et à Esther, sa femme; une autre à Jahacob Morci et à Doña Judia, sa femme; dans la paroisse de San Bartolomé une autre dans celle de Santa María la Blanca, à Isahak et à sa femme; une autre dans la même paroisse, à Isahak Aburrabe, tailleur d'habits, et à sa femme, Doña Judia; une autre, dans celle de Santa Cruz, à Jusef Abenrry et à Doña Jamila sa femme; une autre a Isahak, tailleur

de pourpoints, et à Doña Judia sa femme; une autre, dans la même paroisse, à Moseh Inglès, tailleur d'habits, et à Palomba sa femme; une autre dans celle de Santa María la Blanca, à Mayr Abembilla, orfèvre, et à Esther sa femme; une autre, dans celle de Santa Cruz, à David de Iliescas, marchand, et à sa femme, Cerbona; une autre, au maître Isahak, son beau-père: une autre dans celle de San Bartolomé, à Donaza Abenrey et à Doña Jamila, sa femme; une autre dans celle de Santa María la Blanca, à Isahak, fabricant de cuirs, et à Cihna, sa femme; enfin, une autre à Isahak, chirurgien, et à sa femme Jamila, dans celle de Santa Cruz.



On eut beau enlever aux juifs leurs richesses, on n'arriva pas a leur ôter l'amour du travail. Ils continuèrent à cultiver les lettres et les sciences dans les Universités, et à donner un grand essor à toutes les branches de l'industrie. C'est ainsi que dans les quartiers chrétiens, tout comme dans celui des maures, ils se consacrèrent, les uns, à la médecine, à la chirurgie, à la droguerie; les autres, au commerce, sous différentes formes, et d'autres enfin, s'adonnèrent à l'industrie: ils se firent fabricants de cuirs, orfèvres, tailleurs d'habits, changeurs de monnaies, armuriers, usuriers, etc.

Ils ne négligèrent pas non plus de cultiver les sciences; il est à regreter que par suite des troubles de cette époque, les noms des plus ilustres rabbins ne soient pas passés â la postérité. Cependant, outre les illustres exi-

lés que nous avons déjà cités, nous pouvons mentionner quelques hommes de mérite du XIVème siècle. Ainsi, Josef-ibn-R. Elehazar, savant astronome et gloire de la synagogue de son pays natal, Séville. Il ne contribua pas peu à la célébrité de cette ville au XIVème siècle. Et cependant, il n'y résidait guère. Il partit à Saragosse, où il ne tarda pas à attirer l'attention par sa profonde connaisance du Talmud et de l'astronomie. Il y devint juge de la synagogue. Il a laissé un manuscrit intitulé «Tables du cycle pour toutes les années». *(Luchot Mehama-Chazor Lecol Hasanim*, 1335). Il y donne des preuves manifestes de sa science. Ce manuscrit, d'après Rodríguez de Castro, se trouverait au Vatican.

Au XIVème siècle, brilla également Rabbi Salomon, médecin, astronome et exégète de grand mérite, né à Séville, où il mourut en 1345. Son inscription mortuaire, gravée sur un morceau de colonne romaine, fut découverte en 1580, lorsque la famine obligea quelques malheureux à piller le cimetière hébreu, à la Puerta de la Carne. Cette épitaphe, curieux exemplaire de légende exécutée par des Sévillans, fut trouvée au cimetière hébreu et transportée plus tard à la porte de la Clochette de la Cathédrale; de là, elle passa à l'escalier de la Bibliothèque Colombine, et enfin au Musée Archéologique de Séville, oú elle est conservée actuellement. Elle mesure un mètre quarante-huit centimètres de long, sur soixante-cinq centimètres de large et quarante-six de pro-

fondeur. Elle est brisée en trois morceaux. Les trois premières lignes que le Père Fita regarde comme un épigraphe, sont presque illisibles. Yahudah cependant croit avoir pu, à l'aide du rythme, reconstituer les vers qui la composent.

Rodrigo Caro nous en a transmis une version faite probablement par quelque humaniste ou orientaliste sévillan. Cette traduction, à quelques détails près, ne s'éloigne pas beaucoup de la vérité et démontre que le traducteur n'était pas un profane en langue hébraïque.

Trigueros, qui ne s'accommodait pas trop de cette version, copia l'inscription hébraïque et l'envoya à l'Université de Salamanque, où personne ne sut la traduire. Alors, obsédé par l'idée qu'il s'en était formée, il se mit à la traduire lui-même; mais ce travail était au-dessus de ses forces, et ses bons désirs n'aboutirent pas.

Il existe aujourd'hui deux traductions assez fidèles et dues à deux savants orientalistes. Les deux versions concordent entre elles et on peut les considérer comme exactes. Dans les deux, on a nègligé les premières lignes illisibles que Yahuda seul a essayé de reconstruire.

La plus ancienne traduction se doit à Antonio García Blanco, savant orientaliste de Osuna et professeur de l'Université Centrale; l'autre est du Père Fita, président de l'Académie de l'Histoire.

La première dit ainsi:

Témoin ce tumulus et témoin la pierre
Comme signe et comme souvenir, regarde—la écrite.
Qu'ici on enterra un trésor de beauté inestimable
Touchant la loi et le témoignage; et dans la haute science
Des astres, il dit des merveilles
Et avec lui, est le trésor qui est son livre de médecine.
Arbre de la science, médecin véritable,
Pieux, droit et véridique, R. Schlomoh, fils de R. Abraham
Fils de Yajisch (que sa memoire soit bénie!)
A rejoint son peuple par les chemins de la justice.
Dans le mois de Siwan de l'année cinq
Mille cent cinq de la création. (1345 de J. C.)

Cette version est celle que porte l'écriteau placé sur la pierre tombale au Musée Archéologique de Séville.

Celle du P. Fita commence par un verset antérieur et contient d'utiles renseignements intercalaires. Elle est comme il suit:

3 La mort, adroit chasseur, me guetta (!); pris entre ses mailles, mon pied vacilla.

4 Témoin ce tumulus et témoin cette pierre écrite comme signe visible et comme souvenir que

5 ici gît enterré le trèsor de tous les charmes de beauté pour la Loi (mosaïque) et pour le Témoignage (prophétique du Messie qui doit arriver). Dans la science des

6 étoiles, il dicta des enseignements admirables, et

avec lui on enterra de même (son) livre de la Médecine·
Arbre fécond de la science,
7 mèdecin, habile, intelligent et pieux, juste et loyal,
Rabi Salomon, fils de Rabi Abraham, fils (celui-ci) de
8 Yais; que son repos soit glorieux! Il s'est réuni à
son peuple (des défunts) après avoir marché dans (le
sentier de) la perfection, au mois de Siwan, de l'an cinq
9 mille cent cinq de la création.

La date exacte de cette mort tombe entre le 3 Mai et le Ier Juin 1345, c'est à dire sous le règne d'Alphonse XI.

Nous devons encore mentionner tout particulièrement David-Cohen Sphardi, philologue achevé, né à Séville en 1358. Rabbin des plus respectés, il se fit remarquer par sa grande connaissance des langues arabe, grecque et latine. Il composa un excellent dictionnaire arabe-hébreu avec de nombreuses notes marginales en différentes langues, lequel se trouve aujourd'hui à l'Escurial. Il traduisit de l'hébreu en castillan le Sepher Hairak (Livre de la crainte de Dieu), de R. Jonah et il propagea toujours les enseignements les plus salutaires.

Dans la médecine se distingua Moseh ibn Zarsal: il naquit à Séville, où son père s'était récemment fixé. Celui-ci venait de Grenade et remplissait à Séville les fonctions de médecin de Don Pedro Ier. C'est ce qu'établit le passage du catalogue des rois d'Espagne, écrit par le maître d'hôtel (chambellan) de la reine Doña Leonor,

femme de Don Juan Ier. «Cet Abraham ibn Zarsal qui parle ainsi à Don Pedro fut le père de Moseh ibn Zarsal, et est maintenant physicien» de notre roi Don Enrique.» Moseh ibn Zarsal jouit d'une réputation plus grande encore que celle de son père et de tous les «physiciens» de son temps. Nous avons lu quelque part qu'il mourut sous le règne de Don Juan II, en 1433.

CHAPITRE XIII

Situation des Hébreux espagnols au XVème siècle.— Prédications de Saint Vincent Ferrer et leurs conséquences.—Constitutions pontificales.—Lutte des convertis contre leurs anciens corréligionnaires.—Jom Tob.—Nouvelles hécatombes dans toute l'Espagne, sauf Séville.

Au début du XVème siècle, la situation des Juifs ne pouvait être pire. Détestés, persécutés, vexés par les législateurs, ils devaient agir en désespoir de cause. Aussi n'avaient-ils pas d'autres ressources que la conversion hypocrite ou l'occultation de leurs trésors. De toute façon, ils haïssaient la société et nourrissaient des projets de vengeance pour le moment le plus propice. Cette rancune intérieure les excitait au sacrilège, à la grande douleur de tous les chrétiens, et le retrait de leurs capitaux paralysait la production et faisait subir aux articles de l'étranger une majoration de prix qui produisait la misère.

Pour comble de malheur, quelques localités, telles

que Cordoue, qui, après Tolède, fut la ville où l'on massacra le plus de juifs, retournèrent à leur anciennes cruautés; en 1406, la juiverie de Cordoue fut de nouveau assaillie, ses maisons furent incendiées et ses habitants assassinés.

Deux autres faits d'ordre moral portèrent un rude coup aux synagogues: le premier fut la prédication de Vincent Ferrer, qui fit des milliers d'adeptes. Quoiqu'il descendît lui-même d'une famille juive, il travailla de toutes ses forces à l'extirpation du mosaïsme, de concert avec son frère Bonifacio, général des Chartreux, à qui on doit une traduction de la Bible en dialecte de Valence, traduction dont un fragment se conserve dans le couvent des Chartreux de Porta Coeli. Les prédications de Ferrer portèrent aux juifs de graves préjudices matériels, car, dès que l'apôtre de Dieu approchait des localités, précédé de la croix, la plèbe ignorante attaquait les juiveries, dont les habitants ne pouvaient s'enfuir, l'émigration étant défendue et punie de peines sévères.

Une inscription dans la Cour des Orangers de la somptueuse Cathédrale de Séville, au pied d'une chaire, rappelle la prédication de Fr. Vincent Ferrer en ce lieu, mais la chaire actuelle, terminée le 18 Septembre 1692, n'est point celle qui a été honorée par les célèbres orateurs dont les noms sont inscrits sur la base; celle-ci, était plus grossièrement taillée. On ne saurait déterminer la date exacte des prédications de Vincent à Séville.

Fr. François Vidal, dans sa «Vie de St. Vincent Ferrer» dit: «Le Saint partit d'Ecija pour Séville, où se conserve encore avec grande vénération, près de la chapelle de la Grenade, la chaire où il prêchait.» Amador de los Rios, d'accord avec le biographe mentionné, soutient que «Ecija et Séville eurent les premières, le bonheur d'entendre sa voix inspirée.» Le concienciеux historien Ortiz de Zuñiga, sans oser l'assurer, croit que cet événement dut avoir lieu vers 1492. L'infant Don Ferdinand, Régent de Castille, résidait alors à Séville, vraie capitale du royaume depuis la reconquête; et il n'est point invraisemblable que le saint religieux, partisan de l'Infant qui prétendait à la couronne d'Aragon, se soit rendu à Séville et ait ainsi profité de son voyage pour évangéliser la grande ville de son éloquence enflammée.

Pedro de Luna (Benoît XIII) rêvait de convertir les Hébreux, quoiqu'il lui répugnât, en principe, de recourir aux procédés violents; aussi encouragea-t-il le saint à continuer sa propagande. L'importance des dommages que cette mission coûta à la famille israélite peut se mesurer en considérant le ton déchirant avec lequel ces faits sont décrits dans le *Sefer Deberi Haimayyin* (Chroniques des Hébreux). «Alors parut dans la ville de Valence, le P. Vincent Ferrer, de l'Ordre des Dominicains. Il semblait avoir pris à tâche d'être un démon pour le peuple d'Israel: il ameutait contre les Juifs tous les habitants du pays. Il en forçait beaucoup à deman-

der le baptême et en envoyait d'autres au bûcher. Les émeutiers jetaient au feu les livres de notre Dieu ou en éparpillaient les feuillets dans les rues. Ils ne se gênaient même pas pour déchirer la chair des méres en présence de leurs fils.»

Un autre malheur pour les synagogues fut la persécution dont les juifs furent l'objet de la part de leurs frères convertis au catholicisme, et dont le zéle dépassa celui des chrétiens de vieille souche.

Pablo de Santa María (Selomoh-ha-Levi avant sa conversion) devenu évêque de Burgos, rédigea «l'Ordonnance sur l'emprisonnement des Juifs ou des Maures.» Son but était de mettre le peuple hébreu hors la loi et de le réduire à la misère. en lui déniant toute personnalité, toute juridition et même le droit d'exercer des professions dans lesquelles il avait particulièrement brillé, telles que la médecine, la chirurgie, la droguerie, le commerce, ainsi que la plupart des métiers mécaniques. A cette incroyable tyrannie, s'ajoutait la prohibition de visiter et d'assister les malades chrétiens, de changer de domicile, d'émigrer, d'employer le «Don» devant leurs prénoms, de porter des habits d'un certain prix, de se raser la barbe et de se couper les cheveux, etc. Bref, c'était la plus barbare et la plus arbitraire des lois.

En même temps que le peuple d'Israél était ainsi persécuté en Castille, Don Pedro de Luna, qui avait écrit

«en langue espagnole», au dire de Chacon, le livre intitulé «Consolation de la vie humaine», était devenu Pape, sous le nom de Benoît XIII. Il convoquait à Tortosa un Concile ou Congrès théologique, où le converti Jerónimo de Santa Fé (Jehossuah ha Lorqui) soutint le 13 Janvier 1413, contre quatorze rabbins aragonais les prophéties messianiques; tous les rabbins se convertirent, à l'exception de Rabbi Josef Albo et de Rabi Ferrer.

Lorsque Don Fernando de Antequera fut monté sur le trône d'Aragon, grâce à l'appui efficace que lui prêta Vincent Ferrer, il remit en vigueur dans son royaume les dures lois de Castille contre le peuple déicide. Benoît XIII ne se contenta pas de ces mesures: il dicta, en 1415, treize constitutions vexatoires dont la lecture fait mal au cœur; il y priait les princes de l'Eglise de veiller à leur stricte exécution. Cependant, afin d'atténuer la rigueur de ces dispositions, il ajoutait que les juifs devaient être traités «*humaniter et clementer... nam secundum sacrorum canonum sanctiones consultius agitur, si ad veritatis cognitionem et divini cultûs amorem piis monitis informando, et praedicando quam violentiam inferendo, a fidelibus inducantur.*»

Pendant tout le règne de Juan II, les convertis continuèrent la lutte contre leurs anciens frères. L'évêque de Burgos rappelait avec joie les massacres des temps passés et en louait les instigateurs ainsi que les assassins; il

poussa son zèle de néophyte jusqu'à conspirer contre Don Alvaro de Luna parce que ce dernier ne se prêtait pas à la persécution des israélites.

La juiverie sévillane ne connut de nouvelles souffrances qu'en 1425, époque où le roi Juan ordonna de retirer la monnaie en cours (Moneda forera), par lettre adressée à la ville de Séville et à son archevêché «ainsi qu'à la synagogue des juifs et des maures». Cette lettre fut immédiatement communiquée à la Synagogue et, en 1426, copie en fut envoyée à toutes les «villes, bourgs et villages de l'archevêché».

Citons, en passant, le nom d'un savant théologien et jurisconsulte sévillan qui se distingua dans les lettres, durant la première moitié du XVème siècle, Jom Tob bar Abraham, connu sous le nom de Haritba et né à Séville en 1380; il fut peut-être le talmudiste le plus illustre de son siècle. Il composa les ouvrages suivants: une apologie de Maïmonides, qui a pour titre «Livre de la tour de la forteresse» *(Sefer Migdal Hoz)*, qui se trouve à la Bibliothèque de l'Escurial; un résumé de la loi de Maïmonides qu'il intitula «Livre de mémoire» *(Sefer Azicaron)*; un ouvrage d'une grande valeur sous le nom de «Les Nouvelles ou Expositions nouvelles sur quelques traités du Talmud *(Chiduse Hal Camah Maarin Mehatahl Mud)*; une exposition des *praschas* de la loi ou *Couronne du bon nom (Cether sem Tob)* et les *Statuts judiciaires* ou *Livre pour les Juges (Chukoth Haddaiianim)*,

travail trés consciencieux d'ordre juridique destiné à la bonne administration de la justice parmi les hébreux. Comme il a existé un autre rabbin du même nom, certain auteur a hésité à lui reconnaître la paternité de quelques-uns de ses ouvrages, mais l'homonyme en question n'a jamais acquis la renommée de notre écrivain.

Vers le milieu du XVème siècle, la persécution éclata de nouveau. En 1449, la ville de Tolède rouvrit l'ère des massacres. Le roi sollicita un subside d'un million de maravédis. La ville résista: ordre fut donné d'exiger le paiement par la force. Les chanoines Juan Alfonso et Pedro López Gálvez excitèrent les masses populaires. Celles-ci brûlèrent la maison du receveur principal, le converti Alonso de Cota, et, sous la conduite de Marcos García de Mazarambrós, connu sous le sobriquet de «Marquillos», et de Hernando de Avila, elles assaillirent les demeures des juifs et des convertis, en tuèrent un grand nombre, promenèrent les cadavres dans le Zocodover et les pendirent par les pieds aux gibets dressés à cet effet. Sarmiento, échanson du roi, agissant comme juge principal, enleva aux conver tis par sentence du 5 Juin toutes les fonctions publiques.

Dans la même année, la ville de Lisbonne fut le théâtre d'une autre hécatombe épouvantable. Des enfants qui s'amusaient á railler et à provoquer quelques juifs, furent fouettés par ceux-ci. Il n'en fallut pas davantage

pour soulever le peuple et le lancer avec fureur contre les juifs (1).

Le habitants de Tolède, non contents des massacres de 1449, préparèrent quelques années plus tards, en 1467, la seconde édition de ces attentats. Les esprits étaient déjà excités par l'apparition d'un livre dû à la plume implacable d'un autre converti, le P. Alonso de la Espina. Le but de ce livre, intitulé *Fortalitium Fidei*, était d'exterminer les juifs, non seulement ceux qui conservaient la loi mosaïque et qu'on appelait contumaces, ou juifs publics, mais encore les apparemment convertis, ou juifs «secrets».

A la suite des exhortations du P. Hernando de la Plaza qui assurait posséder cent prépuces d'enfants de convertis, bien qu'il ne les montrât pas quand le roi l'y invita, les vieilles rancunes se ranimèrent entre les chrétiens de vieille date et les nouveaux, et le 19 Juillet, la plèbe attaqua les convertis, en tua un grand nombre, profana les cadavres et brûla plus de «mille-six cents paires de maisons parmi les plus belles de la ville, et dans lesquelles vivaient plus de quatre-mille personnes» (2).

---

(1) Herculano. *Da origem e estabelecimento da Inquisiçao em Portugal*, t. I, l. II, p. 93.

(2) Lettre du chanoine Pedro de Mesa à l'archevèque de Tolède datée le 17 Août 1467.

Ces scènes sanglantes durèrent jusqu'au 9 Août. Les malheureux convertis ne trouvèrent nul endroit où se réfugier, ni de part à la pitié, ni d'hospitalité, et ils périrent misérablement dans les champs.

En 1468, le bruit courut à Sepúlveda que les juifs, conseillés par le rabbin Samuel Picho, avaient crucifié un enfant. Un autre converti, l'évêque de Ségovie, Juan Arias Dávila, conduisit les accusés à Ségovie et il insista tellement qu'on en condamna seize à mourir dans les flammes et le restant à être pendu. C'était peu pour le peuple qui se mit à piller les maisons et à poursuivre les convertis à travers champs.

En 1469, Don Gaon, qui était allé recouvrer les impôts à Tolosa, fut mis à mort par la multitude. Cet exemple fut contagieux: tous les receveurs juifs furent maltraités et souvent tués, tant en Castille qu'en Biscaye et en Navarre.

En 1473, nouvelle collision à Cordoue parce que les convertis n'avaient pas pavoisé leurs maisons sur le parcours que devait suivre la procession de la Confrérie de la Charité, et ce n'est que grâce à la sérénité de Don Alonso de Aguilar qu'ils échappèrent à une complète destruction.

A Cordoue, les massacres durèrent quatre jours; à Montoro, Bujalance, La Rambla, Santaella, Adamuz, Ubeda, Baeza, Almodóvar del Campo, Andújar et dans beaucoup d'autres localités, on pilla les maisons des

convertis et on tua le plus grand nombre possible de leurs habitants.

A Jaen, les chrétiens «pur sang», irrités de ce que le connétable Miguel Lucas de Iranzo protégeait les convertis, le tuèrent le 21 Mars au moment où il entendait la messe, et puis ils se livrèrent au pillage et aux massacres.

En 1474, des troubles se produisirent à Ségovie, à cause du Maître Don Juan Pacheco, d'origine israélite, qui avait su harmoniser le fanatisme avec ses intérêts personnels. En cette même année, il y eut de nouveaux massacres à Valladolid; à Carmona, on incendia les propriétés des convertis; traversant la mer Méditerranée, cette fièvre de dévastation alla exercer ses ravages à Palerme, à Modica et à Noto, où le sang israélite coula à flots.

Pendant ce temps, Séville conserva sa tranquillité malgré les efforts de quelques fanatiques pour provoquer des scènes semblables. Cette marée de sang qui avait traversé toute la Péninsule s'arrêta aux portes mêmes de la ville, puisqu'elle arriva jusqu'à Carmona sans qu'un de ces flots ait pu éclabousser cette noble cité de la tolérance.

CHAPITRE XIV

Influence de la prise de Loja sur la Juiverie de Séville.—Conduite des rois envers les juifs de Málaga.—La prise de Grenade.—Curieux manuscrits.—Décret d'expulsion. — Conséquences pour la civilisation et pour l'Espagne.—Notification a Séville.

Le couronnement des Rois Catholiques ne produisit aucun changement dans la situation générale des synagogues. Cependant, la prise de Loja procura certaine recrues maures à la juiverie sévillane; l'alguazil de Loja, Ibrahim-ibn-Hakan, son frère Mohammed et le brave capitaine Ahmad-ibn-Al-Kurdi, ainsi que leurs familles, ouvrirent aux Rois Catholiques les portes de cette ville forte, bien que défendue par ses murailles et mieux encore par sa position favorable; et ils demandèrent ensuite une place de vassaux musulmans, sous l'autorité de la couronne de Castille. Les monarques leur fixèrent comme résidence les quartiers maures de Séville, de Carmona et d'Alcala, et donnèrent à Ibrahim et à

Ahmad, à titre héréditaire, les maisons et les fonds de terre enlevés à Hernández Pichon par le Saint-Office.

La campagne contre Grenade continuait et c'étaient des fournisseurs juifs qui, en dépit du zéle religieux des chrétiens, ravitaillaient notre armée. Senior et Abarbanel se surpassèrent pour approvisionner nos troupes et contribuèrent ainsi efficacement aux succès militaires. Nous verrons bientôt de quelle manière furent payés leurs précieux services. En entrant à Málaga, les rois y trouvèrent beaucoup d'hébreux; ceux-ci, convertis par la force en Castille, s'étaient hâtés de revenir à leur religion dès qu'ils s'étaient sentis libres au milieu des musulmans. Les rois, implacables devant de tels délits, ordonnèrent de percer les renégats avec des roseaux taillés en pointe et de brûler les convertis. Le malheureux Abraham Senior racheta tous les israélites possibles, payant de sa bourse et de celle des victimes la somme de vingt-mille doubles en or pour quatre-cent cinquante de ses frères. C'étaient en grande partie des femmes, qui étaient emprisonnées au Bodegón del Rubio; il les fit embarquer dans deux galères pour les soustraire à la mort.

Au siège de Málaga, succéda celui de Baeza, où les hébreux ravitaillèrent l'armée, non seulement, dit Washington Irving, «des choses nécessaires à la vie, mais aussi d'articles de confort et de luxe». A la fin, Grenade se rendit. Les rois avaient stipulé que, dans les diverses

villes conquises, les juifs devaient jouir des mêmes droits que les vassaux musulmans, mais trois mois ne s'etaient pas écoulés que, oubliant leur promesse, ils ne faisaient plus honneur à leur signature.

Dans un manuscrit qui existe à la Bibliothèque Colombine on peut lire ces lignes curieuses: «Après avoir repris aux Maures le Ier Janvier 1492 la ville de Grenade, le roi, avait, parmi les domestiques de sa famille, un médecin juif qui avait l'habitude de porter autour du cou un collier dans lequel était suspendue une pomme d'or. Le prince Don Juan, qui était tout jeune, en vint à désirer la pomme d'or et il la demanda à plusieurs reprises. Le juif, après la lui avoir constamment refusée, consentit enfin à la lui donner. Le prince, après l'avoir prise, se retira dans un lieu secret et l'ouvrit; il trouva dedans un portrait du juif et au-dessous un crucifix placé de telle manière que le juif l'embrassait d'une façon tou à fait indécente. Le prince tomba dans une mélancolie telle qu'il pria ses parents de lui donner des distractions, mais il restait toujours muet devant les questions qu'on lui posait au sujet de sa tristesse. Alors le roi, son père, qui n'avait pas d'autre enfant mâle, agit à son égard avec toute la prudence possible. Fatigué de ne pouvoir trouver la cause du mal qui consumait le prince, il le prit un jour à part et s'enferma avec lui dans un lieu secret. Le prince, effrayé, montra la pomme d'or que lui avait donnée le juif avec l'image du cru-

cifix dans la position si indécente qu'on lui avait donnée; et il avoua à son père que, s'il ne punissait pas le juif, il ne guérirait pas. Le roi fit aussitôt appeler le juif, et sur son refus de se convertir, il ordonna de le brûler vif avec la pomme d'or. De plus, il résolut d'expulser les juifs des royaumes de Castille, d'Aragon, de Catalogne, de Valence et des Iles adjacentes; à cet effet, il publia, le Ier Mai 1492, un édit royal ordonnant à ceux qui ne voulaient pas se convertir à la religion chrétienne de quitter son royaume avant la fin du mois de Juillet.»

La ville de Grenade s'était rendue en Janvier 1492; le 31 Mars suivant, les Rois Catholiques, afin de marquer la fin de la reconquête, qui cependant avait abouti grâce à l'aide apportée par les Juifs, promulguèrent un édit d'expulsion, en vertu duquel tous les hébreux qui n'auraient pas reçu le baptême dans le délai de quatre mois, devaient abandonner le territoire où ils étaient nés. Les juifs offrirent trente-mille ducats pour la dérogation de cet édit tyrannique et ils étaient sur le point de réussir dans leur démarche, quand le féroce Torquemada, pénétrant dans la salle d'audience, cria au roi et à la reine: «Judas vendit Jésus pour trente deniers et vous allez le vendre pour trente-mille.»

Il n'y avait plus rien à faire. Le mois d'Avril de la même année, Torquemada obtint un autre décret qui défendait aux chrétiens de parler aux israélites, et de leur donner des aliments et de l'eau.



Le sultan Bajazet a dit à ce propos: «Je ne sais comment on peut appeler politiques des rois qui appauvrissent ainsi leur royaume pour enrichir le nôtre.» L'expulsion des juifs fut une mesure fort populaire. La haine qûe cette loi montrait contre les juifs était tellement vive chez le peuple qu'il l'extériorisait par une grande joie et même par des couplets. C'est ainsi qu'à cette époque la on chantait:

Allons! Juifs! faites votre paquet!
Les rois veulent
Que vous passiez la mer (1).

La musique de cette chanson se conserve dans un manuscrit qui se trouve à l'Académie de l'Histoire.

C'est une preuve de plus que le pillage n'était pas la fin principale dans les massacres des juifs.

L'expulsion des juifs, si funeste à l'Espagne, fut un bienfait pour la civilisation générale: des derniers représentants de la science orientale, relégués en Espagne et méconnus du reste de l'Europe, se répandirent ainsi dans le monde, contrebalancèrent l'esprit classique, tout en fusionnant parfois avec lui et donnèrent naissance à des idées nouvelles qui fécondèrent la Renaissance. Le

---

(1) Ea, Judíos, a enfardelar,
Que quieren los reyes
Que pasen la mar.

peuple hébreu, chargé de cette mission, ne s'éteignit pas et ne laissa perdre ni sa langue ni sa science; bien au contraire, il se développa, substitua de nouvelles Académies à ses écoles fermées et continua ainsi vaillamment sa lutte pour l'existence.

A la suite du décret d'expulsion, les israélites des provinces septentrionales émigrèrent en France, ceux du centre et l'Extrémadure et plusieurs de l'Andalousie en Portugal, ceux de la Catalogne et des pays du Levant en Italie. Ces derniers furent très bien reçus par le roi de Naples, auprès duquel ils vécurent tranquilles jusqu'à l'incorporation à l'Espagne de ce pays converti en vice-royaume. Dès lors, le décret d'expulsion y fut mis en vigueur en 1541. Les exilés se répandirent en Grèce et en Turquie. Les effets se firent sentir jusqu'à Jérusalem. Beaucoup des juifs de l'Andalousie allèrent chercher un refuge sur les côtes de la Méditerranée, depuis Larache à Tripoli.

L'ordre d'expulsion fut inmédiatement comuniqué à Séville; mais je ne crois pas qu'il ait été notifié dès le 30 Mars 1492, comme l'affirme Montero de Espinosa, car c'est la date de la lettre royale signée a Grenade. L'application du décret fut assez facile à Séville, car le magnifique quartier juif avait été détruit lors de l'établissement de l'Inquisition. On confia le soin de le faire exécuter au Conseil de la ville et au préfet (Asistente), le comte de Cifuentes. Dans la notification, le délai accor-

dé aux Juifs était étendu jusqu'à la fin du mois de Juillet, afin de leur permettre le recouvrement de leurs propriétés; mais, nous l'avons déjà dit, tout cela était purement verbal.

Pendant ce temps, les Portugais ne cessaient de tracasser la race judaïque. En 1497, Don Manuel faisait arracher les enfants à leurs parents afin de les baptiser par force. «Beaucoup d'entre eux, écrit l'évêque Ossorio, tuaient leurs enfants plutôt que de les livrer à ce qu'ils regardaient comme une cruelle profanation; d'autres se donnaient la mort pour ne pas être complices d'un tel sacrilège.» La mauvaise foi du roi en réduisit un grand nombre à l'esclavage. Enfin, comme un hébreu avait dit que certains reflets des cristaux d'un soleil considérés par le peuple comme miraculeux, n'étaient qu'un simple phénomène d'optique, il s'ensuivit un massacre qui dura trois jours consécutifs, et ce ne fut que «lorsqu'il ne resta plus de maisons à détruire, de femmes à prostituer, de sang à verser», que se calma la fureur de la foule en délire, non sans avoir auparavant profané les cadavres des victimes. Alors aussi, quand la boucherie en était bien finie, les fanatiques prêcheurs de cette singulière croisade «rentraient dans leur couvent pour s'y reposer des fatigues de ces trois derniers jours de travail» (1).

---

(1) Herculano. Op. cit.

CHAPITRE XV

Ingratitude des Rois Catholiques envers les israélites.—Travaux des Dominicains pour l'établissement de l'Inquisition.—Expulsion des juifs de Séville et de Cordoue.— Mauvais accueil fait par Séville a l'Inquisition.— Nouvelles vexations.— Conspiration des convertis.—La «belle femme».—Insurrection des juifs sévillans.— Récompenses de Gutierre Tello.

Malgré toutes les apparences d'amélioration que le règne des Rois Catholiques avait semblé apporter à la situation des Juifs, la haine qu'on éprouvait à leur égard était plus vive que par le passé; et s'ils jouissaient d'une tranquillité relative, c'était à cause d'une certaine organisation qui avait remplacé l'anarchie des temps de Henri IV. Il n'en est pas moins vrai que les Rois Catholiques, si empressés d'accepter les services de la race judaïque et d'en utiliser les aptitudes, se montrèrent à son égard d'une ingratitude manifeste; car les hébreux, dit avec raison Bruna, «furent ouvertement maltraités sous le règne des Rois Catholiques par l'Administrateur Gé-

néral des Rentes, Cavallero Villazis, descendant d'une des familles les plus anciennes et les plus distinguées de Séville (aujourd'hui cette famille serait représentée par celle du comte de Peñaflor). L'Administrateur, dans le but de faciliter la conquête de Grenade, leur imposa un tribut qu'ils payèrent depuis 1481 jusqu'en 1492. De lá la chansonnette qui était alors en vogue:

Juif au long nez
Paie l'impôt à Villazis (1).

Néanmoins, tous les efforts réalisés pour détruire la race maudite n'avaient pas réussi à lui enlever son inconcevable vitalité. Sous le couvert d'une conversion forcée, les Juifs ne cessaient d'accumuler des richesses et d'exercer les plus hautes fonctions de l'Etat. Aussi, cette situation faisait-elle le désespoir des partisans de l'extermination. L'idée de créer une Inquisition afin de débarrasser le pays de tous les faux convertis, sortit du cerveau du P. Alonso de Espina, ardent converti, qui ne cessait de faire le plus de mal possible à ses fréres d'autrefois. Qui aurait jamais cru qu'une telle absurdité pût être acceptée par un autre homme intelligent et humain? Mais la passion religieuse nous a habitués à de pareilles surprises.

---

(1) Judío de larga nariz
Paga la farda a Villazís.

Alonso de Hojeda naquit à Séville et prit l'habit de Saint Dominique au couvent de San Pablo. Santiago Bleda, dans son *Tractatus Defensionis in causa Moriscorum*, fait l'éloge de ses vertus; son éloquence sacrée lui valut les louanges les plus chaleureuses; il devint prieur de son couvent, où il mourut en 1481. Pour perpétuer sa mémoire, on plaça à la conciergerie son portrait, au bas duquel se trouvait l'inscription suivante en lettres d'or: *Venerabilis Catholicaeque Religionis adversus detractores vindex: acerrimus Hispaniarum Inquisitorum Hispali optimo auspicio primus: prudentia et integritate maximus: vitae, Sanctitate rarus: P. Fr. Alfonsus de Ojeda Dominicae familiae tempore quo floruit ornamentum maximun.*

Les religieux dominicains, aidés par l'inquisiteur de Sicile, le P. Filippo Barberi, qui était venu à Séville pour y traiter de certains priviléges auprès du Nonce de S. S. Monseigneur Nicolas Franco, firent auprès du roi toutes les démarches possibles pour obtenir l'établissement de l'Inquisition.

Le roi et la reine étaient sortis accidentellement de Séville où ils avaient placé leur Cour, et se trouvaient à Cordoue au mois d'Octobre 1478; année mémorable dans l'église espagnole et surtout dans l'église sévillane à cause du Concile National qui se célébra à Séville. Le P. Alonso alla trouver les Rois Catholiques pour leur apprendre qu'un chevalier de la famille des Guzman

dont on ne dit pas le nom, attiré à la juiverie par une passion amoureuse, s'était rendu compte, en passant, que dans une maison du quartier juif six convertis se réunissaient la nuit du Jeudi-Saint pour y célébrer les rites mosaïques et y blasphémer à leur gré; cet événement, ajoutait-il, avait soulevé l'indignation des personnes pieuses de Séville.»

Les moines, particulièrement les dominicains, profitèrent de l'occasion pour représenter au roi les maux que causait le commerce des juifs contumaces avec les chrétiens de vieille souche et même avec les nouveaux; et leur insistance fut telle que, en cette même année, ordre fut signifié à tous les juifs résidants à Séville et à Cordoue d'abandonner leurs foyers sous peine de mort.

Cette mesure si barbare ne fut pas prise par les Rois dans un moment d'irréflexion ou de faiblesse, mais bien en pleine connaissance de cause, tout disposés qu'ils étaient à en acepter toutes les responsabilités. En vertu de cette mesure, qui précéda de quatorze ans le décret qui expulsait les juifs de la capitale de l'Espagne et de Cordoue, plus de quatre-mille maisons furent abandonnées. Bien que les effets de cette dépopulation fussent immédiats et qu'on fît remarquer aux rois les dommages que cette mesure avait causés à la richesse publique, ils ne parurent pas regretter leur décision. Loin de là, ils expulsèrent, quatorze annés plus tard, tous les juifs de l'Espagne, et dans l'Edit de 1492, ils manifestaient

leur très grande satisfaction d'en avoir débarrassé l'Andalousie.

Il ne resta dans la juiverie sévillane que les convertis ou ceux qui simulaient la conversion; quant aux chrétiens, desireux d'effacer jusqu'au souvenir de ce qu'ils considéraient comme une tache et une profanation, ils donnèrent à ce quartier le nom de *Villanueva.* Quelques-uns de ceux qui, sous le couvert de la conversion, etaient restés dans la ville, transportèrent leurs foyers au quartier maure, c'est à dire, au centre de la ville, comme s'ils prévoyaient qu'avec le temps. ils auraient à se réfugier dans la partie opposée à celle où ils habitaient en ce moment-là.

En 1479, le licencié Jean de la Rua, juge de district à Séville, adjugea à la ville les terres des cimetières des hébreux qui se trouvaient près de la Porte de Minjoar; mais le duc de Béjar les réclama, après avoir prouvé qu'ils étaient de sa proprieté. Sa réclamation fut prise en considération; il rentra en possession des terrains, tout en réservant à chacune des parties ses droits respectifs.

Les Rois Catholiques, voyant que leurs désirs coïncidaient avec ceux du clergé, demandèrent au Pape une Bulle autorisant le procédé de faire passer par le feu toute espèce d'hérétiques; et en 1480, le Souverain Pontife accéda aux voeux des monarques, à la grande satisfaction de toute la chrétienté. Le Saint Tribunal fut d'abord installé à Séville, capitale de l'Espagne et la plus

peuplée des villes du royaume. En dépit de cette préférence si légitime, malgré les marques de satisfaction avec lesquelles on accueillit le Tribunal dans presque toute l'Espagne, la ville de Séville protesta contre cette installation, ainsi que le démontrent deux lettres de la reine et qui sont conservées aux Archives Municipales. L'une de ces lettres termine en disant: «Comme il pourrait arriver que quelques personnes informées de la chose s'agitent et produisent du scandale dans la ville, nous vous envoyons cette lettre par laquelle nous vous mandons de ne pas tolérer que personne, quel que soit son état ou sa condition, provoque de l'agitation, du scandale ou des troubles. Et si quelqu'un le faisait, vous vous empareriez de sa personne et vous saisiriez tous ses biens, meubles et inmuebles. «Fait à Medina del Campo, le troisième jour du mois d'Octobre 1480.—Yo, la Reina.»

La seconde lettre, qui devait être publiée sur les places publiques et autres lieux, afin que les habitants de Séville en eussent bien connaissance, termine ainsi: «J'ai été informée que quelques mauvais chrétiens, non fidèles, par crainte des peines qu'ils méritent et afin de vivre plus librement dans leur infidélité, se sont absentés ou veulent s'absenter de mes royaumes et domaines, pour se rendre dans le royaume de Grenade ou ailleurs, où ils se font maures et juifs. A cette fin, ils vendent et aliènent leurs biens ou les laissent en dépôt à la garde

d'autres personnes, toutes choses qui tournent au préjudice du roi, mon maître, et au mien. C'est pourquoi, Moi, voulant y remédier, comme cela convient au service de Dieu et à l'accroissement de la foi catholique, je vous mande, à tous et à chacun de vous, ce qui suit: quand vous saurez que des personnes s'absentent ou veulent s'absenter des endroits où ils vivent pour s'en aller hors de nos royaumes, vous ne devez ni les protéger ni les défendre; au contraire, vous vous saisirez de leurs personnes et vous les garderez prisonniers; et s'ils emportent quelques biens avec eux, vous les leur enlèverez et vous les mettrez à la disposition de personnes sûres pour en faire l'inventaire devant notaire, et vous en donnerez ensuite connaissance aux inquisitions.— Fait à Medina del Campo, le neuvième jour de Novembre 1480.—Yo, la Reina.»

Pendant ce temps, les lois sévères promulguées à Tolède, cette ville néfaste pour les Hébreux qui y souffriren toutes sortes de vexations, étaient exécutées dans toute leur rigueur; elles défendaient aux israélites de quitter leurs juiveries, sous peine de voir tous leurs biens confisqués et leurs personnes mises à la disposition du Roi. La Municipalité de Vitoria en vint jusqu'à défendre de préparer la cuisine pour les juifs même chez eux; les marchands de légumes ou de viandes ne devaient point pénétrer dans leurs quartiers et aucune femme n'y pouvait aller offrir ses services à la journée.

Le Ier Janvier 1481, l'Inquisition s'installa au couvent de San Pablo et «elle inaugura ses fonctions en faisant arrêter d'innombrables personnes, dit le curé de los Palacios, et parmi les plus honorables et les plus riches, en particulier, des conseillers municipaux, des jurés, des bâcheliers et lettrés; enfin, des hommes de grande valeur».

L'institution du terrible Tribunal causa une panique immense dans le peuple mosaïque. Les premiers inquisiteurs dûrent arriver à Séville le 25 Décembre 1480. Trois convertis des plus distingués de Séville, tant par leur respectabilité que par leur richesse, Diego de Xuxan, Bartolomé de Torralba et Emmanuel Sauli, convoquèrent les principaux chrétiens récemment convertis de Séville et même d'Utrera, de Carmona et probablement de quelqu'autre localité importante des environs, afin de délibérer sur le péril dont ils étaient menacés. Parmi ceux qui se présentèrent, nous citerons: Juan Fernández Abalasia, le parfumé, personne de grande réputation et qu'André Bernaldez appelle «trés grand lettré»; il était magistrat de la Justice et fermier des Douanes Royales; Gabriel de Zamora, conseiller municipal de Séville; Pedro Fernández Cansino, également conseiller municipal et juré de San Salvador; Alonso Fernández de Lorca; Medina el Barbudo; Pedro Fernández Benedeva, majordome de l'église du Salvador; Aleman, roturier, ayant beaucoup d'enfants; Ayllon Pe-

rote, fermier des salines; Juan Delmonte et son père, le manchot, conseiller municipal de la ville; Cristobal López Monvadura; les frères Cordobilla et Sepulveda, qui avaient affermé les madragues portugaises; le bachelier Padilla, son neveu; les châtelains de Triana, probablement de la vieille famille des Adalfes, qui étaient établis dans la juiverie et vivaient déjà au château de Triana à la fin du XVème siècle; et tant d'autres qui ne leur cédaient ni en position ni en fortune.

L'assemblée choisit, comme lieu de réunion le plus propice et le moins suspect, l'église du Salvador; celle-ci d'ailleurs était situé au centre de la ville, et constituait l'église paroissiale de quelques-uns des membres de la réunion. Xuxan exposa le but de cette assemblée, signala le danger dont on était menacé et demanda d'urgence, l'adoption des mesures nécessaires. Pour sa part, il était partisan de recourir à la force. «Ne sommes-nous pas, disait-il, les principaux de la ville en fortune, et bien vus du peuple? Faisons-nous des amis; et si on vient nous arrêter, nous déchaînerons la révolution de concert avec nos partisans et avec le peuple; alors, il nous sera facile de nous venger en tuant nos ennemis». Bien qu'il y eût quelques chrétiens nouveaux pour se prononcer en faveur de l'Inquisition, la majorité des membres, et principalement les influents ainsi que les dignitaires ecclésiastiques, approuvèrent le projet de Diego Xuxan, et malgré les exclamations du vieux Fo-

ronda (1), les convertis se firent des partisans, distribuèrent de l'argent et des armes et employèrent tous les moyens possibles pour garantir leur personnes et leurs biens.

Xuxan avait une fille d'une surprenante beauté, on l'appelait «la belle femme» et vulgairement Suzonne; elle denonça la conjuration aux inquisiteurs; peut-être est-il plus probable que ce ne fut pas elle la délatrice; elle recevait chez elle un galant chrétien qui, dans son zèle religieux, avait dû rendre compte au Saint-Office des confidences qu'elle lui faisait. Quoi qu'il en soit, les conjurés furent surpris chez Benedeva avec des armes pour une centaine d'hommes; et ils furent enfermés dans les cachots de l'Inquisition. Les principaux conjurés: le vieux Xuxan, le docte Abalasia, le vénérable vieillard Benedeva et les riches Sauli et Torralba furent brûlés le 6 Février 1481. On raconte que lorsque Xuxan marchait au bûcher, la corde qu'il portait au cou traînait par terre. Conservant jusqu'au dernier moment sa belle humeur d'andalous, il dit à ceux qui l'accompagnaient: «Relevez-moi cette tunique tunisienne».

Reginaldo Romero, évêque de Tibériades (2), fit tout

(1) Ce vénerable vieillard s'écria en pleurant: «Mes enfants, j'approuve bien que les gens soient prêts. Par ma vie! Mais les cœurs, oú sont-ils? Donnez-moi des cœurs!»

(2) Amador de los Ríos l'appelle Rubino, se laissant entraîner par les erreurs du manuscrit qu'il avait sous les yeux.

ses efforts pour engager Suzonne à prendre le voile, mais les plaisirs charnels de la juive ne s'accordaient guère avec la discipline du cloître; et sortant du couvent avant la profession religieuse, elle vécut avec divers amants, de condition de plus en plus inférieure, pour aller finir entre le bras d'un épicier. Dans son testament la «belle juive» manifestait le désir que sa tête fût placée sur la porte de sa maison «où elle avait péché, à titre d'exemple et de châtiment de ses fautes» (1).

Quelques auteurs confondent où identifient ce fait avec celui des six judaïsants dénoncés par Alonso de Hojeda; mais je ne saurais partager leur opinion. Il s'agit bien également dans ce dernier cas d'une juive pécheresse, mais il n'y eut ni conspiration, ni même matière à conspiration; d'autre part, les dates ne concordent pas, car la dénonciation de Hojeda eut lieu en 1478, et l'autre, dont la cause fut l'institution de l'Inquisition, en 1480.

Pendant ces journées de troubles, il se produisait encore un événement d'une plus grande importance et, sans doute, peu connu des historiens. Gomez et Gutierrez Tello, deux frères qui avaient servi le roi dans la guerre contre les Maures, vinrent à Séville, par ordre

(1) Cette maison était située dans la rue «Ataud», à l'endroit ou cette rue donne sur l'Alcazar; le crâne resta là jusqu'à ce que l'agrandissement de la place de Doña Elvira fit disparaître la rue en question.

royal, afin d'y installer l'Inquisition. Gomez fut nommé Alguazil principal. Gutierre devint gouverneur du château de Triana, où le Saint-Office s'était installé, avec une garnison de quatre cents hommes à ses ordres.

Les juifs, effrayés par tout ce qu'on pouvait présager de la sévérité inquisitoriale, se soulevèrent; mais les deux frères veillaient: ils accoururent avec deux mille hommes et soumirent les rebelles par la force après une lutte acharnée.

Pour le recompenser de cet important service, le Roi Catholique donna à Gutierre de grands biens qui avaient été confisqués aux juifs de Salteras, localité voisine de Séville, où les israélites possédaient, depuis l'époque de la Répartition, d'immenses propriétés. En outre, il lui accorda, le 10 Octobre 1510, un emploi de juré et un autre d'exécuteur fidèle des ordres de la justice: son fils Francisco prit possesion de ce dernier charge.

CHAPITRE XVI

ZÉLE DU SAINT-OFFICE. — EXODE DES ISRAÉLITES. — EDIT DE GRACE. — NOUVELLES PERSÉCUTIONS. — CHANGEMENTS DE NOMS DE FAMILLE. — RÉORGANISATION DU SAINT TRIBUNAL. LA FAMILLE VIRGA.

Le Saint Tribunal n'avait pas besoin d'être stimulé pour remplir sa haute mission, car à peine venait-il d'être installé que les personnes mises en arrestation ne pouvaient plus se contenir dans l'inmense couvent de San Pablo, et qu'il fallut transporter tribunal et accusés au château de Triana. Ce château était habité par quelques familles qui maintenaient le culte dans l'église de Saint Georges, et par un certain nombre de juifs, parmi lesquels, la famille déjà citée des Adalfes; c'étaient des descendants de ceux qui habitaient la juiverie avant la Reconquête. Pendant la première année, deux-cent quatre-vingt-dix-huit victimes montèrent sur le bûcher de Tablada et, à la fin de la deuxième année, on évalue à deux mille environ les personnes qui périrent dans les flammes.

La peste qui désolait la ville et qui, en quelques jours, faisait environ quinze mille victimes, n'arrêta pas un moment le zéle des inquisiteurs qui, dans leur désir de conserver la pureté du dogme et de la morale, allèrent jusqu'à ordonner d'exhumer les ossements de ceux qu'on soupçonnait d'avoir adhéré au judaïsme pendant leur vie, afin de les brûler et d'en jeter au vent les cendres.

A cette époque, outre les personnes qu'on livra aux flammes, on condamna à la prison perpétuelle et à la confiscation totale de leurs biens, près de dix-sept-mille personnes que l'on désignait du nom de «réconciliés», et l'on déclarait leurs enfants frappés d'incapacité absolue pour obtenir des emplois et des bénéfices, ainsi que pour exercer les fonctions publiques. Parmi les personnes condamnées à perdre leurs biens, se trouvait le riche propriétaire juif Gonzalo Hernandez Pichon, dont les domaines fabuleux passèrent au fisc, à l'exception des propriétés que le roi donna plus tard à quelques maures de Loja.

Les israélites, atterrés par ces persécutions constantes, abandonnèrent le pays en masse, en dépit des lois en vigueur sur l'émigration; ils coururent les plus grands dangers et eurent à passer par toutes sortes de souffrances physiques et morales. S'ils se virent obligés à dire adieu à tout ce qu'ils avaient aimé, ils ne tardèrent à se voir vengés de tant d'injustices, car leur émigration en

masse porta au royaume de Castille un coup terrible, dont il ne s'est peut-être pas encore relevé.

Abandonnant l'agriculture, l'industrie et le commerce, dont ils étaient les principaux ouvriers, les fugitifs cherchèrent un asile à Grenade, en Italie, en Portugal, en France, en Navarre, et beaucoup d'entre eux, dans les états du marquis de Cadix, Don Rodrigo Ponce de Leon. Celui-ci avait soutenu de rudes luttes civiles contre la maison de Guzman: il recut huit ou dix-mille réfugiés à Marchena, Mairena, Los Palacios et dans les autres villes ou localités que comprenaient ses vastes domaines.

L'Inquisition lança alors un édit ordonnant aux seigneurs de l'Andalousie, ainsi qu'au Marquis de Cadix, de chasser tous ces émigrés. Il n'y eut de trève à la persécution que pendant les quelques jours où la violence de l'épidémie obligea les inquisiteurs à se retirer dans la pittoresque ville d'Aracena. Et encore, durant leur séjour dans cette ville, «brûlèrent-ils, dit le curé de Los Palacios, vingt-trois personnes, et exhumèrent une grande quantité d'ossements». Le Saint Tribunal continua son oeuvre, et fit brûler trois prêtres et cinq moines, parmi lesquels le fameux prédicateur P. Sabariegos.

Le zèle des inquisiteurs avait soulevé un tel mécontentement, que le pape même réprouva leur conduite et qu'il fallut publier à Séville en 1481 «un *édit de grâce*»: en vertu de ce décret, ceux qui se reconnaissaient coupa-

bles obtenaient un délai, déterminé par les inquisiteurs, pour faire les aveux, se réconcilier avec l'Eglise et se soumettre aux pénitences et aux peines pécuniaires, à la condition toutefois de dénoncer les impénitents. Bientôt, cet édit fut mis en vigueur en Castille, et trois ans plus tard en Aragon. Les effets s'en firent sentir jusqu'en 1490: pendant ce laps de temps, vingt-mille personnes environ se réconcilièrent en Castille. A la suite de cette réconciliation, trois mille personnes subirent la peine du «sambenito» et plus de quatre mille périrent sur le bûcher.

Les aveux des réconciliées prouvèrent que les conversions avaient été fausses et uniquement dues au besoin de sauver leur vie; tous avaient continué, dans leur for intérieur, à professer la religion de Moïse. Ainsi, les déclarations de repentis sincères éclairaient les inquisiteurs sur la conduite des autres, et le délai de grâce passé, les ministres du Saint-Office, mieux renseignés, reprirent de plus belle leur campagne pour l'assainissement du royaume.

La «judéophobie» des castillans pénétra en Portugal. L'aimable accueil que la Juiverie de Lisbonne dispensa aux émigrés de Séville et autres lieux, causa l'indignation du peuple catholique portugais, qui assaillit le quartier juif, sacagea les boutiques et les demeures des israélites; pendant le tumulte, on pilla la maison du fameux Isahak Abarbanel, descendant d'une famille sévillane et

non tolédane, comme le dit, par erreur, Amador de los Rios; le juif y perdit tout son avoir et tous ses manuscrits.

Une chose étonne, dit Montero de Espinosa, c'est de voir avec quelle facilité les juifs d'Espagne changeaient leurs noms de famille pour d'autres plus connus: c'est ainsi que les «Chapetones», descendants d'une famille juive très modeste, prirent le nom de Zapata; d'autres prenaient à leur fantaisie, celui qui leur allait le mieux. Et cependant, rien de plus naturel, à cause même de leur obstination à cacher leur origine. On peut d'ailleurs étudier le principe d'une telle conduite dans la Démonstration dûe au P. Sáez (1).

Bien que les pontifes, émus par les plaintes des convertis, eussent fait des représentations énergiques auprès des rois d'Espagne contre les excés de l'Inquisition, les Rois Catholiques furent assez habiles pour obtenir, le 11 Février 1482, une Bulle qui réorganisait le Saint Tribunal et instituait un Conseil suprême dont le président était le P. Thomas de Torquemada, tristement célèbre par ses cruautés. Après la mort de Pedro de Arbués, le Tribunal ordonna de brûler et d'écarteler un nombre considérable de personnes; Torquemada, dans son aveuglement, arriva jusqu'à imposer aux rabbins de Séville

---

(1) *Demostración histórica del valor de las monedas durante el reinado de D. Enrique el III,* por el P. Fr. Luciano Sáez.

la barbare obligation de dénoncer les convertis judaïsants (1486). Indigné à la vue de procédés aussi inhumains, Jehudah ben Virga, historien illustre et une des gloires de la Synagogue sévillane, avait abandonné sa patrie et préferé vivre et mourir en terre étrangère.

R. Jehudah Virga a écrit un curieux ouvrage que l'on conserve encore et qui s'intitule «*Dibre Haiiamin Liichdim*» (Livre des journées des juifs); il y fait le récit de toutes les souffrances endurées par sa race durant le cours de son existence agitée et malheureuse; il a écrit également un ouvrage qui traite de la construction d'un instrument pour connaître l'élevation et la déclinaison des étoiles, et qui se conserve dans la Bibliothèque Vaticane.

Au sujet de son livre historique, écrit en Italie, un auteur de grand mérite dit: «De toutes les chroniques hébraïques consacrées à l'histoire des juifs, au moyen-âge, la plus originale et la plus vivante est celle qui porte le nom de Schébet Jehudah et dont la première rédaction, datant du milieu du XVème siècle, a pour auteur un rabbin espagnol du nom de Juda ibn Verga.» (Isidore Loeb, *Revue des Etudes Juives,* t. XXIV, p. 1).

Josef ben Virga, célébre talmudiste, émigra également avec son parent Jéhudah; il publia l'ouvrage «Residuo de Josef» (Résidu de Joseph), où il fit preuve, dit Amador de los Rios, «d'une vaste érudition et d'un grand talent». Josef se chargea de faire imprimer le livre his-

torique de son illustre parent. Un autre membre de la famille, non moins illustre, les suivit dans leur exode: ce fut Salomoh ben Virga, né dans la juiverie sévillane en 1450. Après la mort de Jehudah, il augmenta son fameux *Sebet Jehudah*, dont les éditions se sont multipliées de même que les traductions en espagnol et en latin; il composa également des Tables astronomiques.

CHAPITRE XVII

DES AUTO-DA-FÉ.—STATUS DE PURETÉ.—EPISODES CONCERNANT LA JUIVERIE DE SÉVILLE.—CONVERSIONS ET AUTO-DA-FÉ.—NOTRE-DAME DU REPOS.—PILLAGE DES RESTES DE LA NÉCROPOLE.

Après l'expulsion, l'histoire des juifs se réduit à des cas particuliers et à des auto-da-fés sur les personnes des convertis, accusés ou suspects de judaïser. Il n'y a presque plus d'auto-da-fé où ne figurent des convertis: c'est une conséquence naturelle des conversions forcées et de la méfiance, à leur endroit, de l'Inquisition. Plus d'un siècle après, et même à la fin du XVIIème siècle, le P. Francisco de Torrejoncillo, dans son livre *Centinela contra Judios* (Sentinelle contre les Juifs), écrivait: «Pour devenir l'ennemi des chrétiens, du Christ et de sa loi divine, il n'est pas nécessaire que le père et la mère soient juifs; il suffit que l'un d'eux le soit. Que le père ne le soit pas, peu importe; il suffit que la mère le soit, quand même elle ne le serait pas entièrement, quand elle le serait

à moitié seulement, et même moins; un quart suffit et même le huitième; et la Sainte Inquisition a trouvé qu'on était judaïsant de notre temps jusqu'au vingt-et-unième degré de parenté.»

L'Eglise de Séville porta en 1515 ses Statuts sur la pureté de sang; ils furent le prélude de ces informations pénibles et scrupuleuses qui acquirent une si grande importance aux XVII et XVIIIèmes siècles.

On lança au peuple, après les avoir couverts d'opprobre, les noms des personnes entachées de judaïsme; parmi celles-ci se trouvaient les frères Benedeva ou Benadovà, fils de ce Pedro Fernandez Benedeva, compliqué dans la conspiration de Diego Xuxan. Tous les deux étaient, comme on le voit, fils de juifs qui s'étaient convertis par la force, mais qui, dans le fond, avaient conservé les croyances de leurs pères. L'un d'eux, Alphonse, était parvenu à la dignité de chanoine; l'autre, Jean, était un prébendé de la Sainte Eglise. La pierre tombale du premier se trouvait à côté de la porte dérobée de la sacristie de la chapelle de Nuestra Señora de la Antigua, et elle fut enlevée de là, le 15 Octobre 1796, par suite du renouvellement du parquet.

Pour l'année 1520, nous ne pouvons mentionner que deux faits relatifs à la juiverie sévillane: l'un, c'est la cédule royale expédiée à La Corogne, le 9 Mai de cette année, ordonnant à l'évêque auxiliaire de Séville de déférer, à la juste requête du duc de Bejar. Celui-ci, de-

mandant à la ville de lui payer une somme d'argent pour l'endroit occupé par l'Abattoir et qu'elle s'était injustement approprié au moment où Henri II expropria les Juifs, et procéda à la distribution de leurs biens qui, cependant, appartenaient de droit au duc.

Un autre fait qui eut lieu cette même année ou peu de temps auparavant, c'est la résolution prise par la ville de construire des boucheries sur les lieux occupés par l'ossuaire des juifs, près de la porte d'Aben Hoar.

En un temps où l'Inquisition tenait en observation les convertis, où les hécatombes continuaient à avoir lieu dans quelques endroits tels que Santarem (1531), où enfin, les conversions sincères ou hypocrites avaient été si nombreuses, on a peine à s'expliquer qu'une conversion isolée ait pu faire grand bruit et provoquer une forte indignation. Et cependant, Argote de Molina raconte comme un fait digne de passer à la postérité que le samedi, 17 Février 1546, fut célébré en grande pompe, dans l'église principale, le baptême d'un hébreu qui venait de Fez. On donna au nouveau chrétien le nom de Pedro de Navarra, parce que son parrain avait été Pedro de Navarra, marquis de Cortes. A la cérémonie assistaient Pedro Corral, Sebastián Ponce et le docteur Egidio; ce dernier allait devenir célèbre par son hétérodoxie.

J'ignore, à quelques exceptions près, les noms et les délits des condamnés aux auto-da-fé de 1537, parmi les-

quels se trouve celui de la Palma de San Juan. Ceux de 1541 et de 1549 comptèrent de nombreux condamnés; en 1552, le Dr. Egidio abjura «*de vehementi*»; en 1554 et en 1559, il y eut soixante-et-un condamnés.

Les condamnations des judaïsants ou des juifs proprement dits diminuèrent peu à peu, mais elles ne disparurent complètement, comme nous le verrons plus loin, qu'au commencement du XVIIIème siècle. Le 9 Septembre 1558, l'inquisiteur général, Valdés, après avoir rendu compte au pape Paul IV des germes d'hétérodoxie qui poussaient en Espagne, consacrait une bonne partie de son Mémoire au protestantisme; il insistait sur Séville, foyer de l'hérésie et son centre le plus important, aussi bien par la qualité que par le nombre de ses adeptes. A la fin de sa lettre, il ajoutait: «Depuis quelques années, ces Inquisitions trouvèrent très peu de personnes professant les erreurs de la loi de Moïse, depuis quelques jours, l'Inquisition de Murcia en a découvert beaucoup; et bien que justice ait été faite pour quelques-uns dans un acte solennel où la foi à été exaltée, d'autres personnes de qualité et d'importance sont où seront arrêtées.»

En 1560, un juif fut accusé d'avoir dévisagé une statue de la Vierge placée dans la partie postérieure du grand-autel de la Cathédrale et d'avoir prononcé l'exclamation suivante: «Maudite soit l'heure où tu l'as mis au monde!» (En mala hora lo pariste.) Cet événement

arriva, on ne sait comment, à la connaissance du Saint-Office, qui fit emprisonner le juif; celui-ci fut jugé le 22 Décembre dans un auto-da-fé solennel, où furent brûlés avec lui cinquante autres condamnés (1). Il reçut ainsi le châtiment de son crime, dont on assure cependant qu'il mourut contrit et repentant. Pour réparer cette offense, on donna à la statue appelée jusque là «Notre-Dame du Repos», le nom de «Notre-Dame de Bénie soit l'heure où tu l'as mis au monde!» (En buen horá lo pariste.) Les auto-da-fé continuèrent en 1562 avec vingt-et-un hérétiques; en 1563, avec quarante-six et en 1564 avec quarante-et-un.

Le lundi 19 Mars 1565, on découvrit deux sépulcres dans le jardin attenant à San Bernardo, au moment où on extrayait du ciment pour la construction de quelques maisons. Dans chacun d'eux, se trouvait enfermé un squelette ainsi qu'une pierre avec blason; c'était le prélude des découvertes qu'on devait y faire quelques années après.

Le nombre de judaïsants condamnés par les auto-da-fé en 1566 fut de cinquante-six; en 1569, de soixante-quatre; pour l'année 1570, on n'a pas de renseignements

---

(I) C'est dans cet auto-da-fé du 22 Décembre que l'on présenta la statue qui contenait les restes du magistrat, Dr. Constantin Fuentes et ceux de son prédécesseur, le Dr. Egidio. Tous deux étaient morts en prison avant la célébration de l'acte.

exacts; en 1573, le nombre des condamnés est de soixante; en 1574, de soixante-deux; de cinquante-deux en 1575 et 1576; de soixante-douze en 1577; de soixante en 1578, de cinquante-et-un en 1579 et de soixante-douze en 1580.

A la suite de la grande sécheresse de 1580, les quelques désœuvrés et indigents de la ville se mirent à faire des fouilles pour découvrir les tombes des juifs dans les environs de la porte de la Carne. Ils en démolirent et ouvrirent un grand nombre; on y trouva des corps vêtus d'habits riches et excentriques, de bijoux, d'objets d'or et d'argent, et des livres hébreux dont quelques-uns furent envoyés à Benito Arias Montano.

Parmi les derniers auto-da-fé du XVIème siècle on compte ceux de 1583 où il y eut quatre-vingt-sept condamnés; ceux de 1586 avec quatre-vingt-sept aussi; ceux de 1589 avec quatre-vingt-quinze, et ceux enfin de 1592, mais on ignore si des judaïsants y furent condamnés.

Dans ces procès intentés pendant tout le XVIème siècle aux convertis et aux judaïsants, le délit était loin d'être toujours prouvé. Ainsi, en 1593, le licencié Luis Sumeño de Porras avait été dénoncé à l'Inquisition comme judaïsant par un individu qu'il avait condamné lui-même en toute droiture et sans essayer de tourner la loi, malgré les indications trés pressantes qui lui avaient été faites. C'était donc une vengeance. Il fut immédiatement arrêté, jugé et condamné au bûcher. Heureusement

pour lui, quelques voyageurs ayant entendu par hasard dans une auberge d'Alcalá de Guadaira une conversation entre les complices du délit, dénoncèrent les coupables la veille de l'exécution et purent ainsi prévenir un malheur irréparable.

CHAPITRE XVIII

L'INQUISITION POURSUIT SA TACHE.—BUCHERS ET REBAPTISATIONS.—CULTURE DES ÉMIGRÉS.—PROJETS DU COMTE-DUC DE OLIVARES ET INTOLÉRANCE DE QUEVEDO.—LA FAMILLE CANSINO.—LE P. DIEGO DE GATICA.

Le siècle d'argent continua résolument l'œuvre de purification entreprise au siècle d'or. Les auto-da-fé augmentèrent en nombre et en splendeur, et si la nation déclinait de jour en jour, les âmes, par contre, montaient toujours plus droites, vers le ciel, purifiées par le feu du bûcher.

Dans l'auto-da-fé du 28 Février 1623, on châtia Domingo Vicente, mulâtre barbaresque de Séville, accusé de professer la religion mosaïque. Il fut condamné à recevoir deux cents coups de fouet qui lui furent administrés le 1er Mars.

Lors du grandiose auto-da-fé de 1624, le plus solennel peut-être de ceux qui se sont vérifiés en Espagne, et où furent brûlés les adeptes du P. Méndez, connus sous le nom de «Alumbrados» (illuminés), on vit paraître parmi

les condamnés quelques judaïsants: en premier lieu figurait le docteur Antonio de Fonseca, médecin de Galice ou de Portugal, mais résidant en Espagne. Son délit était de se couper la barbe rase, de réciter les psaumes sans le «Gloria Patri», de garder les samedis et de commettre d'autres crimes horribles. Il fut condamné au sanbenito, à la confiscation de ses biens et à la prison perpétuelle.

Un autre criminel d'une plus grande importance l'accompagnait: c'était le licencié Godinez, accusé comme judaïsant; mais nous ne nous en occuperons pas pour le moment. A raison de son importance, il mérite une place à part: aussi bien lui avons-nous consacré un chapître tout entier.

Puis venaient d'autres judaïsants de moindre importance: Leonor Alvarez; Bárbara de Ulloa; Catalina de los Angeles; Catalina Rodríguez; María Hernández; Gracia Rodríguez; Lucía Pereira; Beatriz Alvarez qui, malgré son âge avancé (elle avait soixante-et-onze ans) fut condamnée à la prison perpétuelle et à la confiscation de ses biens; ses filles, Isabel de San Juan et Ana María de los Santos; Isabel de Silva; Ana Vázquez avec son mari; Antonio López de la Nossa; Ana Vázquez; Leonor Gómez; María Díaz; Ana Páez; Leonor López; Catalina de Lima; Leonor de Acosta; Blanca Suárez; Jerónimo Rodríguez; Duarte Rodríguez; Francisco Fernández Vivero; Jorge Alvarez; Clara Enríquez et son père

Jorge Enríquez, et Benito López de la Rosa. Tous ces criminels, condamnés pour judaïsme, contribuèrent à la splendeur de l'auto-da-fé et avec eux, les renégats et les «Alumbrados», vrais protagonistes de la cérémonie.

Le mulâtre juif qui fut condamné dans l'auto-da-fé de 1623 ne se corrigea pas malgré les deux cents coups de fouet; dans la nuit du 27 Novembre 1625, il se présenta devant la porte de l'église de San Isidoro qui fait face à la rue de la Caza, et là, il plaça une affiche qui disait: «Vive Moïse et sa loi!; le reste n'est que folie». Ce fait causa une grande indignation. On se mit à surveiller les abords de l'église, et la nuit suivante, on surprit Domingo en train de placer un autre écriteau. Il fut arrêté et condamné à rester pendant une heure «la main droite levée et soutenue contre le mur par un gros anneau, sur un échafaud qui devait s'élever à la porte de l'église où avait été commis le délit». Outre cette peine, il fut condamné à quatre ans de galères et, enfin, à la prison perpétuelle. Montero de Espinosa, dans son *Rapport sur la Juiverie de Séville.* dit qu'il ignore l'époque où fut exécutée cette sentence. Mais, dans la Bibliothèque Colombine, il existe un rapport manuscrit de l'auto-da-fé. Celui-ci eut lieu au couvent de San Pablo el Real, le deuxième dimanche de Carême, dernier jour du mois de Février 1627. Parmi les personnes condamnées pour blasphèmes, sorcellerie, hérésie, athéisme, protestantisme et autres délits, il en est qui le furent

comme judaïsants. Ainsi: Diego López, marchand, originaire de Suero de Serpa (Portugal) et résidant à Séville, accusé de pratiquer la loi de Moïse, il eut à comparaître devant le Tribunal public, et à abjurer *de levi* sa religion. Il fut de plus expulsé pendant deux ans du territoire où s'exerçait la juridiction du Saint-Office sévillan et obligé à payer une amende de douze mille maravédis. María Enríquez, portugaise, femme d'Antonio Rodríguez, maître d'école, né à Montilla, et résidant à Osuna, fut contrainte de comparaître en auto-da-fé public, revêtue du sanbenito; elle fut condamnée à six mois de prison, à la réconciliation et à la confiscation de ses biens; Pedro Hurtado de Vega, né à Ribadavia en Galice, accusé de s'être laissé circoncire et de s'être marié avec une femme juive avec les cerémonies mosaiques, fut condamné à comparaître en auto-da-fé public, à un an de prison, à la réconciliation et à la confiscation de ses biens; enfin, Alvaro Méndez, marchand portugais, né à Evora, et résidant à Séville, fut condamné à comparaître en auto-da-fé public, revêtu du sanbenito en demi-croix de St. André (media asta), à l'abjuration «de vehementi», à un an d'exil et à la perte du tiers de ses biens.

Dans l'auto-da-fé du 22 Juillet 1628, tenu à San Marcos, un juif seulement comparaissait. Dans celui de 1631, nous ignorons s'il y en eut. Dans celui du 23 Août 1633, qui eut lieu dans la même paroisse, un nom-

bre considérable de juifs y comparurent, entre autres, le portugais Fernando de Perea, en effigie seulement celui-ci, car au moment où on allait le prendre, il simula un besoin urgent, et grâce à ce stratagème, il put s'échapper en Hollande.

Cependant, les conversions ne furent pas toutes dues à la force. Le jour du Samedi-Saint, 10 Avril 1632, le doyen, après la cérémonie de la bénédiction de quelques inscriptions funéraires, baptisa un hébreu âgé de vingt-cinq à trente ans. Le Chapitre assista à la sympathique cérémonie; le cathécumène, revêtu d'une aube de soie, une couronne sur la tête et un cierge allumé à la main, prit part à la procession à côté de son parrain, Diego de Medrano, archidiacre de Carmona.

Le samedi, 29 Mai, on baptisa un autre hébreu à San Marcos; il eut pour parrain le chanoine Don Juan Ponce.

D'autres juifs, judaïsants et suspects, continuèrent à alimenter les auto-da-fé de 1641, 1643, 1648, 1653, 1656 et surtout celui de 1660, qu'on peut qualifier de grandiose. Nous ne connaissons la liste des judaïsants que pour ceux de 1648 et 1660. Dans celui de 1648, comparurent comme sorciers, bigames, mahométans, hérétiques, réconciliés et observateurs de la loi de Moïse: Blanca Enríquez; Catalina Gómez avec ses filles Antonia y Gracia et son beau-fils Pedro Bernal; Catalina, nièce de Gracia; Antonio de Burgos et Luis González, condamnés com-

me suspects de judaïsme: Felipe Núñez de la Paz; Leonor Enríquez; Damián de Lucena Baez; Simón de Fonseca, mari de Blanca Enríquez; parmi les observateurs du mosaïsme: Manuel Díaz Santillán; Francisco Baez Castelobranco; Enrique Jorge de Acosta et Diego Díaz Baez; comme judaïsants: Maria Luisa et son mari Francisco de Medina Prado; Engracia Núñez et son époux Antonio de Amesquita; Isabel de Fonseca avec son mari Diego de Saa et sa fille Mencia; Domingo Núñez Luis; Rodrigo Díaz; Duarte Rodríguez Cardoso; Diego López de Lucena; Ana et Antonio Enrique; Isabel López; Francisco Rodríguez; López Rodríguez Pereira et Antonio Gómez de Acosta.

Dans le superbe auto-da-fé de 1660, qui rivalisa en magnificence avec ceux de 1560 et de 1624 et dépassa tous ceux qui eurent lieu hors de Séville, il y eut environ cent-mille spectateurs. Pendant les différentes journées que dura cet auto-da-fé, il comparut quarante-sept portugais judaisants. Thomas Dionis, qui se trouvait en prison comme pénitent, se jeta dans un puits et s'y noya. Comparurent également quelques judaisants espagnols, parmi lesquels il y en eut deux, qui, brûlés en effigie, méritent une mention toute spéciale: l'un, Antonio Enrique de Gómez, écrivain; et l'autre, le docteur Melchor de Orobio. Les autres membres du groupe sont: Pedro Alvarez de Castro et sa femme Maria Enriquez, Blanca Núñez, Isabel Rodríguez, Catalina Nú-

ñez, María Núñez de la Paz, Leonor Gómez, Gracia et Blanca Méndez, Ana Enriquez et son mari Diego Rodríguez de Silva, Ana de la Peña et ses filles María, Isabel et Leonor; Isabel de la Peña, de la même famille; Inés López, Manuel Alvarez, Thomas Pereira, Antonio López Moreno, Pascual Enrique Núñez, Sebastián Enrique Pimentel, Manuel Blandin, Juan Martín, Diego Enríquez, Gregorio et Gaspar Díez Pardo, Pedro Alvarez de Castro, Juan Núñez et Antonio Enríquez Francisco.

A ce dernier auto-da-fé suivirent les auto-da-fé particuliers de San Pablo (4 Avril 1664), de San Francisco (11 Mars 1691), où comparurent vingt-cinq condamnés; l'auto-da-fé général de la même année, avec vingt-six condamnés; celui de Santa Ana (18 Mai 1692) et celui de la Casa Grànde de San Francisco le 30 Novembre 1693. Des onze condamnés qui sortirent dans cet auto-da-fé deux étaient juifs et s'appelaient: l'un, Baltasar de la Torre, et l'autre, Juan de Medina. Les deux comparurent avec leurs bonnets coniques (coroza), et livrés au bras séculier, ils furent brûlés vifs, sans que les personnes les plus notables de la ville, qui avaient un intérêt tout particulier pour sauver leurs âmes, eussent réussi à les attendrir.

L'histoire du XVIIème siècle finit par le spectacle curieux des rebaptisations d'Ecija. En 1692, on rebaptisa dans cette ville plus de trois mille personnes, parce que

celui qui les avait baptisées, le licencié Jacinto Basques Araujo, avait laissé planer des doutes sur la sincérité de ses convictions, condamné qu'il avait été comme judaisant. Pour ma part, j'ai vu un acte de rebaptisation, signé par Pedro Lorenzo Guerrero, le 20 Janvier 1692.

Les derniers auto-da-fé de ce siècle eurent lieu le 18 Décembre 1695 et le 14 Octobre 1696 dans la paroisse Santa Ana. Pendant que les Espagnols s'employaient à l'extirpation des derniers restes du mosaisme, l'Europe, et principalement la France, l'Italie et les Pays-Bas, étaient inondés d'israélites provenant de l'Espagne. La colonie d'Amsterdam éleva une magnifique synagogue autour de laquelle se réunirent la plupart des émigrés espagnols. Cette colonie ne tarda pas à prospérer; elle fonda des académies qui rappelèrent celles, déjà éteintes de Séville, de Cordoue et de Grenade. Elle établit de nombreuses imprimeries, et beaucoup d'entre ses membres se consacrèrent à la gravure sur bois pour les livres qu'ils éditaient. Ils imprimèrent de nombreux ouvrages en espagnol.

Nous ne connaissons pas la date à laquelle fut publiée une traduction anonyme de *L'Amadis de Gaule.* Wolf prétend avoir vu cet exemplaire (un tome in 8.°) à la librairie d'Oppenheimer.

Grâce à l'intolérance de ces temps-là, la Hollande s' enorgueillit d'un philosophe d'origine espagnole, en qui

il faut reconnaître, quelque jugement que l'on porte sur sa doctrine, un penseur, ou si l'on préfère, un dialecticien de premier rang. Baruch Espinosa, descendant de juifs espagnols, abjura le mosaïsme, mais il n'entra dans aucune autre communion, ce qui lui valut l'inimitié de toutes les religions. Lorsqu'il fut excommunié par les rabbins, il protesta dans un écrit en langue espagnole, lequel malheureusement s'est perdu.

Espinosa examine las conséquences du cartésianisme et arrive, par une logique inflexible, à un panthéisme idéaliste.

Christine de Suède, qui appela à sa cour tous le savants de l'Europe, remarqua et protégea les émigrés de l'Espagne; elle leur confia des emplois délicats, tels que le secrétariat de sa Maison et en arriva même à se faire représenter par un hébreu dans la ville de Hambourg.

La mauvaise situation financière de Philippe IV inspira sans doute au comte-duc de Olivarès l'idée de recourir aux juifs de Salonique pour se procurer de l'argent. Quevedo, dont l'esprit théologique quelque peu étroit s'opposait à toute transaction avec la race déicide, dénonça et combattit le projet par l'allégorie de l'île des Monopantos et par la Fortune, sage (1): «Le peuple de Madrid s'opposa à cette idée; dans tous les endroits publics de la ville, aparurent des affiches avec des inscriptions

(1) La Fortuna con seso y la hora de todos.

en gros caractères qui disaient: «Vive la loi de Moïse et mort à celle du Christ!», dans le but d'exciter le fanatisme des habitants.» Le nonce de S. S., Mgr. Cesare Monti, le Conseil d'Etat et l'Inquisition s'opposèrent formellement aux prétentions du ministre. Alors, le comte-duc, irrité, voulut abolir l'Inquisision, mais cette idée ne plut pas au roi, qui était très partisan du Saint-Office. C'est ainsi que la tolérance envers les juifs fut, sinon la cause primordiale, du moins une des causes principales de l'impopularité de ce ministre, ainsi que de la diminution de son influence et de son prestige.

A cette époque, on imprima une traduction espagnole du livre écrit en hébreu par Rabbi Moysen Almosnino sous le titre «Extremos y Grandezas de Constantinopla» (Magnificence et Grandeurs de Constantinople). Nous mentionnons ce fait parce que nous avons la certitude que le traducteur, Jahacob Cansino, était originaire, comme tous ceux qui portent ce nom, de la province de Séville, soit de la capitale même, soit de la ville voisine de Carmona. Le bisaïeul de Jahacob avait été envoyé en 1556 par Charles-Quint en Afrique en qualité d'interprète et presque de consul. Il fut remplacé dans ces fonctions par son fils Isahak; celui-ci par son fils Hoyen, celui-ci par son fils Aaron qui fut tué par une tribu indigène en 1633: son frère et successeur est ce Jahacob qui s'intitule dans le livre traduit par lui «vassal de S. M.» et «interprète dans la place d'Oran». Ce livre

fut imprimé à Madrid en 1638; il porte comme épigraphe le 12me verset du chapitre VIIme de l'*Ecclésiastès:* «Filum triplicatum non rumpitur».

Dans l'approbation dont il est muni, on dit que «le livre ne contient pas d'autre défaut sérieux que celui d'émaner de professeurs étrangers à notre sainte Religion catholique».

Cansino rendit des services importants à l'Etat; c'est pourquoi le comte-duc d'Olivarès, arrogant, résolu et plus perspicace qu'on ne le croit, homme d'un esprit large qui ne montra jamais de l'aversion contre les israélites, recommanda l'œuvre de Moysen et l'édition s'épuisa sous ses bons auspices. Le traducteur, reconnaissant, donne en tête du livre une estampe curieuse qui représente, avec beaucoup de ressemblance, le comte-duc portant un bouclier, et empoignant l'épée, entouré de bêtes fabuleuses. L'estampe est également illuminée par des versets faisant allusion au triomphe du comte-duc sur ses ennemis de toute sorte.

Lès derniers auto-da-fé du XVIIme siècle furent destinés plus spécialement aux molinosistes et autres illuminés; mais la ferveur religieuse jamais satisfaite de nos pères ne se lassait pas de rechercher les derniers restes du judaïsme: les théologiens de leur côté, continuaient à écrire contre les contumaces. Nous citerons, comme sévillan, le P. Diego de Gatica, qui écrivit «De Adventu Messiae adversus Judaeos a fide Christi lapsos», impri-

mé à Madrid. Ce religieux, docte et instruit, appartenait à l'Ordre des Mercédaires-Chaussés; il fut professeur de Théologie et provincial de l'Andalousie: consacré évêque de Bizerte en 1658, il devint auxiliaire de l'archevêque de Séville jusqu'à sa mort, le 17 Avril 1667; il fut inhumé au Collège de San Laureano, qu'il avait, d'après ses biographes, soutenu de ses dons fréquents et généreux.

CHAPITRE XIX

Felipe Godínez.

A cause de la place que son beau talent lui assignait parmi les dramaturges espagnols, Felipe Godínez mérite de voir son nom tiré de l'obscurité et d'être inscrit ailleurs que dans un acte d'auto-da-fé. Le criterium étroit avec lequel on a vulgarisé, je n'ose pas dire étudié, le théâtre espagnol, a réduit, je ne sais si par ignorance ou pour d'autres raisons, à six le nombre des représentants de premier ordre, et encore le choix n'a-t-il pas été des mieux inspirés. Personne n'ignore que dans notre théâtre d'intrigue, l'unique caractère proprement shakespearien qui existe, ne se doit ni à Lope ni à Calderon ni à Tirso, mais bien à notre Luis de Belmonte, aujourd'hui méconnu, mais très populaire en son temps: il nous en donne lui-même une preuve bien convaincante dans la «Renegada de Valladolid» (la Reniée de Valladolid). Pas n'est besoin non plus d'avoir une connaissance bien profonde du théâtre national pour savoir que Vélez de Gue-

vara fut le premier auteur qui présenta sur la scène des femmes en chair et en os, et non des poupées comme le faisaient d'habitude les auteurs classiques déjà mentionnés. Il suffit d'avoir étudié le théâtre superficiel de Moreto pour voir la supériorité, déjà reconnue par Menéndez Pelayo, du poète de Guadix, Mira de Mescua. Nous pourrions encore établir d'autres parallèles, mais il nous suffit pour le moment de faire remarquer que parmi les auteurs de premier rang, le Père Godínez, d'origine juive, vient en bonne place.

On n'avait jamais douté que Godínez ne fût né à Séville, et comme tel il avait été considéré par Lasso de la Vega dans son livre sur l'école sévillane. Alberto de la Barrera le revendique également pour Séville dans son Catalogue du Théâtre. Le fait, d'ailleurs, est confirmé par un manuscrit qui existe à la Bibliothèque Nationale de Madrid, intitulé «Parnassus, sive de versibus variaque Poesi», et où se trouve inséré un sonnet dont le titre est ainsi conçu: «A la déception des choses de ce monde et à la Mort qui doit les suivre toutes. Auteur: le docteur Felipe Godínez, sévillan». Mais, un jour, Adolfo de Castro envoya à l'Academie une communication affirmant que Godínez était né à Moguer. Pourquoi cela? Parce que dans une liste d'auto-da-fé où le poète comparut en effigie, un nommé Alonso Ginete, familier du Saint-Office, cite «Felipe Godínez, comme étant né à Moguer». Mais les paroles du bon familier n'ont pas

beaucoup de force en face de la tradition et du sonnet mentionné plus haut. D'ailleurs, la liste, imprimée à Montilla en 1625, n'est pas un document officiel et l'auteur ne possède aucun titre qui le rende digne de foi. Les faits que nous venons de reproduire étaient déjà une preuve contre l'assertion de Castro; mais voulant éclaircir cette question et ne pouvant pas examiner les vingt-huit ou trente paroisses de Séville, nous nous adressâmes à un prêtre de nos amis, résidant à Moguer: il eut la bonté d'examiner les registres de la paroisse depuis 1526 jusqu'en 1623; après quoi, il nous répondit qu'il n'y avait rien trouvé, et qu'il n'y existait aucune trace de pareil nom.

Le mérite même de Godínez, la condamnation qu'il a subie à Séville comme judaïsant, sa biographie où il nous est présenté comme demeurant à Séville jusqu'au jour de sa fuite à Madrid, tout cela suffirait à justifier les lignes que nous allons lui consacrer; cependant, nous tenons à déclarer que nous le considérons comme un sévillan, ainsi que tous ceux qui se sont occupés de lui. Nous soutenons cette opinion malgré la note sur laquelle s'appuie de Castro; car cette note était déjà connue de toutes les personnes instruites, puisqu'elle figurait sur la liste de l'auto-da-fé et avait été imprimée plus d'une fois.

Godínez dut naître vers la fin du XVIème siècle, car Cervantès, dans son «Voyage au Parnasse», le cite com-

me un des débutants dans l'art dramatique. Ses compositions ne durent pas déplaire à l'auteur du «Don Quichotte», puisqu'il l'appelle «esprit aussi fleuri que le mois de Mai» et qu'il lui assigne le quatrième rang parmi les poètes convoqués par le dieu Apollon pour la défense de son Parnasse. Mais nous possédons une source bien plus précieuse encore: c'est la liste même de l'auto-da-fé de 1624, où il est dit qu'il avait trente-neuf ans; ce qui nous donne l'année 1585 comme date approximative de sa naissance.

Godínez suivit les cours de la Faculté de Théologie de Séville; il ne tarda pas à jouir d'une très grande renommée, tant par ses vastes connaissances que par sa grande facilité de parole dans la prédication. Il était arrivé à jouir de la faveur générale tant dans la chaire que dans la poésie, quand il se vit accusé tout à coup de mosaïsme: il était pris dans les mailles d'un procès inquisitorial. Condamné, probablement avec justice, étant donné le criterium du Saint-Office, il comparut dans l'auto-da-fé que nous avons déjà mentionné et dont il est parlé dans un manuscrit existant à la Bibliothèque Colombine et où on lit ce qui suit: «Le Père Godinez, prêtre, prédicateur et confesseur, habitant de Séville, âge de 39 ans, descendait de juifs récemment convertis au catholicisme. Fidèle observateur de la loi de Moïse, il accomplit ses rites et cérémonies, persuadé que c'était la vraie religion, celle qui devait le sauver, ainsi que le

prouvent ses nombreuses prédications hérétiques et autres assertions erronées ou téméraires; dès son jeune âge, il avait observé les jeûnes de la dite loi de Moïse: il s'abstenait de manger et de boire pendant la journée jusqu'à la nuit ou jusqu'au lever des étoiles; et alors, il prenait du poisson et des fruits, mais jamais de la viande. Désireux de garder la loi avec plus de rigueur que ne le faisaient les autres membres de sa famille, dès l'âge de neuf ou dix ans il avait à cœur de s'informer, après avoir jeûné, s'il fallait encore le faire. Il ne mangeait ni anguilles, ni seiches, ni d'autres poissons dépourvus d'écailles, ni perdrix, ni lapins, ni rien enfin qui ne fût désossé, parce que la loi des juifs le défendait. Il était si fervent partisan de la loi de Moïse qu'il fit quelques travaux en vers tirés de l'histoire de l'Ancien Testament. Ainsi il composa deux comédies: «La Reine Esther» et «La Harpe de David», dans lesquelles on avait relevé quelques propositions étranges, en particulier celle que l'ange Gabriel était apparu à la Reine Esther et lui avait dit que la race d'Israël verrait naître dans son sein le Fils de Dieu et que sa mère l'enfanterait exempte de péché originel (1). Il soutint en outre, qu'il avait

(1) On sait qu'à cette époque l'Immaculée-Conception était l'objet de grandes controverses. Bien qu'on eût imposé silence aux adversaires de ce mystère, l'opinion favorable n'était considérée que comme «pieuse croyance». Dans notre *Histoire politique des francisés,* on peut voir l'importance

compris un passage de l'Ecriture Sainte, que Saint Jérôme dans son commentaire n'avait pas compris. Chaque fois qu'il parlait du Christ Notre-Seigneur, il le faisait en termes erronés. A propos d'un sermon prêché par un portugais, il prétendit que ce dernier avait dit: Que pensez-vous qu'est la Sainte Trinité, sinon une «noria» dont l'artifice est le Père; le Saint Esprit, l'eau, et Jésus-Christ le maître? Parlant de Notre Seigneur Jésus-Christ il dit que le Christ *non est opus factum,* proposition qui est hérétique; et il prétend que dans le premier avénement de Dieu au monde, les corps ne se réformaient pas, mais bien les âmes, proposition qui est téméraire et sent l'hérésie et l'illuminisme. De même, dans ses sermons, il avait prêché, pour favoriser la nation juive, que Dieu avait donné personnellement à Jacob sa parole de ne pas abandonner le peuple israélite avant de l'avoir racheté; il laissait entendre que l'accomplissement de cette parole ne s'était pas vérifié et qu'ainsi on avait mis en doute son libre pouvoir de racheter, proposition qui est hérétique. Et persistant dans ses erreurs il a douté d'une manière effective et réfléchie de la présence et de la vie de Notre Seigneur Jésus-Christ dans le Très-Saint-Sacrement jusqu'à ne pas faire cas

---

que prirent, dans la conscience espagnole, les discusions de ce mystère et la déclaration du dogme de l'Immaculée-Conception.

de cette présence pour la récitation des heures canoniques».

L'auto-da-fé public où il fut condamné, confisquait ses biens et le renvoya en prison; on devait de plus lui enlever l'habit religieux et l'enfermer ensuite dans un couvent pendant une année; après quoi, il devait être expulsé du district juridictionnel de l'Inquisition; en outre, il restait interdit pour toujours; il ne pouvait d'ailleurs exercer aucun charge ecclésiastique ni avoir de bénéfices pour être frappé d'irrégularité.

Dans la Bibliothèque Colombine se trouve dans le tome 29 de divers in-folios un manuscrit qui dit: «Liste des personnes qui comparurent dans l'auto-da-fé public célébré par le Saint-Office de l'Inquisition de Séville, sur la place San Francisco, le jour anniversaire du glorieux apôtre Saint-André de cette année 1624.»

Il est incompréhensible qu'un historien aussi sérieux que Menéndez Pelayo ait pu dire que les judaïsants impliqués dans les auto-da-fé des XVI et XVIIèmes siècles. n'étaient en général que «des gens obscurs et sans prestige littéraire» et qu'il n'ait pas fait cas de Godínez dont il cite d'ailleurs le nom. Peut-être ne se rendait-il pas compte que ce jugement dédaigneux atteignait notre illustre écrivain et prédicateur.

Le fait nous paraît d'autant plus digne de mention que Godínez a été l'unique auteur dramatique important qui ait été condamné en personne par l'Inquisition. De plus,

dans son auto-da-fé, parmi les personnages nobles qui marchaient près de l'étendard de Saint Pierre le martyr, se trouvait un de nos grands dramaturges, le célèbre Diego Jiménez de Enciso, celui que Fernando de Vera appelait le «Térence sévillan», que Bances proclamait le créateur de la comédie de cape et d'épée, que Montalban offrait comme «modèle pour toutes les grandes comédies», et dont s'est inspiré Nuñez de Arce dans «Le fagot de bois», et, qui sait?, peut-être aussi, Schiller.

Deux ans après, il fut réhabilité, mais il ne voulut pas résider dans la ville où on l'avait condamné. La honte que naturellement il ressentait à la suite de sa condamnation et de l'éxécution publique de la sentence, devait l'amener à abandonner cette ville, où son prestige avait reçu un si rude coup: aussi transféra-t-il sa residence à Madrid. Dans cette dernière ville, il se mit en relation avec les esprits les plus cultivés de son temps, et il recommença à prêcher et à cultiver la poésie. Le fait qu'on lui ait confié une Oraison funèbre pour Lope de Vega, laquelle fut publiée dans la «Fama postuma», de Montalban est une preuve de l'estime dont il était entouré. En 1664, il prononça, dans l'église des religieuses de la Conception de Madrid, le panégyrique du licencié Jerónimo de Quintana. Ce fut une magnifique cérémonie par laquelle la Congrégation des prêtres de la capitale voulut honorer la mémoire de l'historien de leur ville, le 9 Novembre de cette année.

Pour se convaincre de la grande vogue dont jouirent à Madrid les comédies de Godínez, il suffit de remarquer que beaucoup d'entre elles furent imprimées par des éditeurs peu scrupuleux avec la signature des auteurs les plus éminents et le plus applaudis. Nous avons sous les yeux un exemplaire de «Ou le moine doit être voleur ou le voleur doit être moine», signé par Calderón de la Barca; et personne ne s'indigna de la substitution: il en eût été autrement s'il s'était agi d'une comédie très inférieure au bon renom de l'auteur. L'origine judaïque de Godínez se laissait naturellement voir dans sa préférence pour les sujets bibliques.

Il eut aussi des ennemis. Quevedo, qui ne pouvait lui pardonner son amitié avec Montalban, le prend à partie de façon assez grossière dans deux passages de la «Perinola»; dans l'un d'eux, il accuse Montalban de mêler les auteurs éminents avec les médiocres, et il ajoute: «Il cite Godínez et non Saint Benoît, et il ne le cite pas devant Dieu, mais il le met sur le même pied que Philon, le juif, ou Léon l'hébreu; je le lui pardonne cependant, à cause du talent du docteur, et je crois même son parent». Cette insinuation permet à Quevedo de mortifier Montalban, en le faisant descendre d'une famille de convertis. Plus loin, s'occupant de nouveau de Godínez, il dit... «dans la conclusion (de ce qu'il dit) sur les amours (ici il nomme un verrat vieux et un autre plus moderne parmi d'autres (auteurs) plus honnêtes) il pré-

fère à tous l'amour de Jacob et de Rachel, et il cite Philippe de Godínez, l'appelant «excellentissime prédicateur et théologien». Enfin chaque fois qu'il s'agit de l'Ancien Testament, il ne cite pas d'autre auteur.»

Il est vrai que Montalban avait une haute idée de Godínez, car il s'exprime toujours à son sujet en termes d'une très haute estime. Dans son «Pour tous» si critiqué par Quevedo, il dit également: «Le Docteur Philippe Godínez possède une grande facilité, des connaissances et de la subtilité pour ce genre de poésie, particulièrement pour les comédies religieuses, où il peut donner davantage des preuves de sa science, de son érudition et de sa doctrine».

Voici la liste de des oeuvres dramatiques de Godínez:

Amán y Mardoqueo, o la horca para su dueño, La Reina Esther; La Paciencia en los trabajos, Los trabajos de Job; San Mateo en Etiopia; Acertar de tres la una; Celos son bien y ventura; Basta intentarlo; La traición contra su dueño; De buen moro, buen cristiano; El soldado del cielo, San Sebastián; Adquirir para reinar; Aun de noche alumbra el sol, Ha de ser lo que Dios quiera; Judit y Holofernes; Las lágrimas de David, o el rey más arrepentido; Ludovico el Piadoso; La mejor espigadera; La milagrosa elección; El primer condenado; O el fraile ha de ser ladrón, o el ladrón ha de ser fraile; El soberbio calabrés; Los dos Carlos (Cautelas son amistádes, Lo que merece un soldado, La cautela en la amistad); El divino Isaac;

El provecho para el hombre; La Virgen de Guadalupe; Al Nacimiento de N. S.; El premio de la limosna y Rico de Alejandría. Ces cinq dernières pièces sont des drames du Saint-Sacrement (autos sacramentales). En effet, Godínez s'est tout spécialement préoccupé d'écrire des comédies religieuses. Parmi celles-ci, il faut remarquer «*O el fraile ha de ser ladrón, o el ladrón ha de ser fraile*», dont le protagoniste est Saint-François d'Assise et dans laquelle se trouve la célèbre parabole suivante:

PARABOLE

Certain laboureur récoltait
Beaucoup de blé; et un autre qui
En recuelilait bien moins,
Poussé par la jalousie
Lui intenta un procès, disant
Que les terres de sa propriété
Ne donnaient pas la moitié de celle de l'autre,
Bien qu'elles fussent aussi bonnes.
Or, étant voisines les unes
Des autres, quelque enchantement
Pouvait seul expliquer
Tant de difference entre les deux propriétés;
Et ainsi, ce laboureur
Avec ses faux devait faucher
Tous les champs et enlever
Aux autres le fruit de leur labeur.
A sa maison sans tarder s'en fut
Le soi-disant sorcier
Avec tous ses instruments aratoires
Et les gens de son domaine.

Et pour en finir une bonne fois
Avec un tel procès
«Voici, dit-il au juge,
Les auteurs du délit dont on m'accuse:
De forts boeuf de labour,
Un bon bétail, des socs
Qui fendent bien la terre, et pleinement satisfaite
Une famille bien nourrie
Qui travaille bien avec moi,
Parce que je ne laisse jamais de payer à chacun,
Les sortilèges auxquels j'ai recours
Pour récolter beaucoup de blé (1).

Godínez ne s'est pas moins distingué dans les sujets profanes. Il suffit, pour s'en convaincre, de citer sa belle

---

(1) Cierto labrador cogía
Mucho trigo; y otro, a quien
Le acudía menos bien,
Con la envidia que tenía
Le puso pleito, en que dijo,
Que no daban la mitad,
Aunque eran de igual bondad,
Las tierras de su cortijo.
Y que, lindando las unas
Con las otras, sin encanto
Era imposible que tanto
Distasen ambas fortunas;
Y así, que aquel labrador
Con sus hoces esquilmaba
Todo el campo, y malograba
A los demás su labor,
Fué a su casa sin tardanza
El acusado hechicero,

comédie *Le soleil luit, même pendant la nuit* (Aun de noche alumbra el sol). L'argument n'a rien de vulgaire et a été partiellement reproduit par d'autres dramaturges. Doña Sol, mariée secrètement à Don Juan de Zúñiga, subit les persécutions d'un prince épris d'elle. Don Juan est obligé de s'absenter; et alors, une dame qui l'aime, mais qui ignore son mariage, reste chargée de tenir compagnie à Doña Sol et, sachant la vie de Don Juan menacée par suite de la jalousie du prince, elle prend le nom de Doña Sol pour sauver celui qu'elle aime, et ainsi transformée, elle a avec le prince des entretiens nocturnes. Don Juan, informé des visites de son rival, brûle de jalousie et lutte entre des sentiments contraires, admirablement exprimés dans cette confidence:

Y trajo todo su apero
Y gente de su labranza.
Y, en fin, por dejar conclusa
La demanda de una vez,
«Vea, vea (dijo al juez),
Este apero quien me acusa:
Valientes bueyes de arada
Traigo, buen ganado, rejas
Que rompen bien, y sin quejas
Familia bien sustentada
Que trabaja bien conmigo,
Porque a su tiempo les pago,
Los hechizos que yo hago
Para coger mucho trigo.»

—Vous êtes un très grand chevalier,
En nulle action, ne peut
Votre honneur courir danger.
—J'aime l'honneur vrai.
Sachez, en bonne philosophie
Que de la vertu il provient,
Et que la vertu ne peut
Etre en moi sans action mienne;
Mais le monde, si aveugle,
Bouleverse cette rectitude, et, selon lui,
Il y a honneur qui n'est pas vertu,
Car cela dépend d'une action d'autrui;
Alors que c'est un bonheur, en réalité,
Et non un honneur, ce que n'acquiert
Par soi-même celui qui le veut,
Le monde dit que c'est honneur,
Et tel homme vertueux en arrive
A un si malheureux état
Qu'il a de la vertu et non de l'honneur
Uniquement pour n'avoir pas été heureux (1).

Est-ce que cela ne semble par une scène du *Nœud Gordien* représenté de nos jours? Le nœud se défait,

---

(1) —Vos sois muy gran caballero,
No puede en acción ninguna
Correr vuestro honor fortuna.
—Jaime, el honor verdadero,
Sé, en buena filosofía,
Que de la virtud procede,
Y que la virtud no puede
Ser en mí sin acción mía;
Mas el mundo desordena
Tan ciego esta rectitud,

comme on le pense bien, et fort à propos, car Don Juan s'apprêtait déjà à laver son honneur dans le sang de la prétendue coupable. Et l'on voit ainsi que le soleil de la vérité et de l'innocence luit encore parmi les ténèbres de la nuit et de l'erreur.

Godínez se sentit naturellement incliné vers la poésie religieuse, et il la cultiva brillamment, comme le prouvent ses *Avisos para la muerte* (Avertissements pour la mort), composition dont le style et le ton sont si bien appropriés à la gravité du sujet; cependant, il nous a laissés, disséminés à travers ses écrits, quelques mordants épigrammes; en voici un exemplaire des plus spirituels:

Vois-tu ces deux blanchisseuses
Quand elles tordent un drap de lit,
Agissant en même temps, en sens inverse
Chacune de son côté,
Comme elles le laissent sans eau?
Eh bien! ainsi sont les avocats,

Que hay honor que no es virtud,
Pues pende de acción ajena;
Y siendo dicha en rigor,
Y no honor, lo que no adquiere
Por sí mismo el que lo quiere,
Dice el mundo que es honor,
Y llega algún virtuoso
A tan infeliz estado,
Que es virtuoso y no honrado,
Sólo porque no es dichoso.

Qui, au bout de la journée,
Défendant, l'un une partie,
Et l'autre, la partie contraire,
Tout comme les draps de lit, les laissent
Tordus et sans substance (1).

Dans la comédie biblique *Amán y Mardoqueo*, personne n'aura l'idée de comparer l'Esther de Racine, si parfaite dans son genre, avec celle que Godínez venait de créer; mais si l'on tient compte de la décadence où était alors tombé la littérature espagnole et de l'apogée où se trouvait la littérature française, on ne pourra nier à Godínez le mérite de pouvoir être rapproché de Racine sans trop de ridicule. Les anachronismes fréquents, le mélange de la *vis cómica* avec les situations tragiques du récit biblique et le peu de soin que les dramaturges espagnols apportaient à la forme, plaçeraient n'importe quel auteur de notre théâtre dans des conditions fort désavantageuses à l'égard de leurs émules français. Il n'en

(1) ¿Ves dos mujeres que lavan,
Cuando una sábana tuercen,
Que torciendo a un tiempo entrambas,
Cada una de su parte,
La suelen dejar sin agua?
Pues así son los letrados,
Que al cabo de la jornada,
Ayudando uno a una parte,
Y otro a la parte contraria,
Como a sábanas los dejan,
Torcidas y sin sustancia.

est pas moins certain que Godínez concrétise davantage l'action et excelle dans la peinture de certains caractères, sans que cependant, même sur ce point, il puisse toujours supporter un si accablant parallèle.

La versification est aussi aisée que dans les autres comédies. Nous allons en donner quelques courts fragments, qui rivalisent avec les meilleurs modèles:

LE ROI. Mon amour.
Ne fera que le premier pas.
AMAN. Si vous faites un pas, Sire,
Vous ferez tous les autres,
Tout s'enchaîne si bien ici-bas
Que si je fais un premier pas,
J'en ferai un second, et un troisième,
Une fois fait le second.
Et ainsi, je ne fais pas le premier
Parce que pour passer vivement
De chaque pas au suivant
Il n'y a qu'à faire ce même pas (1).

Voici maintenant un passage d'une galanterie digne de la cour de Louis XIV:

(1) REY. El primer paso no más
Dará por verla mi amor.
AMAN. Si dais un paso, Señor,
Daréis todos los demás.
Así se eslabona el mundo,
Que si del paso primero
Paso al segundo, al tercero
Pasaré desde el segundo.

Esther.	Sur ma physionomie on peut voir
	Que je suis très favorisée.
Le Roi.	Esther, en toi est ma vie.
Esther.	Celles de tous, en la vôtre.
Le Roi.	Etant mienne, dis, en la nôtre.
Esther.	Un lien d'amour les réunit.
Le Roi.	Le temps passe; la vie, non.
Esther.	Vive Votre Majesté!
	Autant que l'éternité!
Le Roi.	Et toi, règne autant que moi (1).

Une autre poésie de Godínez, que nous n'avons vu citée par aucun biographe ni aucun critique, se trouve imprimée dans le *Certamen*, compilé par José de Miranda Lacotera (Madrid, 1657).

Ce n'est pas le moment de faire une étude littéraire complète sur Godinez; il la mériterait cependant beau-

---

Y así, el primero no paso,
Porque, sucesivamente,
De cada paso al siguiente
No hay más que dar que aquel paso.

(1) Esther.	En mi semblante se muestra
	Que voy muy favorecida.
Rey.	Esther, en tí está mi vida.
Esther.	La de todos en la vuestra.
Rey.	Siendo mía, dí que es nuestra.
Esther.	Lazo de amor las juntó.
Rey.	Pasa el tiempo; el vivir, no.
Esther.	¡Viva Vuestra Majestad
	Igual con la eternidad!
Rey.	Y tú, reina lo que yo.

coup plus que d'autres auteurs qui ont eu la bonne for tune d'être étudiés davantage. Nous craignons même de nous être étendu trop longuement étant donnée la nature même de ce travail historique, mais nous avons voulu fournir une idée des qualités intellectuelles de cet écrivain; on pourra ainsi juger de ce qu'il aurait été dans un milieu plus favorable, puisque, malgré les mauvaises conditions dans lesquelles il se trouvait, il en est arrivé à rivaliser avec nos meilleurs dramaturges et à être, sans nul doute, supérieur à tous les descendants de juifs qui aient écrit en langue espagnole.

CHAPITRE XX

LE XVIIIème SIECLE.—PREMIERS AUTO-DA-FÉ.—PROCES FAMEUX DE JOSÉ DIAZ PIMIENTA.—DES JUIFS, DES JUDAISANTS ET UN FRANC-MAÇON, BRULÉS VIFS.—L'ÉVEQUE CANSINO.

L'Inquisition, qui s'était montrée moins active pendant les jours funestes de la Guerre de Succession, n'attendait que la fin des hostilités pour reprendre avec une nouvelle vigueur sa campagne contre le peuple déicide. Il est même étonnant qu'après tant de persécutions, le XVIIIème siècle ait encore à voir des auto-da-fé de judaïsants. Le premier eut lieu en 1703 et débuta par la condamnation au bûcher de Diego Lopez Duro, de Osuna. accusé, entre autres choses, de judaïser et de cacher des juifs.

Après cet auto-da-fé qui, d'après quelques critiques, a inspiré le pinceau de Lucas Valdès, vint celui de 1718 et bientôt, en 1720, celui, plus fameux encore, de José Díaz Pimienta; ce dernier avait tenté de se suicider dès l'âge de dix ans. Novice de l'Ordre de la Merci, il s'échappa

trois fois du couvent; devenu enfin profès, il dilapida le capital destiné au rachat des captifs; apostat à Curaçao, circoncis et marié à une juive: corsaire, pirate; autochirurgien, (ayant eu le ventre ouvert d'un coup de cimeterre, il l'avait cousu lui-même après y avoir fait rentrer les entrailles): professeur de mosaïsme, il a eu le nez coupé dans un combat; condamné par l'Inquisition de Carthagène comme blasphémateur, il est éxilé à Lisbonne; est réconcilié avec l'Eglise à Séville; récidiviste obstiné jusque dans les cachots et confesseur acharné de la loi mosaïque devant le Tribunal; il sollicite à grands cris l'honneur de verser son sang pour la religion israélite; condamné au bûcher comme hérétique, juif, relaps et impénitent; il se repent, mais en vain, car il expie enfin dans les flammes le déséquilibre inouï de ses facultés.

Ni le temps ni les persécutions, ni les défections, rien ne pouvait détruire la vitalité inépuisable de cette race. Ainsi, en 1705, un juif, appelé Miranda, avait affermé au roi le revenu du tabac pour la somme de sept millions, somme qui était destinée a payer les frais de «chaussures de la reîne» (Chapin de la reina, nom de l'impôt que le peuple payait pour les noces royales). Miranda, israélite de cœur, fit tout ce qu'il put pour protéger les siens, leur faisant obtenir des places dans les bureaux de tabac, et dans les diverses administrations de la province, au point d'inonder celle-ci de familles israélites.

La famille des «Eminentes», de vieille souche juive, avait l'administration de la douane de Séville qui, on le sait, donnait le plus grand rendement parmi toutes celles de la Pèninsule, au commencement du XVIIIme siècle; Juan Francisco Eminente parvint à faire partie du Conseil Royal dans le Tribunal des Comptes où il forma un «Tarif de Douanes» que les bureaux de cette administration, comme le fait remarquer Bruna, appréciaient comme un travail vraiment scientifique.

Cependant les Inquisiteurs, avec un zèle peu ordinaire, ne cessaient de poursuivre la religion juive partout où elle se montrait.—Une mère et ses deux filles qui avaient fui de Séville par crainte du Saint-Office, furent découvertes en Catalogne par des sbires sagaces et immédiatement traduites devant le Tribunal de l'Inquisition de Barcelone.

Dans l'auto-da-fé de 1721, après les prisonniers condamnés pour d'autres délits, comparurent en personne ou en effigie, trente-huit détenus accusés de judaïsme. Sur ces trente-huit, figuraient comme étant de Séville: Isabel Maria de la Paz, judaïsante convertie et sa fille Isabel Maria Cabello; Raphaël de la Oliva; Raphaël Taboada, soldat d'artillerie de marine, converti; et enfin, Ana Maria Melendez. A la Province appartenaient: Diego Manuel de Leon et les deux soeurs Isabel et Catalina Nuñez de Leon, de Utrera; l'ancienne province de Séville était représentée par les noms suivants: Maria de

Avila, de Vejer; Catalina de Andrada, de Palma; Antonia de Martos, de Calañas; José Cabello, de Sanlucar de Barrameda, et Francisco García, de Ayamonte. L'Andalousie et les autres provinces figuraient avec les contingents suivants: Antonio de Rueda, de Cordoue; Antonio de Andrada, converti; sa femme Clara de Miranda, Gaspar Manuel Cabello, Leonor de la Peña, Francisco de Andrade, Alejandra de Arroyo; Francisco Rafael Montañés y Diego de Avila, de Málaga; Juana Vivar, de Nerja; Diego de Espinosa, de Alhama; Antonio de Rueda, de Cordoue; Francisco de Ayamonte, Ana de Rojas, de Motril; Villante Montañes, de Velez-Malaga; Manuel de Espinosa, de Grenade; Pedro Enriquez Hierro, de Betanzos et son épouse Blanca Elbin; Marîa Alvarez, de Pontevedra; Diego Martinez Paez, de Murcia; Magdalena Fons, de Macastre (Valence). Enfin étaient portugais: Blanca de Paz y Castro, de Lisbonne; Ana Cabello et sa sœur Blanca, de Faro; Leonor Maria Manuel de Taboada, de Santa Valla, et Béatrix de Rueda, de Mertola.

Dans cet auto-da-fé, il survint un incident curieux, digne d'être connu, tel que le reproduirent les Rapports imprimés de ce temps-là. «Ce jour où la conversion publique de nombreux coupables dédommagea a Notre Seigneur et la foi catholique de tant d'offenses, fut aussi celui où la noble ville de Séville célébrait une aute fête: celle d'amende honorable et de réparation au Trés Saint

Sacrement. Pour en rehausser la solennité, le Tribunal Royal, dans son ardente piété, décida de renvoyer la première de ces deux fêtes au jeudi suivant, afin de procurer à ses membres la pieuse consolation d'assister à l'auto-da-fé du haut d'une tribune.—On craignait, non sans de graves fondements, que pour porter les effigies des défunts qui eussent dû être livrés au bras séculier, il ne fût nécessaire d'avoir recours aux prisonniers de basse condition; c'est á ces gens-là qu'on les faisait porter autrefois pour alléger d'autant les Ministres. Si on agissait ainsi, ce n'était point que ceux-ci n'eussent pas assez de feu sacré pour traîner au bûcher tous les condamnés, vivants et morts. Le saint roi qui porta sur ses épaules le bois du bûcher n'aurait pas hésité à les livrer lui-même aux flammes. Aussi, pour rehausser cet acte comme il le méritait, ainsi que tous les autres actes du Saint-Office, et donner une nouvelle preuve d'obéissance à notre sainte foi, on vit paraître en public, et porteurs des effigies, les Inquisiteurs et l'Alguazil Mayor, les secrétaires et autres Ministres de haut rang. Les ayant reçues des mains des Inquisiteurs, ils les portèrent à l'échafaud et ils les livrèrent au bras séculier. Enfin les Ministres de la Justice Royale les prirent pour les porter au bûcher».

Dans l'auto-da-fé du 30 Novembre 1722, se présente un cas assez étonnant: l'une des victimes destinées à être brûlées, donna des signes de folie; c'est pourquoi on lui

ordonna de retourner à l'Église; elle ne laissa pas d'ailleurs d'être brûlée trois jours après. Dans cet auto-da-fé, parmi des calvinistes et des délinquants de diverses classes, on vit comparaître trente-neuf judaïsants condamnés à différentes peines, et spécialement à la confiscation des biens. Voici les noms des judaïsants et des réconciliés qui comparurent dans cet autodafé: Ana de Vargas et son mari Pedro Carrion; Blanca Maria Maldonado Alvarado et son frère José; Antonio et Juan Fernandez de Vargas et Alonso, leur frère; Beatriz de Torres et sa sœur Maria; les deux frères Antonio Diego et Simon de Castro, ainsi que leur neveu José; Isabel de Ribera; Manuel de Ribera; Luis de Vitoria, son fils Rodrigo et sa femme Marina de Montalban; Francisco de Castro, sa fille Rosa et sa femme Maria de Leon; Francisco Diaz de Espinosa; Maria Guiomar de Aguilar; les trois sœurs Beatriz, Rosa et Blanca Carrion; Beatriz de Pineda et son fils Fernando Alvarez; Rafaela de Orbaneja; Juana Fernandez; Beatriz Nuñez, Pedro de Rojas, sa fille Violante et son gendre Jeronimo Ordoñez; Diego del Castillo; Mariana de Molina; Beatriz Alvarez et son époux Miguel Felix de la Peña; Ignacio Gomez de Medina; Manuel de Leon et Fernando de Soria Amezquita.

Cet auto-da-fé fut suivi d'un autre tout spécial, qui eut lieu au couvent de San Pablo, le 6 Juin 1723, et où comparurent les personnes suivantes: Leonor Alvarez

et son beau-frère Thomas Rodriguez del Castillo; Antonia de Vargas; Agustina Tomasa de Bertis; Francisca de Avila; Maria Rodriguez; Ana Maria de Ribera; Juana Diaz Pacheco; Isabel Rodriguez; Luisa de Anavia; Manuel Rodriguez del Castillo et ses cinq enfants Beatriz, Francisca, Leonor, Maria, Gaspar et son épouse Juana Inés de Torres; Leonor de Leon; Manuel de la Peña Cruz; Alfonso Alvarez; Juan Nicolas de Pineda; Diego Francisco de Leon; Isabel Maria de Leon; Acosta et son mari Diego Perez del Castillo; Clara de Leon; Leonor Perez del Castillo; Isabel Rodriguez de la Peña; Bernarda de Acosta; Pedro de Arroyo et Francisca Doblado.

Cet auto-da-fé offrit encore une autre particularité: il y comparut trois individus condamnés pour judaïsme dans des auto-da-fé antérieurs. Dans la prison où ils purgeaient leur peine, ils avaient faussement accusé de judaïsme d'autres personnes innocentes de ce délit. Les trois condamnés pour faux témoignage étaient les frères Antonio et Diego Jose de Castro, de Tolède, et Magdalena Fons, de Valence.

Puis vinrent les auto-da-fé du 12 Juillet 1739, de 1753, de 1758, ainsi que celui, bien connu, de la dévote «Dolores», accusée de pondre des œufs; je parle d'elle dans mon «Histoire politique des francisés». Cet auto-da-fé eut lieu le 24 Août 1781 et fut suivi du châtiment de la dévote qui périt dans les flammes.

Bien que les Juifs n'y parussent pas, nous mentionnerons l'auto-da-fé célébré secrètement en Septembre 1744; on y condamna un religieux français, lequel, si je ne me trompe, fut le premier francmaçon puni en Espagne.

Le dernier juif condamné par l'Inquisition au XVIIIe siècle fut Lorenzo Beltran: le 31 Mars 1799, après avoir reçu la Sainte Communion, il avait rejeté la sainte Hostie qu'il avait conservée dans la bouche. Interrogé par le P. Domingo Fernandez Pinillos qui l'avait communié, sur le motif d'une action aussi révoltante, il répondit d'un air hautain qu'il en avait agi ainsi parce qu'il était juif et qu'il ne croyait pas à la présence de Dieu dans l'Eucharistie. Le procès s'ouvrit sans le moindre retard et se termina au commencement du mois d'Août; malgré la gravité du cas, l'Inquisition ne se montra pas cette fois très sévère; elle se contenta d'imposer au coupable la peine de l'excommunication, la honte de se présenter à l'auto-da-fé, baillonné, ceint d'une grosse corde et un cierge jaune à la main: puis il devait être placé dans une cage et recevoir deux cents coups de fouet; enfin il était condamné à un mois de réclusion dans la prison inquisitoriale, à quatre ans de travaux forcés à la Carraca, à quatre ans de bannissement à vingt lieues de Séville et autres résidences royales. Il est bon d'ajouter que dans presque toutes les églises de Séville eurent lieu des cérémonies de répara-

tion pour un tel sacrilège. On lui remit d'ailleurs dans la suite la peine de l'excommunication.

C'est ici le lieu de signaler le décès d'un illustre prélat, descendant d'une vieille famille israélite établie depuis longtemps à Séville et à Carmona. J'ai eu à citer, dans le cours de cet ouvrage, le nom d'un des membres de cette famille, Jahacob Cansino, lequel n'avait jamais abandonné les croyances de ses pères, secrètement transmises de génération en génération. Celui dont je veux parler maintenant descendait d'autres individus de la même famille, plus ou moins sincèrement convertis. Il s'appelait Juan Lazo de la Vega y Cancino. Né à Carmona, il se fit religieux de l'Observance régulière de l'Ordre Franciscain. Nommé évêque de Cuba, il s'embarqua en 1732 pour La Havane où il arriva en Juin 1733. Il administra son diocèse avec sagesse jusqu'au 19 Août 1752, époque de sa mort. Il fut enterré au couvent de la Conception, dont la construction commencée en 1754 ne se termina que grâce à l'intervention de l'évêque: celui-ci, en effet, animé d'un saint enthousiasme, fit activer les travaux afin de pouvoir l'inaugurer. Dans la chapelle de St. François-Xavier se trouve son tombeau; l'évêque lui-même en avait rédigé l'épitaphe, dont nous reproduisons le texte traduit du latin:

ICI ATTEND LA RESURRECTION
LE PERE JUAN LAZO DE LA VEGA Y CANCINO
FILS TRES INDIGNE

de l'Ordre des Franciscains et de la province
d'Andalousie
le plus petit d'entre eux et le plus grand des pécheurs
évêque trés indigne.
Écoutez-le, vous criant en ce lieu obscur.
Ayez pitié de moi! ayez pitié de moi!
Mes frères et mes amis, priez pour moi.
Qu'il repose en paix! Amen!—Il mourut le 19 Aout 1752.

CHAPITRE XXI

LES JUIFS ORIGINAIRES DE L'ESPAGNE OUBLIENT LEUR ANCIENNE PATRIE.—PERTE DE SCEAUX CURIEUX.—TENTATIVES INFRUCTEUSES D'ADMISSION.—RETOUR DE QUELQUES ISRAÉLITES.—MESURES GOUVERNEMENTALES.

Deux siècles après l'expulsion, les juifs espagnols, dispersés à travers le monde entier ont déjà oublié leur ancienne patrie, et perdu leur langue; ils ne songent plus au passé; leur littérature, confondue avec celle des autres pays, se dépouille peu à peu non seulement des réminiscences espagnoles, mais encore de sa propre personnalité. Quelques auteurs voulurent enrayer les effets de cette loi biologique et essayèrent de rétablir leur langue, en traduisant en hébreu le *Oracional Cotidiano* que les descendants des émigrés continuaient à lire en espagnol. D'autres écrivirent la langue espagnole en caractères rabbiniques.

A cette époque, on trouva, dans les excavations pratiquées dans un des murs du jardin de l'Alcazar de Séville, un sceau qui, probablement, datait de l'époque de la reconquête ou tout au moins d'une autre très voisine: il

était carré et portait au centre les armes de Castille, et tout autour, une inscription hébraïque. A Paternilla de los Judios, on trouva un autre sceau de forme ronde, avec les mêmes armes et la même inscription hébraïque. D. Francisco Bruna, président de la «Audiencia territorial» de Séville, remit à Pérez Bayer l'empreinte des sceaux, en cire à cacheter, afin d'en obtenir l'interprétation. Plus tard, il envoya à l'Académie Royale de l'Histoire une autre empreinte des sceaux avec l'interprétation originale donnée par Pérez Bayer en 1783. La docte Corporation devait prendre copie du texte et retourner l'original. Voici ce que nous apprend le procès-verbal de la session célébrée le 19 Mai 1797. Dans sa communication, Bruna disait: «Vous verrez l'interprétation que Bayer donne du sceau circulaire de la *Congregación dela Junta de Santidad* de Séville: pour moi, d'après ce que j'ai pu comprendre, la Junte de Sainteté que les juifs tenaient avait pour but de s'occuper de l'union des conclaves, du chemin que pouvaient faire les juifs le Samedi et des viandes qu'ils pouvaient manger ce jour-là, ainsi que les autres jours de fête, comme on le trouve indiqué dans l'ouvrage de Salomón Alderete. «Servidumbre de la Santidad» (25 Avril 1797).

L'Académie aura probablement gardé les cachets en cire et pris copie de la traduction de Bayer, car j'ai vu la lettre de Bruna qui accusait réception de l'original de sa traduction; mais tout cela s'est égaré, et ni au Secré-

tariat, ni aux Archives de la Corporation, on n'a pu me renseigner à ce sujet; les sceaux ne sont même pas au Musée Académique.

A la même époque, les «séfardites» perdaient de plus en plus leur caractère espagnol. Notre gouvernement continuait à empêcher l'entrée d'aucun hébreu dans le royaume afin de ne pas contaminer de son contact impur la sainteté de l'Église. La police avait reçu l'ordre de surveiller étroitement les navires qui arrivaient dans nos ports. Laissant de côté les événements qui se passaient dans d'autres provinces, je me contenterai de citer le fait suivant, arrivé en 1781, donc presque au début du XIXème siècle. Jacob Pereira, bien qu'il eût débarqué à Cadix sous un nom d'emprunt et qu'il eût caché sa condition de juif, ne put échapper aux rigueurs de l'Inquisition de Séville qui l'arrêta et le jugea pour avoir enfreint les lois en vigueur.

Sous le règne de Charles II et pour des raisons d'Etat, Don Manuel de Lira présenta un projet de loi qui admettait les Juifs et les Protestants dans nos colonies d'Outre-Mer, mais l'idée fut repoussée.

A la fin de la guerre de Succession, par le traité d'Utrecht, l'Espagne cédait Gibraltar à l'Angleterre; mais Philippe V eut gran soin d'exiger, comme condition *sine qua non* de la remise de la ville aux Anglais, qu'on n'y consentirait jamais le séjour de maures ni de juifs; cette clause fut acceptée par l'Angleterre bien

qu'avec l'intention manifeste de ne pas l'observer.

Sous le règne de Charles IV, le ministre D. Pedro Varela proposa, en 1797, comme mesure financière, l'admission en Espagne de la nation israélite; mais le Conseil Royal repoussa ce projet, parce qu'«il répugnait au sentiment religieux de Castille et s'opposait aux lois du royaume». Le refus de ce projet fut confirmé par un Décret Royal en date du 27 Mai 1802, lequel rétablissait dans toute leur vigueur les pragmatiques qui défendaient aux Juifs d'entrer en Espagne. «Que les juges, disait le Roi, veillent à ce qu'il n'arrive à mes oreilles la moindre plainte à ce sujet.»

A la faveur des troubles sociaux et politiques occasionnés par la Guerre de l'Indépendance, un grand nombre de Juifs d'origine espagnole pénétrèrent en Espagne, désireux de respirer l'air de l'ancienne patrie que leurs pères leur avaient appris à aimer.

En 1816, l'Inquisition de Séville consulta la Junte Suprême pour éclaircir ses doutes au sujet des juifs de Séville, de Cadix, d'Algésiras, qui venaient demander le baptême: car, bien qu'il s'agît de gens pauvres, vagabonds et peut-être criminels, elle se faisait scrupule de les priver d'une chose si nécessaire à leur salut.

La Suprême, en date du 10 Juillet, décida que les dispositions royales de 1786 et de 1802 devaient être observées strictement. Les juifs qui se trouvaient en Espagne en vertu d'une licence, devaient être surveillés scrupu-

leusement et on devait notifier à l'Inquisition générale toute défaillance de la part des agents et fonctionnaires séculiers chargés de leur surveillance.

Le gouvernement absolutiste ayant été averti, on expédia, en date du 16 Novembre 1816 un décret qui défendait à tout israélite de débarquer dans les ports ni de passer les frontières sans l'autorisation expresse du roi et sans avoir averti au préalable le Procureur de l'Inquisition.

Quand, en 1843, lors du siège et du bombardement de la ville, on fortifia la Porte de la Carne, on y trouva, en creusant le fossé qui défendait le fort, un grand nombre de tombeaux dont quelques-uns contenaient des ossements humains. Ce devaient être ceux-là même qui en 1590 avaient été pillés par la plèbe affamée.

En 1854, un rabbin de Magdebourg, au nom des juifs de l'Allemagne, s'adressa aux Chambres progressistes pour en obtenir la révocation de l'Edit de 1492; mais sa demande resta sans réponse.

La glorieuse révolution de 1868 fit renaître l'espoir dans le cœur des exilés et une nouvelle supplique de l'Alliance Israélite de Bordeaux au Régent du royaume souleva de nouveau la question. Le gouvernement répondit avec raison, que la liberté religieuse ayant été établie par la loi fondamentale du pays, l'Edit de 1492 était virtuellement dérogé; mais cette réponse ne satisfit pas pleinement les israélites.

CHAPITRE XXII

ETAT ACTUEL DE LA JUIVERIE DE SÉVILLE.—RESTAURATION DE SON CULTE.—ORGANISATION, PROFESSIONS ET COUTUMES.—HOMMAGE A ALPHONSE XIII.—INCENDIE DE LA SYNAGOGUE.

Ce n'est qu'à partir de 1860 qu'on trouva des juifs à résidence fixe. La guerre d'Afrique fit de nouveau tourner l'attention vers l'Orient et le Midi: c'est là que se trouve l'avenir de la race espagnole. Son histoire ne se développe-t-elle pas du Nord au Sud? Les israélites vendaient des babouches mauresques dans les rues, et des dattes de Barbarie dans les foires, et faisaient ainsi concurrence aux Maures. Dans certaines villes, ils furent méprisés et parfois maltraités par les jeunes gens; mais à Séville, il n'y eut pas le moindre signe d'hostilité; aussi s'étaient-ils habitués à la vie de cette capitale et y avaient-ils fixé peu à peu leur résidence.

La plupart d'entre eux provenaient de Tétuan, et quelques-uns de Mogador, de Rabat et de Tanger. Il y

en a qui, actuellement, ont plus de 40 ans de résidence, mais il en est qui sont déjà citoyens de Séville. Tous, cependant, restent fidèles à la tradition religieuse de leur race. Tous les samedis, ils se réunissaient pour faire leurs prières chez un individu de leur colonie et observaient rigoureusement la fête du sabbat. Les plus instruits communiquaient aux autres leurs connaissances religieuses, sans grands résultats cependant, car la colonie ne se composait ni d'exégètes ni de talmudistes, mais plutôt de modestes commerçants et d'industriels.

Comme ils étaient, dans leur grande majorité, pauvres et peu instruits, ils ne purent créer des écoles ni soutenir longtemps à eux seuls, leur situation. Ils étaient sur le point de disparaître comme collectivité, quand arriva à Séville le docteur Yahuda, né à Jérusalen, et professeur au séminaire israélite de Berlin. Non seulement il releva l'esprit abattu de la colonie, mais encore il obtint l'aide efficace de Mr. Herbert P. Lousada, de Londres, qui mit à sa disposition la somme nécessaire pour maintenir un rabbin à Séville. L'enthousiasme de Yahuda pour sa race alla jusqu'à procurer à ses corréligionnaires les moyens de subvenir aux frais d'instruction des enfants de la colonie.

De plus, aidé de Farache, juif andalous, intelligent et actif, il fit tous ses efforts pour fonder une forte communauté; à cet effet, il provoqua deux réunions dans lesquelles on se mit d'accord pour la constitution de

l'église locale israélite, en même temps qu'on détermina la part que devait payer chaque paroissien.

«Je n'oublierai jamais, dit Yahuda, dans une relation de ces faits publiée dans *The Jews Chronicle*, la mémorable réunion où fut accordée la constitution de la première communauté israélite qui s'établissait en Espagne depuis le temps de l'expulsion, et cela à Séville où florissait il y a plus de cinq cents ans, une des plus grandes juiveries du monde, celle qui avait fourni des rabbins illustres, des hommes d'Etat remarquables, des philosophes et des mathématiciens qui travaillèrent pendant plusieurs siècles pour la prospérité du judaïsme et le progrès de la science.»

Tous ces Juifs parlent parfaitement l'espagnol; tous sont peut-être naturalisés. La colonie a son rabbin qu'elle entretient elle-même. Le rabbin actuel (1), appelé Salomon Cohen, vient lui aussi de l'Afrique; il parle l'espagnol et l'arabe vulgaire. La colonie est représentée en dehors du rabbin, par une des personnalités les plus distinguées de la communauté, ce représentant est David Pilo Farache.

Pour les naissances et les mariages, ils doivent se soumettre aux formalités civiles, sauf à pouvoir les célébrer ensuite d'après leurs usages.

Généralement, ils se consacrent à la confection et à la

(1) Ces lignes ont été écrites en 1914.

vente de chaussures, au commerce des bijoux et à la fabrication de gâteaux qu'ils vendent non seulement dans la ville, mais encore dans les principales foires d'Andalousie. Ils se livrent également à l'exportation de l'huile, du miel et du beurre et à l'importation des dattes. Il n'y a parmi eux ni pauvres ni riches. Tous vivent sans luxe, mais jouissent d'un bienêtre relatif. Les personnes les plus besogneuses, quand il y en a, sont secourues par les rabbins qui reçoivent à cet effet une cotisation mensuelle de chaque père de famille ou de son représentant. Le rabbin réunit les cotisations et, de concert avec les personnages les plus importants de la colonie, il les répartit dans certaines fêtes religieuses où il leur est défendu de travailler. Les secours sont donnés en général à des individus de passage.

Ils sont sobres, laborieux et prudents; les femmes sont honnêtes, aimables et font de bonnes ménagères. On n'a pas souvenir que l'autorité judiciaire ait eu à intervenir pour quelque scandale ou délit commis par quelque membre de la colonie.

Ils n'aiment pas à s'occuper de politique. Il y a quelque temps, on trouvait parmi eux beaucoup de républicains; mais depuis que Alphonse XIII répondit à l'invitation très cordiale que lui fit la colonie en 1904 et par suite de l'amabilité avec laquelle les traita le souverain, un grand nombre d'entre eux sont devenus royalistes.

Bien qu'ils n'aiment pas parler de politique, ils n'ou-

blient pas cependant d'émettre leurs suffrages dans les élections.

La colonie est formée environ de 12 familles. Le plus grand nombre habite dans la rue Lumbreras, dans le quartier de la Alameda et dans la rue de la Feria. Il est curieux de constater qu'ils se sont retirés précisément du côte de la ville, opposé à celui de l'ancienne juiverie.

Dans la rue Lumbreras se trouvait jusqu'à ces dernières années la synagogue, modeste et réduite, mais suffisante pour les besoins actuels de la colonie.

En Mai 1904, la juiverie espagnole donna le spectacle, nouveau dans l'histoire moderne, de faire acte de personnalité. En raison d'une des fréquentes visites que le roi et la reine font à la capitale andalouse, les hébreux résidant dans la rue de la Feria, n.° 144, pavoisèrent leur maison avec des étoffes aux couleurs nationales qui couvraient les murs extérieurs et avec des châles de Manille qui formaient des pavillons au milieu desquels on voyait un ancien et très riche tapis arabe. En face de la maison, ils élevèrent une vaste tribune où prirent place, de même qu'aux balcons de la maison, de nombreuses personnes de la colonie et des femmes parées avec beaucoup de goût et une exquise élégance.

Il y avait des inscriptions qui disaient: Vive la Reine Marie-Christine, fondatrice des asiles des pauvres nouveaux-nés de Madrid! Vive le Roi Alphonse XIII ¡La colonie hebraïque à Don Alphonse! Il y en avait une

autre en hébreu, ainsi concue: «Bénie soit sa venue! béni soit son retour!»

Lorsque le cortège royal se dirigea vers les écoles municipales et vers l'église de San Gil, l'enthousiasme des hébreux ne connut pas de bornes: ce furent des vivats et des acclamations au roi, des fleurs jetées sur sa voiture; on lâcha des pigeons en son honneur et une poetesse israélite, Raquel Pilo, composa une poésie en espagnol.

Voici les noms publiés par *El Noticiero Sevillano,* des principales personnes de la colonie qui se trouvaient à la tribune et aux balcons de la maison: parmi les dames, Raquel Pilo, Mesodi Sabal, Ester Soto, Ahló Cohen; Doni Soto, Jola Dodó, Jola Benayon, Sara Levi, Ardueñas Cohen, Sultana Levi, Clara Levi, Simonica Soto, Ester Levi, Simonica Benarroch, Simi Benasayag, Rahma Peso, Merima Benejira, Ledicia Bothot et Simi Barrujel; parmi les demoiselles: Sara Pilo, Raquel Pilo, Simi Tapiero, Sol Levi, Ester Benayon, Mesodi Navarro, Aicha Navarro, Estrella Levi, Menirma Benarroch, Merima Benasayag, Reina Cohen, Mesodi Levi, Enezer Levi, Sol et Ragu Barruchel; parmi les hommes: Rabi Mojluf Benayon, David Pilo, Julian Pilo, Abraham Sabal, Julian Soto Levi, Salomon Cohen, Salomon Sabal, Saul Cohen, Josef Levi, Juda Levi, Josef Benarroch, Jacob Vivas, Mesó Benarroch, Abraham Benazayad, Curt Weigat, Isahak S. Benzisura, Abraham Soto Benayon, Julian Benazayad, Moisés Levi,

Jacobo Cohen, Rafael Cohen, Jacobo Benayon, Elías Benazayad, Julian Barugel, Jacob Cohen, Julian Levi, Judá Bentolila, Abraham Megira, Abraham Barrugel. Samuel Sanane, Judá Sanane, Maigar Cohen, Eliezer Ben Cohen et d'autres encore.

Un événement imprévu vint troubler la sereine tranquillité de la nouvelle synagogue de Séville.

Dans la nuit du 26 Juillet 1914, la sonnerie des cloches annonçant un incendie répandit l'alarme dans toute la ville. Vers neuf heures du soir, on s'aperçut qu'une épaisse colonne de fumée sortait des dépendances de la maison où se trouvait installée la Synagogue. Les pompiers accoururent; une section d'artillerie, les autorités civiles et un grand nombre d'habitants se rendirent spontanément, sur les lieux du sinistre pour coopérer à l'extinction du feu. Malheureusement, l'incendie avait pris de telles proportions que les deux maisons contigües, les n.º 11 et 13, propriété de David Pilo qui était absent de Séville, étaient déjà la proie des flammes. On craignait même que le feu ne gagnât les maisons voisines. L'incendie avait commencé dans une épicerie située dans les dépendances de la maison n.º 13 et s'était propagé rapidement. Les deux maisons étaient assurées. Les flammes détruisirent les meubles et les marchandises en magasin, la fabrique de pastilles de Pilo et le temple. A onze heures du soir, l'incendie était localisé.

En cette occasion, non seulement les autorités, la

troupe et les pompiers méritèrent les plus grands éloges, mais encore le brave peuple de Séville qui prêta son généreux et efficace concours pour éteindre le feu, enlever les meubles et mettre en sûreté le plus d'objets possible.

Si cette catastrophe était survenue dans une ville moins civilisée, les habitants l'auraient sans doute attribuée à la colère du ciel qui voulait punir les hébreux déicides; et ils auraient assisté, en simples spectateurs, à l'œuvre de la justice divine; quelques-uns même se seraient réjouis de cette intervention manifeste de la Providence. Heureusement, le peuple de Séville, toujours noble, tolérant et généreux ne vit dans ce malheur que des personnes dignes de compassion, sans songer à la religion qu'elles professaient.

APPENDICE

I

REPARTIMIENTO DE PATERNA

(MANUSCRITO EN LA ACADEMIA DE LA HISTORIA)

Repartimiento de Paterna que es en término de Hasnalfarache. E avia hi quarenta mil piés de olivar é de figueral. E por medidas novecientas y ochenta aranzadas. E dióles la heredad de pan en Hasnalcasar.

A Gonsag Almoxarife, cincuenta aranzadas, diez yugadas.

A Don Zag, fijo del Almoxarife, cincuenta aranzadas, seys yugadas.

A Don Abrahan, sesenta aranzadas, seys yugadas.

A Don Salomon, su hermano, cincuenta aranzadas, seys yugadas.

A Don Vsés Narigudo, cincuenta aranzadas, seys yugadas.

A Don Halida, cincuenta aranzadas, seys yugadas.

A Don Abrahe, fijo del Almoxarife, cuarenta aranzadas, seys yugadas.

A Don Yuses, su hermano, cuarenta aranzadas, seys yugadas.

Al fijo del Alfaquí Don Yuses, veinte aranzadas, cuatro yugadas.

A Don Jacobo, cuarenta aranzadas, cuatro yugadas.

A Don Abrahe, treinta aranzadas, cinco yugadas.

A Don Samuel, sesenta aranzadas, seys yugadas.

Al fijo de Mosta, cuarenta aranzadas, cinco yugadas.

A Don Fac, sesenta aranzadas, seys yugadas.

A Cuquiel, alfaquin de Xez, quince aranzadas, cuatro yugadas.

A Aben Sancho, cuarenta aranzadas, cinco yugadas.

A Garfan, veinte aranzadas, cuatro yugadas.

A Saul, veinte aranzadas, cuatro yugadas.

A Don Zag, fijo de Simuel, treinta aranzadas, cinco yugadas.

A Don Suleman Pintadura, cuarenta aranzadas, seys yugadas.

Al Alfaquí de Talavera, veinte aranzadas, cuatro yugadas.

A Rui Yago, treinta aranzadas, cinco yugadas.

A Don Joseph Alfaquín, cien aranzadas y las mejores casas y un molino.

Al Rabí, diez aranzadas.

A Juses de Lesbona, diez aranzadas en Hasnalcasar, ciento y treinta yugadas, año y vez.

II

DOTE DE LA IGLESIA DE STA. CRUZ

(QUE ANTES ERA SINAGOGA FECHO POR EL REG^{TO} DE SEUILLA)

Señores dean y cabildo y prouisores de la Iglesia de Seuilla. yo Gonzalo Veles escriuano publico desta cib-

dad. Vos fago saber que los señores oficiales de Seuilla. dieron su poderes cumplido e bastante á Martin Ferrandez ceron é alfonso ferrandez malgarejo veinte y quatro desta cibdad para ordenar las eglesias de santa cruz y de Santa Maria la nueva y los barrios y collaciones dellas. E eso mesmo el dotamiento que auian de auer las dichas eglesias para ser consagradas.

E los dichos Martin Ferrandez é Alfonso Ferrandez, por el poderio que Seuilla los dio dotaron y dieron á la dicha eglesia de santa cruz de la posesiones que eran suyas cuando era Sinagoga. estos bienes que se siguen. quatro tiendas que son á la puerta de la çapateria en que morauan çapateros, é vna tienda en esta mesma calle, «en que moraua el que adobaua los libros» é vn forno que es a la puerta de la çapateria é otra tienda de çapateros que es cerca del dicho forno é vna algofra que es cerca del almacen en que moraua el fornero. é vna casa que es en berrio nuevo de fuera de la puerta de fierro que es la primera que está cerca de dicha puerta é vna casa en que moraua el capellan de la Sinagoga que llamauan «Rabi ylinda alolite» que a por lindero la casa de don liaçan. é la quadra de las carnecerias en que ay seis tiendas en vn palaciete é una que a por lindero la casa de don abrahen aben ad lugí, porque esto seades cierto escreui aqui mi nombre fecho dos dias de agosto año del nacimiento de nuestro saluador Jesuchristo de mill y trescientos y nouenta y vno años. yo gonzalo ferrandez escriuano de seuilla la escriuí é so testigo.

yo bartolome rodrigues escriuano de seuilla so testigo é

yo gonçalo Veles escriuano publico de seuilla la fice escriuir y puse en ella myo signo. So testigo.

III

DOTE DE LA IGRESIA DE SENTA MARIA LA NUEVA

(QUE ANTES ERA SINAGOGA FECHO POR EL REGIMIENTO DE SEUILLA)

Señores dean y cabildo y prouisores de la Iglesia de Seuilla. yo gonzalo Veles escriuano público desta cibdad. Vos fago saber que los señores oficiales de Seuilla dieron su poderes cumplido e bastante á Martin Ferrandez ceron é a alfonso ferrandez malgarejo veinte y quatro desta cibdad para ordenar las eglesias de santa cruz y de Santa Maria la nueva y los barrios y collaciones dellas. E eso mesmo el dotamiento que auian de auer las dichas eglesias para ser consagradas.

E los dichos Martin Ferrandez é Alfonso Ferrandez, por el poderio que Seuilla los dio dotaron y dieron á la dicha eglesia de Santa Maria la nueva de la poseciones que eran suyas cuando era Sinagoga. estos bienes que se siguen. é once tiendas que estan en la facera de la eglesia que son en la calle del «acuyca» é quatro tiendas de especero que estan en la otra facera é mas dos tiendas en que facian los buñuelos é el baño de que era la dicha eglesia é mas unas casas que estan en esta calle mesma que son en la calle pedregosa. yo gonzalo ferrandez escriuano de seuilla so testigo.

yo bartolome Rodriguez escriuano de seuilla so testigo.

é yo Gonzalo Veles, escriuano público de seuilla la fice escriuir y puse en ella myo signo. So testigo.

(Escrítura en una hoja de pergamino, Leg. I, N.° IX.)

IV

ARANZEL 1.° DEL VINO QUE FECIERON LOS OFICIALES, POR PRIVILEGIO DEL REY DON ALFONSO, ERA 1378, AÑO 1340.

(VENTAS DEL VINO DE LOS JUDÍOS Y DE LA UVA)

«Otrosí; que el aljama de los Judíos de Sevilla, quel vino que ovieren menester para su vever, quel compren á los vezinos de Sevilla, donde han á pro, et non de otro lugar; et si los Judíos quisieren comprar vino de fuera de la Villa, que lo compren de los vezinos de Sevilla et non de otro alguno; et si de otro lugar lo compraren que non fuere vezino de Sevilla, que pierda el vino et los odres ó la valía de ellos, si vendido fuere; si non tan solamente vino Castellano blanco de Toro, trayéndolo con fée et alcavala, del lugar onde lo trae así cuomo lo trae á Nos.»

«Otrosí, si los christianos, vezinos de Sevilla, quisieren facer vino judiego, que lo fagan en sus casas, teniendo la una llave de la bodega un judío, así como fué et es costumbre de los que fazen vino judiego; et el christiano que feciere vino judiego, que lo venda dentro de la juderia, así cuomo es uso: et de cada tonel de vino judiego que los christianos en la juderia vendieren, que paguen segunt suelen pagar.»

V

DONACIÓN A JUAN HURTADO Y DIEGO LÓPEZ DE LAS SINAGOGAS Y SUS BIENES

Yo el Rey, Por quanto ove fecho merced á vos Juan Furtado de Mendoza, mi Mayordomo Mayor, é Diego Lopes Destúñiga, mi Justicia Mayor, de las sinagogas, é propios que las dichas sinagogas habian en la muy noble Cibdat de Sevilla é de los bienes de la aljama de los Judíos de la dicha Cibdad que tenian comunmente. E agora me déxiestes que habíades perdido las mis cartas é Albalaes por donde vos fise la dicha merced. Por ende agora, como de entonces, é de entonces como de agora, fago vos merced é donacion á vos los dichos Juan Furtado é Diego Lopes de todas las sinagogas, propios e bienes que las dichas sinagogas de la dicha Cibdat de Sevilla habian é de los bienes que en la aljama de los Judíos que en la dicha Cibdat solían ser, é tenian comunmente y para que los ayades de juro de heredat para siempre jamás. para vender, é empeñar, é dar, é trocar é cambiar é enajenar é facer dellos é en ellos todo lo que vos quisiéredes, así como de vuestra cosa propia. E por este mi Albalá, é por el traslado del signado de Escribano público, sacado con autoridat de Juez ó de Alcalde, mando a los Alguaciles de la mi Corte, é á los Alcaldes é Alguacil é Veinte é quatros, Caballeros é Homes buenos del Concejo de la dicha Cibdat é á qualquier ó qualesquier dellos que esta mi Albalá de merced les fuere

mostrada, que den é entreguen ó fagan luego dar é entregar á vos los dichos Juan Furtado é Diego Lopes é á vuestro procurador en vuestro nombre la posesion de todas las dichas sinagogas, é bienes, é propios dellas que habian al tiempo que la Juderia de la dicha Cibdad fué ribada. E otrosí todos los bienes que la dicha aljama habia é tenia comunmente, bien é complidamente en guisa que vos non mengue ende alguna cosa, porque vos los ayais libres e desembargadamente para agora é para siempre jamás. E puestos en la dicha posesión mando á vos é á cada uno de vos que los mantengades en la dicha posesión, é los defendades é los unos é los otros non fagades ende al por alguna manera só pena de la mi merced, é de los oficios, é de diez mil maravedis á cada uno de vos. E yo vos dó cumplido poder para todo lo sobredicho. E sobresto mando a mi Chanciller, é Notarios, é Escribanos, é á los que están a la tabla de los mios sellos, que vos den, é libren, é seellen mis privillejos, é cartas las más complidas que en esta sazon oviéredes menester. Fecho nueve días de Enero, año del Nacimiento de nuestro Señor Jesu-Christo de mil trescientos noventa y seis años. Yo, Diego Sanchez la fis escribir por mandado de nuestro Señor el Rey. Yo el Rey.

VI

SOBRE LA CONTRIBUCIÓN PERSONAL IMPUESTA A LOS JUDÍOS

15 de Noviembre de 1337.—Sentencia del Rey Don Alfonso mandando que los judíos que tengan más de

diez y seis años de edad paguen los 30 dineros en cada año al Arzobispo y Cabildo, para lo cual autoriza al Cabildo para que ponga dos seglares fidedignos que recojan los maravedís. Cada maravedí era de 10 dineros.—1-7-175.

18 de Diciembre de 1353.—El Rey D. Alonso escribió a los Alcaldes, Alguaciles y Oficiales de la ciudad haciéndoles saber que el Arzobispo y el Cabildo Catedral se le habían quejado de que no se respetaba la costumbre de coger cada año de todos los moros y judíos que vivían fuera de la Judería las cuartas de aquellos que no tienen posesiones para diezmar, por lo que les manda que respeten el derecho del Cabildo y lo defiendan.—1-7-174.

Real Carta de D. Enrique mandando al Concejo, Justicia y Regimiento de Sevilla que no apremien al señor Arzobispo ni a los Sres. Deán y Cabildo de la Catedral a que pagasen ni contribuyesen en las imposiciones, tributos y pedidos ya mandados cobrar o que se mandasen por razón del robo que se había hecho a los judíos y Judería de Sevilla, porque el Rey les hizo francos, libres y exentos de tributos por no haber sido culpados en dicho robo.—22 de Mayo de 1396.

Otra Carta, fechada en el día 23 del mismo mes y año, declarando libres, y por la misma razón, a los Clérigos y Religiosos.

En miércoles 31 de Mayo del mismo año, Juan Alfonso, escribano público de Sevilla, a pedimento del Racionero Juan Sánchez, en representación del Deán y Cabildo, hizo saber al Concejo de Sevilla las Cartas anteriores.—39-4-29.

VII

BIENES QUE POSEIA EN JEREZ, EL ALMOJARIFE D. YUZAF HALEVI

(PERGAMINO QUE MIDE 48 CENTÍMETROS DE BASE POR 33 CENTÍMETROS DE ALTURA, SIGNADO AL DORSO «CAXÓN 12 NUM. 31» E INSCRITO DE LETRA POCO POSTERIOB A LA DEL TEXTO)

«Carta de quitamiento, que fiso don symuel el levi del pan.»

Y de otra letra menos antigua (siglo xv).

«Carta de quitamiento del pan de D. Symuel Almoxarife de la cibdat de Sevilla nº 411.»

Sepan quantos esta carta vieren como yo don yucaff el levi, Almoxarife de Sevilla, sobrino de don samuel el levi tesorero mayor de nuestro señor el Rey, por razón que los Alcalles é el Alguazil é omes bonos del conçejo de xerés de la frontera, me tomaron en la dicha villa setenta é nueve cafises é quatro fanegas de trigo, que yo tenia en la dicha villa, é lo dieron é entregaron a sancho yénigues é a Alfonso ferrandes, jurados é vecinos de la cibdat de Algesira por bastecimiento de la dicha cibdat, por quanto era mucho mester para servicio de nuestro señor Rey, por la qual razón los Alcalles, é el Alguazil, é los cavalleros é omes bonos del conçejo de la dicha cibdat de Algesira fesieron carta é obligación al dicho conçejo de xerés, que si por aventura yo los demandase el dicho pan que fuesen tenudos de me lo pagar a la quantia é precio qual dicho señor Rey lo manda-

se pagar, é porque yo el dicho don yucaff demandava el dicho pan a los omes bonos de la dicha villa de xerés é los afincara por ello, por la qual razón los dichos omes bonos de xerés prendaron é enbargaron bienes de algunos vesinos de la dicha cibdat de Algesira, é enbiaron requerir deste fecho al dicho señor Rey é el enbiome mandar por su carta que mostrando al consejo de Algesira, ó otro alguno en su nombre, en commo recebieron los dichos setenta é nueve cafises é quatro fanegas de trigo del dicho conçejo de xerés. o de su cierto mandado en cuenta é en pago del pan que an de aver de las sus pagas deste año de la era desta carta, que yo el dicho don yucaff que non demandase á los dichos oficiales é omes bonos del conçejo de xerés el dicho pan que desta guisa me tomaron como dicho es, nin les prendiese nin tomase ninguna cosa de lo suyo por esta razón; por la qual carta el dicho señor Rey me mandó que del pan, que yo recabdo por el, é por el dicho don Samuel el levi, su tesorero mayor de las tercias de la frontera desde dicho año, que tome ende los dichos setenta é nueve cafises é quatro fanegas de trigo del dicho conçejo de xerés, é que me encarge dellos en manera que los cobre; é mandó que me sean recebidos en cuenta a mi, el dicho don yucaff, del pan que recabdo de las dichas tercias, de los primero é mejor parado que y oviere é porque vos, ferrante garcia, criado de D. Alvár peres de gusmán alcayde de la dicha cibdat de Algesira, por nombre del conçejo de la dicha cibdat, me distes é entregastes ante los escribanos que son firmas desta carta, dos cartas, la una la quel dicho señor Rey me enbio en la dicha razón, é la otra carta del dicho conçejo firmada é sellada con su sello, por la qual carta paresce que

el dicho conçejo de Algesira, que tomaron, é recebieron en la dicha cibdat de los dichos sancho yénigues é Alfonso ferrandes, sus jurados, los dichos setenta é nueve cafises é quatro fanegas de trigo, é lo tomaron en su cuenta del pan, que han de aver en este año para su mantenimiento; por ende otorgo, é do por libres, é por quitos agora é para siempre jamás á los Alcalles é Alguazil, é oficiales, é omes bonos del dicho conçejo de la dicha cibdat de xerés, é a sus bienes, é a sus herederos, de todas quandas demandas é querellas é peticiones, é penas é caloñas, é bos (1) é razón é agción yo he é podria aver contra ellos é contra sus bienes por razón de los dichos setenta é nueve cafises é quatro fanegas de trigo, que ovieron tomado, segunt que dicho es, é asi les do por libres é por quitos, é les fago fin é quitamiento de todo agora y para siempre jamás, en guisa que non me finco nin finca contras los dichos oficiales é conçejo nin contra sus bienes, demanda ninguna nin cosa que me ayan á dar nin á pagar nin á complir por razón del dicho pan que me ovieron tomado como dicho es; é si de oy que esta carta es fecha, en adelante yo ó otro por mi, demanda fesiere á los dichos oficiales é conçejo ó á otro por el, ó á pleyto los removiere por razón de los dicho setenta é nueve cafises é quatro fanegas de trigo, que me ovieron tomado como dicho es, que non vala, nin sean tenudos los dichos oficiales é omes bonos del dicho conçejo nin otro por ellos de responder a mi, nin á otro por mi en juysio, nin fuera de juysio en ningunt tiempo por ninguna manera por razón desto que sobredicho es.

1) Voz.

É para todo esto complir é guardar en la manera que dicho es obligo á mis bienes (2).

Fecha la carta en Sevilla, veinte é siete días del més de Noviembre, Era de mill é tresientos é noventa é tres años.

Yo ferrant martines, escrivano de Sevilla la escrebi et sotscrevi.—Yo Gonçalo peres, escrivano de sevilla la sotscrevi.—Et yo Martin Gonsales, escrivano publico de Sevilla, la fis escrivir é fis en ella mio sig+no é sotscrevi.

VIII

RECORTES DEL CATÁLOGO MANUSCRITO DE LOS ARZOBISPOS DE SEVILLA Y PRIMADOS DE LAS ESPAÑAS, POR PACHECO (FRANCISCO), CON ALGUNAS NOTAS DE DON JUAN TORRES Y ALARCON

Al hablar de la Virgen Santa María de las Aguas, dice:

«Quando el Santo Rey Don Fernando, ganó a Sevilla como cuenta la Historia... quedasen a vivir en Sevilla los moros que quisiesen, y dejando ir a los que no quisiesen quedar.» / «De aquí fue que los que quisieron quedar tomaron Barrio aparte como lo hicieron los Judios en la Juderia aunque los moros no hicieran cerca como los judios sino solo tuvieron barrio que se llamo por esta razon la Romeria, en la cual avia su carniceria que es la que hoy es la principal labrada en el mesmo

(2) Sic.

sitio porque cada nación tenia su Lonja y Carniceria como vimos a los Placentines de que hay aquí testimonios, la de los Christianos era la del Caño quebrado y San Bernardo Hospital de los Viejos fue Hospital de los Carniceros, y assi la de los moros era esta, tenian tambien su alcaiceria cerrada como la tuvieron quando Sevilla era de moros que la otra tuvieron los tratos en que ellos son mas aplicados en este su barrio como especeria confiteria y el trato y obra de Cañamo y algunas herrerias y sus baños como se ve por libro de las Dotciones, y la calle dados que es del trato y obra del Lino y hilado tuvieron sus plazas de negocios y otras de oficios como de la yerva que es la alfalfa llamadas assi de la yerva que los moros dan a las bestias, la de las Verduras y Hortalizas á que ellos eran aficionados por las legumbres, y la de Zapatería... / Este barrio toco a San Pedro, Santa Catalina, San Ildefonso, San Isidoro y a San Salvador cuya iglesia antigua no sabemos donde estaba como tambien no sabemos de la de Sant Bartholome que hoy vemos en una de las Sinagogas de la Juderia.

Adviertase para esto que el repartimiento que hizo el Santo Rey Don Fernando, y el que continuo su hijo el Rey Don Alfonso el Sabio empieza por Santa Catalina, y la primera Juderia es de allí porque convino poner lo primero a la frontera de los moros y a la moreria por lo que conviniese. / Adviertase tambien que la colocacion de San Pedro vino a ser tan pequeña por lo que le quitaron para la moreria que no hubo capacidad, ni pudo sufrir mas de un Clerigo Parochial como la sucedio a la de San Nicolas por causa de lo que le quitaron para la Juderia teniendo las Colaciones vecinas de

ambas a tres Clerigos Parrociales... / Adviertase tambien que en la Iglesia de San Pedro se labro una alta atalaya para que pescase en la moreria todo lo que desde afuera era menester ver para la seguridad de enemigos domesticos. / Se les permitio tener / Alcaiceria / Carniceria / Plaza de la Yerva / Plaza de Verduras y Legumbres / Calle de Especieros / Calle de Confiteros / Calle de Lineros / Plaza de la Fuente / Plaza de Aluanies / Calle de hileros / Zapateria / trato de Cáñamo en calle aparte / Calle de herreros / Calle de Cereros y trato del Cevo / Y para acomodarse mejor estrecharon las calles que les atraviesan al peladero y calle de dados lugar de la Cera y cerro que todo es muy estrecho / todo lo dicho se permitio como tambien el tener mesquitas para las cosas de su religion con estudio en ellas como los avian tenido en la Mesquita mayor cuando fue suya, y assi labraron la mesquita suya mayor en la mesma forma que las demas mesquitas mayores dos estudios colaterales y su torre para llamar a voces a los oficios de su Alcoran continuando su trato con los cristianos hasta que la ofensa de ver tan cerca de la iglesia mayor tan cerca de si emulacion de falsa dotrina debio encender los animos a la conquista domestica y esto se debio hacer con mas facilidad que con los Judios que se avian cercado con una alta y gruesa muralla y torres como hoy se ven por muchas partes en los barrios de la Iglesia mayor y San Nicolas hasta San Bartholome. / La mas abierta comunicacion y trato con los moros facilito la conquista domestica que de ellos se hizo, pues comprando el Christiano la casa del moro se entraba dentro a vivir en ella teniendo para ello licencia de los Reyes por un Privilegio del señor Rey... / tomaron este

medio para hacer la Conquista de la Moreria de Sevilla, la qual se fue haciendo y continuando hasta que apocaron el número de tanta manera que los vinieron a retirar a muy pocas calles que son en el barrio de San Pedro y llegan a San Ildefonso, y dejando lo mejor de sus plazas y tratos en poder de los Christianos, y principalmente con la franqueza en que se hallaron por los tiempos del serenisimo y honrado Rey Don Alfonso el mozo que comunmente es llamado el onceno o, de las Algeciras, perdiendo los moros su nueva Mesquita que avian labrado para honra y culto de Mahoma y para enseñanza de su falsa seta.

Cristobal Nuñez Capellan Real de Sevilla en un notable ..... dice asi: «En las honras del Santo Rey venian moros de Granada, como lo dice el Sumario que guarda esta Santa Iglesia. E nota que a estas honras despues de tomada Granada por los Reyes Catholicos solia venir cierto número de Moros del *Adarbezo* (Ardabezo se llamaba la Moreria de Sevilla que es. á S. P.º), que hoy dia es la Collacion de San Pedro de Sevilla, estos moros solian venir a estas honras con sus Capuces de la color que querian y con sus capirotes verdes echados sobre los capuces y con sus lunas en los bonetes, y tarde y mañana estavan en pie alrededor de la tumba del Rey Don Fernando 3.º Despues suplicaron al Cavildo y Regimiento de Sevilla por que ellos recibian gran afrenta de estar alli en publico que oviesen por bien que no viniesen a las honras, sino que pagasen cierta cantidad de cera que alli ardiese, lo que se les concedio por entonces.

En la nota biográfica de D. Pedro González de Mendoza, Cardenal en 1473 y electo en 1482, dice:

«En este tiempo se hizo la expulsión de los judíos de España, y avia en Sevilla Juderia cercada con alta muralla, y en ella muchas torres que pasaban por junto del Alcazar, y llegaban por San Nicolás, y seguía hasta San Esteban con dos puertas que la una era a la borzigueneria, y otra a San Nicolas, y dentro cuatro Sinagogas con sus lonjas, plazas y Carnicerias, y otras casas principales de Judios, á quien el Rey Dn. Alfonso repartió, y aviendo salido los judios por este tiempo y pontificado, se pobló la Juderia y se llamo la Villanueva, como parece por muchas escripturas de dotaciones del Archivo de la Iglesia y la una de las quatro Sinagogas se llamo San Bartholomé trasladando a ella la Parrochia mas vecina y ensanchándole sus terminos, porque la Iglesia de la Parrochia era muy pequeña y vieja y la otra Sinagoga sella Goga se llamo Santa Maria la Blanca, y la otra hallamos ser el Monasterio de Madre de Dios de monjas Dominicas, que por estar cerca de la Parrochia de San Nicolas no se erigió en Parrochial, y la otra se llama Santa Cruz á devocion del titulo de Sànta Cruz de Hierusalem de quien el Arzobispo D. Pedro tenía titulo de Cardenal, hay en las Casas Arzobispales algunos aposentos con sus armas de los Mendozas y quiñones por orla, y en unos globos las cruces de Hierusalem, tubo este Cardenal don Pedro Gonzalez el obispado de Siguenza junto con el de Sevilla, y tubo el titulo de Cardenal de España, y con él pasó a Toledo. / Hallase hoy una calle que dice Cal de Leviev que es la que solia vivir el Correo mayor por donde parece que las tribus estaban divididas por Calles y Barrios. / Los Judios tuvieron sus entierros fuera de la puerta de la carne que se llamo puerta de la Judería y despues puerta

de Minjoar por un Judio poderoso que tenia alli hacienda y hay alli Molinos de Minjoa que son de la Iglesia de Sevila. / Los entierros duran algunos en una ventilla que esta fuera en el pago de Cebreros que assi se llama aquel Campo, y avia muchos entieros de varias labores y el ..... año de 1580 que hubo calamidad a los trabajodorres los deshicieron todos sin dejar mas que los que la labor de la venta avia incorporado en si, como hoy se ven, y al tiempo que se deshacian y vendian el material para Obras hallaron varios trages y joyas que en mucho Cuerpos que estaban conservados más que otros que solo descubrian la forma del esqueleto, y huesos que dió admiración la costa del enterrarse de muchos de los Judios, alli se hallaron libros de que yo tengo algunas hojas que llevaron al Dor. Benito Arias Montano.»

IX

INMUNIDAD

B. Nacional. Mss. 13.089. (Del 108, págs. 78 a 89.)

Martes dies dias de enero año del nascimiento del Nuestro Salvador Jesuchristo de mill et trescientos et noventa et uno años. En este dia sobredicho a ora de tercia estando en la mui noble cibdat de Sevilla dentro en la casa del cabildo de la Iglesia de Sevilla et estando y el dean et cabildo de la dicha iglesia ayuntados parescio y Gutiere Lorenzo alguacil de nuestro señor el Rey en presencia de mi Alfonso Gonzalez escrivano publico de esta dicha cibdat et de los otros escrivanos de Sevilla

que a esto fueron presentes el dicho Gutierres Lorenzo dio a mi el dicho Alfonso Gonzalez escrivano publico para que leyese al dicho Dean et cabildo dos cartas de nuestro señor el Rey escritas en papel et firmadas con su nombre et selladas con su sello de la prioridad de cera a las espaldas et en las espaldas de las dichas cartas estan escriptos en la una dellas siete nombres et en la otra seis de las cuales cartas el Señor dellas dis en esta manera. Don Enrique por la gracia de Dios Rey de Castilla, de Toledo, de Leon, de Gallicia, de Sevilla, de Cordova, de Murcia, de Jahen, del Algarbe de Algesira et señor de Viscaya et de Molina al Dean et cabildo et provisores de la iglesia de la mui noble cibdat de Sevilla.—Salud et gratia: sepades que por parte de las aljamas de los Judios de esta dicha cibdat et de las villas et lugares del su Arzobispado me fue dicho et querellado en como vos otros que escogierades a Ferrand Martinez Arcediano de Ecija por uno de los provisores de esta dicha iglesia vacante la See syendo persona que se atreve a faser algunas cosas contra razon et derecho lo cual se torna en daño et verguenza desa iglesia et en gran menosprecio mio, et de la mi justicia. Otro si en gran daño et perjuicio et desonra et estruimiento de los dichos Judios et de sus sinagogas seyendo contra ellos sin rason et contra derecho con opinion et erronea a les derribar et mandar derribar injustamente contra derecho algunas de las dichas sus sinagogas sobre lo cual por parte de los dichos Judios me fueron mostrados dos traslados signados de escrivanos publicos de dos cartas quel dicho Arcediano de Ecija dio para derribar algunas sinagogas la una en que se contiene en como embiava mandar al vicario et clerigos et capellanes et sa-

cristanes de la villa de Ecija que so pena de excomunion vista su carta fasta tres dias siguientes derribassen et ficiessen derribar la casa et sinagoga en que los Judios de la dicha villa de Ecija facian su idolatria et que mandava al dicho vicario que le embiase los libros et tora para que ficiesse dellos lo que fuesse derecho et que si algund ome con fuerça et poderio ge lo defendiese que le mandava que pusiese luego entredicho en la dicha villa fasta que se dexase dello et se cumpliesse la dicha su carta. Otro si en la segunda carta se contenia en como el dicho Arcediano mandara derribar la sinagoga de los Judios de Alcala de Guadayra por la cual dicha su carta da fe en como la mando derribar et que mandava que el solar de la dicha sinagoga fuese para la fábrica de la iglesia de Sant Miguell de la dicha villa de Alcala de Guadayra porque asy como antes se servia en ella el antechristo se sirviese despues Nuestro Señor Jesuchristo para que la oviesen et fuese suya con todas sus prosesiones que a la dicha casa sinagoga eran dadas et que las pudiessen vender et fisiesen dellas lo que quisiesen en tal manera et con tal condición que las non pudiese aver para siempre jamas judio alguno et que si las oviesen en cualquier manera que fueren despues tornadas a la dicha iglesia de Sant Miguell segund que todo esto et otras cosas mas complidamente es contenido en los traslados de las cartas del dicho Arcediano que en esta fason me fueron mostrados en que paresce que es asi por la cual rason dise que non tan solamente el dicho Arcediano mando derribar las dichas dos sinagogas de Alcala de Guadayra et de Ecija como dis que mando derribar las sinagogas de Coria et de Cantillana lugares del Arzobispado de Sevilla. Otro si que ha dado sus

17

cartas et mandamientos para derribar las otras sinagogas de las villas et lugares del dicho Arzobispado de Sevilla lo cual dis que el dicho Arcediano fiso en esfuerço et ayuda et favor de vos otros. Otro si con el dicho oficio de la dicha provisoria que le vos distes en lo cual dis que han recebido et reciben mui grant daño et agravio et que estan en punto de se despoblar et yr et huir de los mis Reynos a morar et a vebir a otras partes. Otro si disen que pues vos otros sabiades las maneras et condiciones del dicho Arcediano et lo que avia fecho et faria contra los dichos Judios en como pedricava et determinava en esta materia algunas cosas que eran derechamente contra el poderio apostolical por la cual rason el Arzobispo de Sevilla aviendolo por sospechoso de eregia segund paresce por instrumento publico que ante mi fue mostrado en que paresce que es asy et lo defendio que non predicase nin usase de poder alguno que del oviese et pues vos le escogistes por uno de los dichos provisores et sodes tenidos a todos los daños que por esta rason ellos an recebido. Et otro si que de derecho sodes tenudos vos otros et el dicho Arcediano de los de refaser et adobar et reparar a vuestra costa et mision las dichas sus sinagogas que asi dis quel dicho Arcediano les derribo y mando derribar et embiaronme pedir merced que les proveyese sobrello de remedio et yo tovelo por bien et so mucho maravillado de vos en tomar et escojer al dicho Ferrand Martinez Arcediano por uno de los provisores desa dicha iglesia sabiendo et seyendo certificados de todo lo que sobre dicho es. Otro si en consentir al dicho Arcediano en faser las tales cosas como estas et non ge lo extrañar et reprender dello por lo cual a fallecimiento del dicho Ferrand Martinez

Arcediano sodes tenudos de faser et adobar et reparar a vuestra costa et mision todas las sinagogas que asi el dicho Arcediano ovo mandado derribar et fueron derribados. Otro si de emendar et satisfaser a los dichos Judios o a quien este negocio atañe todos los daños et menoscabos que por esta razon les han recrecido porque vos mando que luego vista esta mi carta que pongades en este fecho el remedio que cumple et en proveyendo sobresto tiredes et privedes al dicho Arcediano de la dicha provisoria quel distes porquel con esfuerzo et favor del dicho oficio non pueda faser de aqui adelante las semejantes cosas. Otro si que le non consintades de aqui adelante derribar nin mandades derribar alguna, nin algunas de las sinagogas de las villas et lugares del dicho Arzobispado de Sevilla nin que proceda sobresta razon contra los dichos Judios nin faga contra ellos cosa alguna que non deva nin faga pedricaciones nin sermones contra ellos porque los pudiesen recrecer a ellos nin las dichas sinagogas mal nin daño nin detrimento alguno et mas antes le contreñid et apremiad por censura eclesiastica segund mandan los derechos que refaga et adobe et repare luego todas sinagogas que asy injustamente et contra derecho fiso et fueron derribados por su mandado bien et cumplidamente segun que por otra mi carta ge lo embio mandar et en otra manera sed ciertas que sy lo asy non fisieredes ni cumplieredes et consientieredes quel dicho Arcediano cese mas de la dicha provisoria que todos cuantos males et daños et destruimento por su culpa et ocasion fasta aqui an venido et viniesen de aqui adelante a los dichos Judios et a las dichas sus sinagogas que de los bienes propios de vos otros et de los vuestros bienes non alcanzaren de los

bienes de la vuestra mesa capitular lo mandaremos todo pagar et refaser et emendar et satisfaser a los dichos Judios o a quien so bos toviere porque sea castigo a vos otros y exemplo a todos cuantos lo vieren et los unos nin los otros non foigades ende al por alguna manera so pena de la mi merced et de mill doblas de oro a cada uno de vos para la mi Camara et de como esta mi carta vos fuere mostrada et los unos et los otros las cumplieredes mandamos so la dicha pena a cualquier escrivano publico que para esto fuere llamado que de ende al que vos la mostrase testimonio signado con su signo porque yo sepa en como cumplides mio mandado la carta leyola dadgela. Dada en Madrid veinte et dos dias de Disiembre año del nacimiento de Nuestro Salvador Jesuchristo de mill et tresientos et noventa años yo Pero Fernandez la fis escrevir por mandado de nuestro señor el Rey. Yo el Rey/. En las espaldas de las dichas cartas estan escriptos unos nombres que disen asy. Petrus Archiepiscopus toletanus. Yo el Conde, nos el Maestre, nos el Maestre. Diego Furtado, Juan de Velasco, Pero Lopez. Et las dichas cartas del dicho señor Rey mostradas et leydas el dicho Gutierrez Lorenzo dixo al dicho Dean et Cabildo que cumpliesen las dichas cartas segund que por ellas el dicho señor Rey ge lo enbiava mandar et que de como ge lo desia que pedia et pedio testimonio et luego el dicho Dean et Cabillo tomaron las dichas cartas et dixeron que las recebian et obedecian asy como cartas de su Rey et de su señor natural so cuya merced vevian et dixieron a mi el dicho Alfonso Gonzalez escrivano publico que les diese traslado dellas et que abrian su acuerdo et que responderian. El cual traslado de las dichas cartas et del dicho pidi-

miento quel dicho Garcia Lorenzo les fiso les fue dado et despues desto domingo quinse dias del dicho mes de enero del dicho año vn poco antes del sol puesto dentro en la casa que dicen de las *Cuentas* que es dentro en la iglesia de Santa Maria et estando y presentes capitularmente ayuntados don pero manuel dean et Don martin miguell chantre et Don pero alfonso Thesorero et Don fulco perez maestre escuela et don ferrand martinez arcediano de ecija et don Juan sanches arcediano de xeres et monsen Juan de pumes arcediano de Reyna, et don gutierre peres arcediano de Castro et Juan Garsia et Johan martines et miguel ferrandes et aluar peres et alfonso lopes et gonzalo sanches et Juan sanches et Juan ferrandes et pero alfonso et bartolome martines et alfonso segura et miguell rodrigues todos estos canonigos et beneficiados de la dicha iglesia de Seuilla en presencia de mi el dicho alfonso gonsales escriuano et de los dichos escriuanos et en presencia del dicho Don ferrand martines arcediano el dicho don Pero manuel en rrespondiendo dixo por si e por todos los sobredichos asy personas como canonigos et por sy mandado quel vista la carta y mandado del dicho señor Rey que otra vegada la obedecieron et auian obedecido et avn agora obedecian como carta et mandamiento de su Rey et de su señor natural a quien dios por su santa merced dexe veuir et reynar por muchos tiempos et luengos et buenos al su santo seruicio que auiendo su acuerdo et deliberacion que ellos que querian cumplir mandado et seruicio del dicho señor Rey asy como en la dicha carta se contiene et que en compliendola luego el dicho dean por sy et en nombre de los sobredichos asy personas como canonigos non desarcordando alguno mas auien-

dolo por firme saluo el dicho Juan ferrandes canonigo que non acordo con ellos dixo que priuaban et priuaron al dicho arcediano ferrand martines del oficio de la provisoria que primeramente le avian encomendado vacante la see et que le defendian que de aqui adelante non usase del dicho oficio et otro si dixo mas el dicho Dean por si et por todos los sobredichos personas et canonigos que mandava et mandó al dicho don Fernan Martinez arcediano que si pedricar quisiese quel que pedricase la palabra et el evangelio de Nuestro Señor Jesuchristo./ en pero que en sus pedricaciones et sermones que non dixiese alguna cosas porque pudiese recreer algun bullicio et escandalo o mal o daño alguno contra los Judios et contra las sus sinagogas o contra alguno dellos. Otro si mando el dicho Dean al dicho Arcediano por sy et en nombre de los sobredichos que de oy que esta repuesta es dada fasta un año primero siguiente refaga et repare o faga refaser et reparar todas las sinagogas que derribo y mandó derribar en cualesquier lugar o lugares de este Arzobispado de Sevilla fasta agora siguiendo el tenor et mandamiento de la dicha carta del dicho señor Rey et en todo esto que dicho es el dicho Arcediano don Fernan Martinez que lo guarde et faga et cumpla en la manera que dicha es sopena de excomunion et dixieron que todo esto que sobre dicho es davan por repuesta los dichos dean y beneficiados sobredichos capitularmente ayuntados a la dicha carta del dicho señor Rey et al pedimiento et requerimiento quel dicho Gutierre Lorenzo avia fecho en nombre del dicho señor Rey et pidieron a mi el dicho Alfonso Gonzales escrivano publico que asy de la presentacion de la dicha carta del dicho señor Rey como del requerimien-

to quel dicho Gutierre Lorenzo les avia fecho como desta repuesta quellos davan que les diese ende un testimonio o dos o mas los que les cumpliesse en publica forma para guarda de su derecho et luego el dicho mandamiento fecho por el dicho Dean en presencia de los dichos personas et canonigos de la dicha iglesia en la manera que dicha es el dicho don Ferand Martinez Arcediano respondió a ello et dixo: que salva la real magestad de mi Señor el Rey que es rey de Castilla et Leon por la gracia de Dios al cual el Nuestro Señor Jesuchristo dio el espada para castigar a los sus subditos legos de la cual espada dice el Apostol Sant Pablo non es sin rason quel Rey traya el espadá delante sy./ la cual tiene para castigar a los malos et defender a los buenos et asy como esta espada usa el, la cual recibió del altar de Sant Pedro; asy la iglesia de Dios, que es el Papa, et los cardenales, et los perlados, et toda la cleresia recibieron otra espada de aquel mismo altar para castigar et corregir todos aquellos que son en orden de la clerisia, las cuales escogio Nuestro Señor Dios por suerte suya para defendimiento de la Santa Fe Catholica et asy sou diversas jurisdiciones et la Santa iglesia de Dios nin los sus clerigos non pueden ser judgados por la jurisdición real, antes la iglesia de Dios ha menester a los Reyes et principes et a la justicia seglar que ayuden et mamparen a la Santa Fe Catholica et por aquesto dixo que desia et respondia quel dicho señor Rey nin los que las cartas que contra el fueron dadas firmaron non lo pudieron faser por cuanto el era y es de la jurisdicion de la iglesia nin ellos nin el dicho Dean nin los sobredichos non pueden proceder contra mi nin privar de mi oficio de la provisoria en el cual perfectamente

use et usaba en mandar que fisiese et reparasse las dichas casas del diablo que son de las sinagogas de satanas en las cuales especialmente se maldise Jhesuchristo tres vegadas cada dia et al Rey et a todo el pueblo christiano antedixo mas que todas cuantas sinagogas maldichas ha en el reyno se deficaron et se alçaron despues que las leyes canones mandaron que no se fisiesen en algun tiempo, doel nombre de Jhesuchristo se alavava, et porque tal sentencia et mandamiento como este que lo avian fecho era fecho por aquellos que non eran mis Jueses episcopi jure, era ninguno et por tanto non era ynecesario de tal sentencia et mandamiento apelar/ pero que dixo que cuanto era este pleito de Jhesuchristo et de la su Santa Fe Catholica, que apelava et lo ponia en el su santo juicio, et pediria que lo judgase et lo defendiese et diesse penitencia aquel que en este caso fiso contra sus mandamientos salva siempre la real magestad de mi señor el Rey el cual es digno de misericordia en lo que ignorante fesia cuanto más que dixo que en este pleito non fuera demandado nin oydo nin vencido ante quien devia nin como devian guardada la orden quel derecho quiere en este caso mas que por sola acusacion que le fisieron los traydores enemigos de la Fe fin luego sin abdiencia condenpnado et dadas cartas que se fisiese execuzion non se poniendo en las dichas cartas sy era asy como quiera que aun que non se ponga de derecho se entiende et que esto daua por respuesta pretestando que todo tiempo la pudiese correger et emendar et añader et menguar quanto mas que dixo que las que las sinagogas que derribo que esta presto de prouar quel arçobispo don pedro las mando derribar et las dio a sus escuderos que las vendiesen et fisiesen dellas lo que qui-

siesen por quanto eran deficadas contra la santa iglesia de Dios et sin licencia de alguna persona et aun dixo el dicho arcediano quel fisiera derrocar veiendo el dicho arçobispo dos maldichas sinagogas la una en el corral de los tromperos et la otra en la varrera de don enrriques antiguas, las quales estan derribadas oy dia de lo qual dixo que non se arrepentia porque las mandara derrocar et que esto daua por respuesta et de todo esto en como paso el dicho gutierre lorenzo pedio a mi el dicho alfonso gonzales escriuano publico que le diese un testimonio o mas si menester ouiese para lo mostrar al dicho señor Rey et alli o deuiese et otrosy los dichos dean et personas et amigos et el dicho don ferrand martines arcediano pidieron a mi el dicho alfonso gonsales escriuano publico que les diese ende sendos testimonios o mas sy menester ouiesen para guardar de su derecho et yo digelos a cada una de las dichas partes el suyo que fueron fechos en los dichos dias mes et año sobredicho ay sobrescripto entre renglones odis agora et odis sobre odis christo et non le enpesca et ay raydo et emendado odis auian et odis merced et odis priuaron et odis altar et non le enpesca yo andres gonsales escriuano de Seuilla so testigo. yo Diego ferrandes escriuano de Seuilla sò testigo. Et yo alfonso gonsales escriuano publico de Seuilla lo fis escriuir fuy presente a todo lo sobredicho fis en el mio signo et so testigo.

Está esta respuestá en tres pliegos de papel empalmados por lo angosto y cosidos con hilo, y cada uno está rubricado en la espalda por el mismo Alfonso Gonzales. Letra notariesca.

X

LETTRE DES JUIFS ESPAGNOLS A CEUX DE CONSTANTINOPLA QUE L'ARCHEVEQUE SILICEO PRÉTENDAIT AVOIR RENCONTRÉ EN FOUILLANT DANS L'ARCHIVE DE SON EGLISE

(MS. EN LA REAL ACADEMIA DE LA HISTORIA)

Judios Honrrados salud y graçia sea con nosotros, Sabed quel Rey despaña por pregon publico quiere que seamo xpianos, nos quita las haziendas, destruye nras. Sinagogas, y nos haze otros muchos agrabios, que nos tienen confusos y ynciertos de lo que deuemos hazer, os rrogamos y suplicamos, por la ley de Moysés tengais por bien de hazer ayuntamiento y ynbiarnos con toda breuedad la deliberacion que en ello uubieredes hecho. Chamorro Principe de los judios despaña que Vro. bien y contento desea.

RÉPONSE

Amados hermanos en Moyses: ura. carta rrecibimos por la cual nos significais los trabajos y fortunas que padeceis, de los quales en el sentim.[to] nos ha cabido tantaparte como auosotros, el parecer de los grandes Satrapas, y Rabis de la Ley es losiguiente, a lo que dezis quel Rey despaña quiere que seais xprianos, que lo hagais, pues no podeis hazer otro, y pues os quitan las haziendas, haze a uros. hijos mercaderes, y pues os

quita las uidas sean uros. hijos medicos, y boticarios, y pues os distruyen uras. Synagogas hazed auros. hijos clerigos, y enquanto a las demás exaçiones, procurad que uros. hijos tengan offiçios publicos, y de gouiernos, y haziendo todo esto con la mercançia, les quitareis la haziendas, y con los medicos y medicinas las uidas, y con los clerigos prevaricareis su Ley, y Templos, y teniendo oficios y gouiernos los sugetareis, y sereis señores y no salgais desta orden, que os damos porque por espiriencia uereis que sale todo como aqui seos propone.—Vllif Principe de los Judios de Constantinopla.

Le Ms. existant à l'Academie de l'Histoire ajoute:

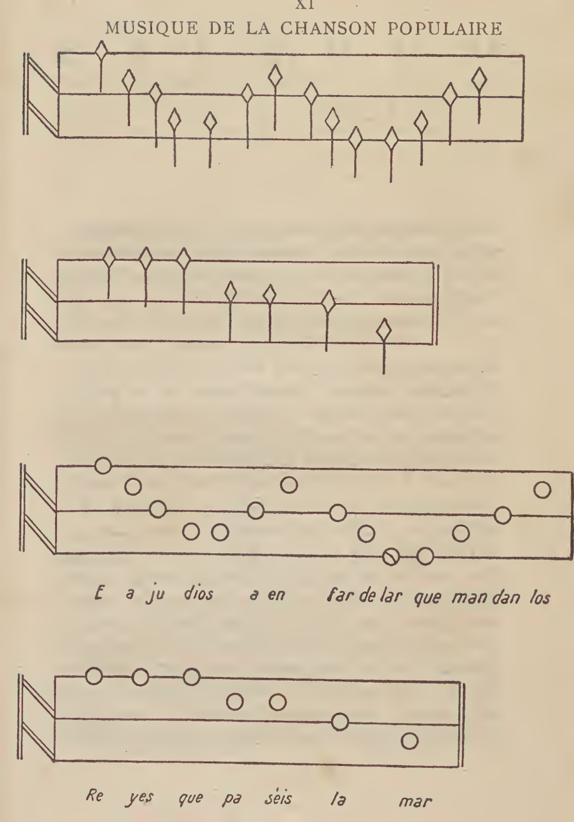
«Estas cartas fueron causa, quel Arçobispo Siliçeo acabasse con el Papa Paulo 3° que ningun conuerso pudiesse tener beneficio alguno en la yglesia mayor de Toledo, porque el Papa lo rrehusaua, por lo mucho que contradezian los tales de la dha. yglesia, que casi toda ella estaua en poder dellos como son Arciprestazgos, canonicatos, y otras dignidades perouistas por el Pontifiçe estas cartas y otras escrituras, que descubren la malicia, y maldad dellos concedio al dho. Arçobispo que conuerso ni raça dellos, no pudiesse tener canonicato, ni otro beneficio, como se uce por spiriencia, pues para hauer de seruir descolano, en alguna capilla dela dha. yglesia se haze prouança comoes xpiano viejo, y tan autentica comose haze para ofiçial del s.to officio.»

On comprend bien, sans doute, l'opportunité ainsi que les conséquences de cette trouvaille.



XI

MUSIQUE DE LA CHANSON POPULAIRE





E P Í L O G O

El ilustre maestro D. Mario Méndez Bejarano, autor de este hermoso libro, dedicado a historiar una de las aljamas más ricas y florecientes de España, la de Sevilla, ha permitido que haga yo la edición de su obra, que no he de elogiar, ya que su mayor alabanza va envuelta con el nombre de quien la ha escrito.

Hora es ya de que nos ocupemos en España de la historia de las viejas juderías españolas, nervio del país, dueñas de la riqueza que con su trabajo conquistaron los hebreos. Prueba de ello son las protestas que despertó en nuestra patria la medida de los Reyes Católicos, al expulsar a los israelitas.

En Barcelona se opusieron en 1484 enérgicamente los concelleres al establecimiento de la Inquisición, alegando, «que la poca vida que tiene la ciudad se debe al escaso comercio que hacen los llamados conversos, en cuyas manos está hoy la mayor substancia de pecunia de esta ciudad, así como por la negociación que hacen con los corales, telas, cueros y otras mercaderías, se sostienen y viven muchos menestrales; y de pocos días a esta parte, temiendo que la Inquisición se porte en la dicha ciudad como lo ha hecho en Valencia, Zaragoza y otros puntos, los más y los princi-

pales de ellos han pensado irse y muchos se han ido ya a Perpiñán, Aviñón y a otros centros, la partida de los cuales trae la total destrucción y exterminio de esta ciudad».

De Mallorca escriben en aquellos días que decaía el comercio por las persecuciones inquisitoriales, pues «las personas sospechosas o culpables contra la fe, eran cabalmente las de mayor giro e industria».

Y no sólo sufrió España desde el punto de vista económico con la expulsión de los hebreos.

Ya ha dicho el notable escritor D. Manuel L. Ortega, tan conocedor de la raza judía y de su historia, que lo que no es posible dejar de reconocer ante la realidad es que los judíos y los conversos iban a la cabeza del movimiento intelectual español, tanto literario como científico.

La expulsión de los judíos arrebató a España la gloria de haber alumbrado el mundo con la luz de altísimas inteligencias: Spinoza, el filósofo, hijo fué de padres sefardíes: Disraely, el insigne político inglés, en una casa de judíos españoles arribó a las playas de la vida; Luzatti, uno de los hombres cumbres de Italia, fué descendiente de sefardíes.

Las consecuencias de la desacertada medida de los Reyes Católicos, expulsando de su patria a una masa de españoles cultos, emprendedores y laboriosos, se vieron bien pronto reflejadas en el empobrecimiento del país.

Con la extrañación de los judíos España se cortó el

brazo del comercio en el momento en que el descubrimiento de América reclamaba el concurso de todas sus energías. Más tarde, con la expulsión de los moriscos, España se arrancó el brazo de la agricultura.

Ya decía Castelar, tronando en las Constituyentes con su verbo sublime: No tenemos agricultura porque arrojamos a los moriscos, a aquellos que habían hecho los tres paraísos de nuestra patria; la huerta de Murcia, la huerta de Granada y la huerta de Valencia. No tenemos industria, porque arrojamos a los judíos, que habían enseñado a leer a Alfonso X, que habían dictado, con los árabes, las tablas Alfonsinas, que es el monumento más grande de la Edad Media.

Cuando en el siglo XVII aquella raza de moriscos diseminados por los reinos de Valencia, Granada, Aragón, Castilla y Murcia, dice Costa, descendientes de las tribus venidas siglos antes de Marruecos, y que formaban el nervio y la inteligencia práctica de nuestra nación, fué expulsada de la Península, transformando provincias florecientísimas en páramos y despoblados, arruinando el fisco, dejando desiertas multitud de fábricas y manufacturas y convirtiendo a España de *Arabia feliz* en *Arabia desierta*, todavía entonces el fanatismo brutal y rabioso que inspiró tan criminal medida tuvo que transigir con el saber de los expulsados, reteniendo en cada pueblo el seis por ciento de los moriscos para que fuesen maestros de los nuevos pobladores y les enseñasen el cultivo de los campos y el trabajo de las fábricas y talleres, que los españo-

les embriagados con el oro de América, habían dado al olvido, renaciéndose y prolongándose de esta suerte el magisterio de los antiguos berberiscos sobre los españoles, en el instante mismo en que los despojábamos de sus bienes y los sometíamos al fiero tormento de la expatriación.

Ni aun esto se hizo con los judíos, maestros indiscutibles en la vida mercantil de la nación.

Sin comercio, sin industria, con sus campos yermos, desangrada por las guerras en Europa, en África y en América, cayó España desde la altura en que la colocó la soberanía del Imperio más grande que han visto los siglos, tan grande que jamás se ponía el sol en sus dominios. Y no murió para siempre, porque nuestra raza sabe renacer, como el Fénix, de las cenizas de las mayores calamidades, para volver a ocupar en el concierto del mundo el puesto de honor que le corresponde por su historia y por los servicios prestados a la causa de la civilización.

* * *

La España moderna necesita del esfuerzo de todos sus hijos, sea cual sea la religión a que pertenezcan, para llegar al mañana de grandezas que merece. De la unión de todos los hombres de habla española saldrá la fuerza de nuestra raza. Y en esa labor han de tener una parte importantísima las Comunidades israelitas sefardíes, herederas del genio de las viejas aljamas es-

pañolas, que esparcidas por el mundo entero, y unidas a España, por medio de la Casa Universal de los Sefardíes, han conservado el idioma y las costumbres de Castilla.

IGNACIO BAUER.

Académico C. de la Real de la Historia.



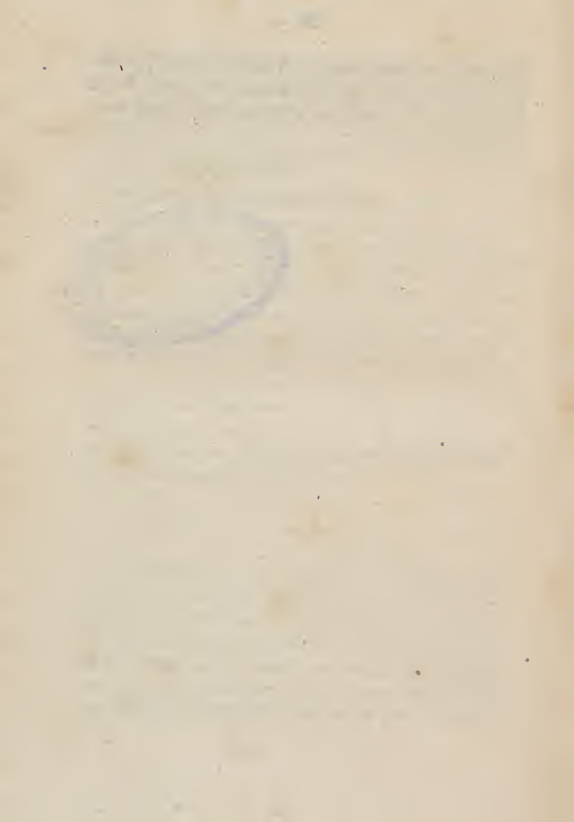
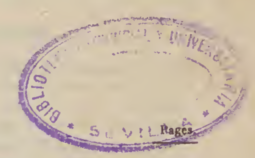


TABLE DES MATIÈRES



Pages

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

Page

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

Pages.

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

Pages.

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

CHAPITRE XV

Pages.

CHAPITRE XVI

CHAPITRE XVII

CHAPITRE XVIII

CHAPITRE XIX

CHAPITRE XX

Pages.

CHAPITRE XXI

CHAPITRE XXII

APPENDICE

